

RUDOLF STEINER

L'avenir sera-t-il  
social ?



TRIADES  
POCHE

L'AVENIR SERA-T-IL  
SOCIAL?

## Dans la même collection

RUDOLF STEINER	<i>L'éducation de l'enfant</i>
RUDOLF STEINER	<i>Qui est le Christ ?</i>
RUDOLF STEINER	<i>Les deux voies de la clairvoyance</i>
RUDOLF STEINER	<i>La mort et au-delà</i>
R. STEINER & J. SMIT	<i>La méditation</i>
GEORG BLATTMANN	<i>La radioactivité et l'avenir de la Terre</i>

Conception de la couverture : Monique Perrot

RUDOLF STEINER

L'AVENIR SERA-T-IL  
SOCIAL?

5 conférences  
traduites de l'allemand

1998  
TRIADES  
PARIS



Traductions extraites des ouvrages suivants

Aux éditions Rudolf Steiner Verlag CH 4143 Dornach

- Comment l'âme peut-elle surmonter sa détresse actuelle?  
*Die Verbindung zwischen Lebenden und Toten* (GA 168),  
Traduction de Gilbert Durr.

- La volonté sociale, fondement d'un nouvel ordre scientifique. *In : Die soziale Frage* (GA 328),  
Traduction de Marie-France Rouelle.

- La connaissance de l'essence suprasensible de l'homme et la mission de notre temps.

- La réalisation des idéaux de liberté, égalité, fraternité par la tripartition sociale.

*In : Gedankenfreiheit und soziale Kräfte* (GA 333),

Traduction de Anne Charrière.

- La place de l'Europe entre l'Amérique et l'Asie. *In : Geisteswissenschaftliche Behandlung sozialer und pädagogischer Fragen.* (GA 192),

Traduction de Anne Charrière.

© 1998 by Éditions Triades

36 rue Gassendi

75014 Paris

Tous droits réservés

ISSN 1275-6911

ISBN 2-85248-197-9

## Sommaire

Avant-propos de l'éditeur .....	7
---------------------------------	---

COMMENT L'ÂME PEUT-ELLE SURMONTER SA DÉTRESSE PRÉSENTE ?

<i>Zurich, 10 octobre 1916</i> .....	9
--------------------------------------	---

L'importance de l'individualité à notre époque.  
Pourquoi les hommes ne se comprennent-ils plus les uns les autres ?

LA VOLONTÉ SOCIALE, FONDEMENT D'UN NOUVEL ORDRE SCIENTIFIQUE

<i>Zurich, 25 février 1919</i> .....	53
--------------------------------------	----

La question de la dignité humaine dans la pensée contemporaine. Le rôle de l'État, et la nécessité de réduire son emprise sur la culture et sur l'économie. Le travail humain n'est pas une marchandise. La science et le prolétariat.

LA CONNAISSANCE DE L'ESSENCE SUPRASENSIBLE DE L'HOMME ET LA MISSION DE NOTRE TEMPS

<i>Ulm, 22 juillet 1919</i> .....	93
-----------------------------------	----

L'énigme de la relation d'homme à homme. L'humanité doit choisir entre la liberté de l'esprit ou le chaos social.

LA RÉALISATION DES IDÉAUX DE LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ PAR LA TRIPARTITION SOCIALE

*Berlin, 15 septembre 1919* ..... 135

Le véritable arrière-plan des théories socialistes. On ne résoudra pas la question sociale par la mainmise de l'État. Les fondements d'une articulation ternaire de l'organisme social.

L'EUROPE ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ASIE

*Stuttgart, 20 juillet 1919*..... 179

À l'Est comme à l'Ouest, la politique prend appui sur des connaissances suprasensibles, mais par des voies problématiques. L'Europe doit parvenir à des connaissances spirituelles authentiques. La prétendue « découverte » de l'Amérique et le massacre des Indiens. Comment comprendre les notions de marchandise, de travail et de capital ? Les trois tendances de la vie sociale actuelle et les forces qui s'y opposent.

Notes..... 217

Rudolf Steiner ..... 224

Bibliographie ..... 225

## Avant-propos de l'éditeur

Dès 1898, Rudolf Steiner se préoccupe de la question sociale. À la fin de la première guerre mondiale, alors qu'une atmosphère de découragement s'empare de toute l'Europe, il tente d'intervenir dans la vie publique allemande. On fait appel à ses conseils de tous côtés. Il parle devant des milliers d'ouvriers des usines Bosch, Delmonte, Daimler... Il participe à des comités d'entreprises. Pour promouvoir la réalisation de ses idées, une *Association pour la tripartition de l'organisme social* se constitue. Nombre de personnalités qui se situent en dehors des cercles anthroposophiques y adhèrent.

Steiner propose de donner à l'idéal de la Révolution française un nouveau contenu réaliste conforme à l'image de l'homme : la liberté pour le culturel, l'égalité dans le juridique, la fraternité dans l'économique. Il n'a jamais considéré cette idée de la tripartition comme un schéma idéologique ou un programme qu'il faudrait imposer au monde. Il s'agit seulement, pour lui, de rendre justice à la réalité des faits.

Juste après la guerre, il rédige un « mémorandum », qui est diffusé dans toute l'Allemagne, pour proposer des indications concrètes. Mais cela semble trop nouveau aux responsables politiques d'alors. Pris entre l'égoïsme des chefs d'entreprise et la méfiance des syndicats, le message ne trouve pas d'écho. Steiner rappelle alors ses collaborateurs du jour au lendemain et met fin à cette tentative.

Que reste-t-il des idées de Steiner quatre-vingts ans plus tard ? On est surpris de voir à quel point il a saisi l'essentiel des problèmes qui, aujourd'hui encore, ne cessent d'agiter les hommes. Les cinq conférences réunies dans le présent ouvrage permettent de mesurer l'ampleur et l'actualité de ses vues.

Steiner était, bien entendu, impliqué dans le contexte social de l'époque. Les faits qu'il mentionne n'ont plus aujourd'hui la même acuité. Le lecteur de 1998 devra s'efforcer d'actualiser ces illustrations concrètes. En 1919, le socialisme, la lutte des classes, la situation du prolétariat, la technologie, etc., étaient tout autres qu'aujourd'hui. Mais les problèmes de fond persistent, voire s'aggravent et l'éclairage qu'apporte Steiner peut, et pourra probablement encore longtemps, nourrir notre réflexion.

COMMENT L'ÂME PEUT-ELLE  
SURMONTER  
SA DÉTRESSE PRÉSENTE ?

*Zurich, 10 octobre 1916*

Les vérités de la science de l'esprit que nous recherchons doivent être pour nous une connaissance vivante, et non pas morte, une connaissance qui puisse vraiment faire son entrée dans la vie partout où cette vie existe et où elle a le plus d'importance. Il est dans la nature des choses, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, qu'à notre époque on accueille encore souvent la science de l'esprit comme une pure abstraction et qu'on soit peut-être même, à cause de ce caractère abstrait qu'on prête à la science de l'esprit, conduit à s'enfermer dans une sorte de savoir abscons qui, au premier abord, ne peut pas apporter grand-chose à la vie et qui, pour peu qu'on soit encore novice dans l'étude de la science de l'esprit, fait naître la réflexion suivante : Quel intérêt cela peut-il bien présenter de savoir que l'être humain est constitué de tant et tant de parties, que l'humanité a passé par différentes époques de culture et qu'elle passera encore par d'autres degrés d'évolution, etc. ? À ceux qui croient que pour répondre au besoin de notre temps il faut se cantonner dans la vie pratique, la science de l'esprit paraît parfois bien stérile. Stérile aussi, hélas, l'usage

qu'en font souvent ceux dont le cœur et l'esprit ont commencé à s'ouvrir à elle.

Pourtant, telle qu'elle est, la science de l'esprit est quelque chose d'infiniment vivant : elle est, par nature, capable de prendre vie jusque dans les activités les plus pratiques ; l'évolution exige d'ailleurs qu'elle prenne effectivement vie. Éclairons aujourd'hui ces paroles d'introduction par un exemple choisi dans notre science de l'esprit, un fait que nous connaissons probablement tous et que nous connaissons bien, mais dont nous nous proposons de montrer comment il ne prend vraiment vie que petit à petit quand on l'envisage avec une pensée vivante.

Ce n'est pas un secret pour la plupart d'entre nous, qui avons eu loisir d'en pénétrer notre âme, que notre époque a été précédée par celle que nous appelons la quatrième époque de culture postatlantéenne, pendant laquelle les peuples grec et latin ont joué un rôle prépondérant dont les conséquences ont continué à marquer la suite des temps jusqu'aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, et que nous sommes depuis le XV<sup>e</sup> siècle dans la cinquième époque de culture postatlantéenne, que c'est dans cette période que nous sommes incarnés pour cette fois-ci et que l'humanité continuera de nombreux siècles encore à vivre dans cette époque de culture. Nous savons de plus, et notre âme a pu souvent s'en pénétrer, du moins pour la plupart d'entre nous, que pendant la quatrième période, la période gréco-romaine, s'est surtout développée dans l'humanité, dans toutes les formes que prirent alors extérieurement la culture



et le travail, ce qu'on appelle l'âme de cœur ou d'entendement, et qu'il nous incombe aujourd'hui de développer l'âme de conscience.

Qu'entendons-nous quand nous disons : L'âme de conscience est à développer ? À bien y réfléchir, c'est le destin de l'humanité pendant toute notre cinquième période qui est impliqué dans ce qui vient d'être dit sous une forme abstraite. Les différents peuples de cette cinquième époque de culture postatlantéenne ont mission de collaborer pour donner expression à l'âme de conscience. Les conditions et l'environnement dans lesquels nous vivons en sont le signe manifeste. Pour un œil averti, c'est une vérité partout présente que notre époque voit s'épanouir l'âme de conscience. À l'époque gréco-romaine qui a précédé, on vivait tout autrement. On peut dire qu'au degré d'évolution de l'époque postatlantéenne auquel elle était effectivement parvenue, l'humanité avait reçu en partage la force de l'entendement et la force du cœur. L'entendement est une notion très complexe. On a un peu perdu cela de vue aujourd'hui. L'âme grecque, l'âme romaine, n'étaient pas tributaires de l'entendement de la même façon que les hommes de l'actuelle cinquième période. L'entendement était donné aux Grecs et aux Romains en quelque sorte, dans la mesure où ils en avaient besoin, à la naissance, prêt à l'emploi, avec leurs tendances naturelles. Les choses étaient très, très différentes. L'homme grandissait et, de même que se développaient en lui les dispositions naturelles, de même grandissait parallèlement d'une certaine manière l'entendement

inné. Il n'était pas besoin d'instruire l'entendement inné comme aujourd'hui la nécessité s'en fait clairement sentir et comme cela deviendra de plus en plus nécessaire au cours de la cinquième période ; il se développait comme une aptitude naturelle. Il pouvait donc se faire qu'au cours d'une incarnation un homme qui se développait simplement selon sa nature fût doué ou non d'entendement. S'il ne l'était pas, il s'agissait d'une pathologie, mais aussi et même d'une anomalie. Ce n'était pas de règle.

Quant au cœur, il en était de même. Le cœur se développait comme il était approprié à cette quatrième époque. Quand un homme en rencontrait un autre, il savait — l'histoire est relativement muette là-dessus, mais c'est bien ainsi que cela se passait — comment se situer vis-à-vis de lui. C'est là, en particulier, une grande différence entre l'homme d'avant le XV<sup>e</sup> siècle et celui d'aujourd'hui. Les hommes d'autrefois, précisons-le, ne passaient pas les uns à côté des autres avec l'indifférence totale qui caractérise si souvent notre temps. Il nous faut souvent beaucoup de temps aujourd'hui pour faire vraiment connaissance avec ceux que nous rencontrons. Il faut d'abord apprendre un certain nombre de choses l'un sur l'autre avant de commencer à se sentir en confiance, à gagner la confiance de l'autre. Or, cette lente approche à laquelle on ne parvient aujourd'hui qu'après une longue fréquentation — si même tant est qu'on y parvienne — était, à l'époque gréco-romaine, acquise d'un seul coup à la première rencontre. On avait vite fait de découvrir comment s'entendre avec l'autre, compte tenu

des individualités en présence. On n'avait pas besoin d'échanger si longuement ses façons de penser et de sentir. On faisait vite connaissance, dans la mesure où s'établissait ainsi un lien salubre entre deux hommes, voire entre plusieurs qui se constituaient en société s'il y avait nécessité à le faire. En ce temps-là, le paysage intérieur d'un homme trouvait encore, spirituellement parlant, beaucoup plus d'écho dans celui de l'autre. De même qu'aujourd'hui nous savons encore reconnaître parfaitement au moyen de nos sens la couleur des plantes, ce que nous ne pourrons plus faire d'emblée non plus au cours de la septième période, car à ce moment-là même la nature ne pourra nous être accessible qu'à certaines conditions bien définies – de même, disais-je, qu'aujourd'hui on peut encore avoir une connaissance immédiate des plantes sans passer d'abord par un processus d'approche – certes celui-ci nous permet de découvrir des aspects plus subtils, mais quant à la connaissance qu'a des plantes le commun des mortels, elle lui vient dès le premier coup d'œil – de même les relations humaines avaient plus de facilité à s'établir. Mais il s'agissait d'une époque où l'on vivait plus simplement et où ce type de rapports était suffisant. Qu'on se le dise, une relation cordiale conçue de cette façon était tout à fait appropriée à la quatrième époque. Car aujourd'hui le réseau de sensibilité qui entoure le monde est d'un tout autre ordre. N'oublions pas qu'au cours de la quatrième époque, l'essentiel des relations humaines reposait sur le contact personnel et que tout ce que les hommes avaient à décider

entre eux se décidait sur la base de la rencontre. L'imprimerie qui, on le sait, s'est interposée entre les hommes dans les rapports qu'ils peuvent avoir, et qui de plus en plus donnera un tour impersonnel à leur commerce, n'est apparue qu'au cours de la cinquième période. Et aujourd'hui les contacts s'établissent entre les hommes de façon telle que, dans l'ensemble, des rapports fondés sur une connaissance instantanée ne pourraient mener à rien de bon. Toute la vie moderne tend à dépersonnaliser les rapports entre les hommes.

C'est bien autour de cette tendance que s'organise l'humanité : au lieu de recevoir en partage, et toutes prêtes, les forces du cœur, qui ont un effet « coup de foudre », et les forces de l'entendement, qui ont un effet de pénétration, l'humanité reçoit maintenant un produit de l'âme de conscience qui a pour effet, disons, de l'isoler bien davantage, de l'individualiser bien davantage et de centrer les êtres sur leur propre corps en les rejetant dans leur egoïté et dans leur solitude plus que ne le faisait l'âme d'entendement ou de cœur. L'âme de conscience fait de l'homme un individu isolé, un voyageur solitaire, qu'il était loin d'être à l'époque de l'âme d'entendement ou de cœur. Ce repliement de l'homme sur lui-même est déjà le trait le plus important de notre époque et la tendance ne fera que s'accroître. L'homme à l'époque de l'âme de conscience s'abstrait du reste de l'humanité et vit davantage isolé. De là la difficulté accrue à connaître autrui et surtout à devenir son intime ; devenir le familier de quelqu'un suppose qu'on ait d'abord eu amplement l'occasion de le fréquenter.

Mais où tout cela nous mène-t-il ? La meilleure façon de le comprendre, c'est de considérer ce que nous dit certaine vérité de la science de l'esprit : les rencontres que la vie peut nous réserver, à nous autres hommes, ne sont pas, mais pas du tout, l'effet du hasard. Il y a des hommes que nous rencontrons sur notre chemin, d'autres que nous ne rencontrons pas. Or, à notre époque, toute rencontre a son origine dans notre karma individuel. Car nous sommes entrés dans une période de l'évolution humaine où les expériences karmiques qu'ont faites autrefois les hommes atteignent un point culminant. Songez au peu de karma accumulé par les hommes au début de l'évolution terrestre ! Chaque incarnation que nous traversons apporte une nouvelle pierre à notre karma. Il a donc bien fallu un début aux rencontres humaines, une première fois sans précédent, au cours de laquelle nécessairement des rapports se sont établis ex nihilo. Mais petit à petit, et du fait que nous nous sommes réincarnés maintes et maintes fois, nos rapports avec autrui ont évolué de telle façon qu'en règle générale nous ne rencontrons plus personne à vrai dire avec qui nous n'ayons eu quelque expérience commune au cours d'incarnations précédentes. Nous sommes conduits vers notre semblable par les expériences que nous avons faites ensemble au cours d'incarnations précédentes. On attribue au « hasard » telles ou telles rencontres humaines ; à vrai dire, ces rencontres procèdent toujours d'incarnations précédentes où l'on s'est déjà rencontré et où sont nées les forces grâce auxquelles, peut-on dire, on est maintenant conduit derechef vers l'autre.

Or l'âme de conscience en sa tour d'ivoire ne peut s'épanouir comme elle a mission de le faire à notre époque que si ce qui se passe aujourd'hui quand deux hommes se rencontrent perd de l'importance à nos yeux et que peut agir dans la solitude de notre for intérieur et remonter en nous le produit d'incarnations passées. Du temps des Grecs ou des Romains, les rencontres pouvaient encore se faire sur le mode de l'impression réciproque et immédiatement déclenchée; aujourd'hui, pour que puisse se développer l'âme de conscience plus individualisée, voici comment les choses doivent se passer lors de la rencontre : un homme en rencontre un autre ; ce qui doit l'emporter chez celui-ci ou chez celui-là, c'est une résurgence venue d'incarnations précédentes ; cela ne peut se faire en un clin d'œil, comme on peut le dire de la connaissance immédiatement liée ; cela demande au préalable que les hommes laissent parler en eux le sentiment et l'instinct et remonter peu à peu des profondeurs l'expérience autrefois partagée avec l'autre. Tel est précisément le but que nous nous fixons aujourd'hui : apprendre à se connaître, arrondir les angles entre individus. Car cet apprentissage, cet adoucissement des arêtes créent les conditions pour que remontent, inconscientes, instinctives encore, les réminiscences, les effets à longue échéance des incarnations précédentes. Lorsque l'homme met davantage de son être profond dans le rapport qu'il établit avec autrui, alors seulement peut s'épanouir l'âme de conscience ; l'âme d'entendement et de cœur, elle,

trouve sa forme dans des rencontres où des liens s'établissent sur une impression immédiate.

Voici donc comment les choses s'articulent exactement entre elles. Et ce que je viens de vous en dire ne fait, pour la cinquième époque, que commencer. Les hommes auront de plus en plus de peine, au cours de cette cinquième période, à établir entre eux des rapports justes, parce qu'ils ne peuvent parvenir à établir ainsi entre eux des rapports justes qu'au prix d'une évolution intérieure, d'une activité intérieure. Le processus est déjà engagé. Mais ces difficultés initiales ne feront que s'amplifier, que s'aggraver. On voit bien comme il est devenu difficile à nos contemporains qui font des rencontres karmiques de se comprendre immédiatement, peut-être parce que d'autres rapports karmiques entrent également en jeu, qui ne leur permettent pas de trouver la force de se représenter d'instinct tous les tenants et aboutissants qui subsistent d'incarnations précédentes ! On est amené à se rencontrer, on se lie d'affection. La rencontre est l'effet de certaines influences venues d'incarnations précédentes. Mais lorsque émerge du passé une réminiscence de ce genre, d'autres forces s'exercent en sens contraire ; il y a rupture. Et ceux qui ont fait ce genre de rencontre ne sont pas les seuls à être confrontés à la question de savoir si ce qui resurgit en eux va vraiment suffire à fonder une relation durable : fils et filles ont de plus en plus de mal à comprendre pères et mères, parents à comprendre leurs enfants, frères et sœurs à se comprendre entre eux. Il est de plus en plus difficile de se comprendre parce qu'il est de

plus en plus nécessaire de commencer par laisser vraiment monter des profondeurs de l'être ce que le karma y a déposé.

Comme vous le voyez, c'est une perspective plutôt négative qui s'offre ainsi pour la cinquième époque postatlantéenne : la difficulté d'une compréhension réciproque entre les humains. Mais cela exige de nous que nous nous mettions bien en face de cette condition de l'évolution et que nous ne passions pas notre vie dans l'obscurité à rêver ; car cette condition de l'évolution est en tous points inéluctable. Si la difficulté de faire l'apprentissage d'autrui ne pesait pas comme une fatalité sur les hommes de la cinquième époque, l'âme de conscience ne pourrait pas s'épanouir et il faudrait que les hommes vivent davantage en commun selon leurs dispositions naturelles. Il s'ensuivrait que l'élément d'individualité inhérent à l'âme de conscience ne trouverait pas à se développer. Il faut donc qu'il en soit ainsi et que les hommes passent par cette épreuve. D'autre part, il ne faut pas se cacher que si ce côté négatif des conditions nécessaires à l'évolution de la cinquième période postatlantéenne était seul à faire surface, il en résulterait nécessairement et de toute évidence une situation de guerres et de conflits jusque dans les moindres relations entre humains de cette cinquième période. C'est pourquoi nous voyons d'instinct dans cette cinquième période se profiler un certain volume de besoins dans cette cinquième période, qui par nécessité prendront une forme de plus en plus consciente. Leur donner cette forme de plus en plus consciente,



c'est une des tâches qui incombent à la science de l'esprit pour les hommes de la cinquième époque postatlantéenne.

Il suffira d'un mot pour qu'aussitôt apparaisse à chacun d'entre nous *la* direction dans laquelle il faut nécessairement chercher remède à cette difficulté d'une compréhension mutuelle. Un mot, et un seul : il faut, et il faut en toute conscience – car nous vivons à l'époque de l'âme de conscience – que s'éveille de plus en plus en cette cinquième époque postatlantéenne le sens de l'entente sociale. Voilà qui résume d'un mot des besoins qui, durant la quatrième époque postatlantéenne, n'existaient certes pas dans la même mesure. Une étude sérieuse du monde grec ou du monde romain montre que l'individualisme n'y occupait pas la place qu'il occupe aujourd'hui parmi les Européens ou encore parmi les Américains qui sont issus de l'Europe. Cela se comprend d'autant mieux si l'on compare l'homme – à tant faire que de comparer, prenons les choses à la racine – à une espèce animale. Pourquoi une espèce animale a-t-elle son existence et ses limites propres ? Mais parce qu'elle y est prédisposée par son âme-groupe, l'âme de l'espèce. Génétiquement disposée, cela va de soi, mais elle ne peut pas sortir de ces limites, elle y est enfermée. L'homme, lui, il faut qu'il les dépasse. Il faut que l'individu, chacun pour soi, trouve sa propre forme, et à notre époque de l'âme de conscience cette recherche d'une forme personnelle est parmi les tâches de première nécessité. La civilisation grecque et romaine est encore totalement adombrée par l'âme de l'espèce. L'homme de

ce temps-là nous apparaît inséré dans un ordre social dont la structure et la cohésion, pour être fondées davantage sur des forces morales, n'en étaient pas moins rigides. Mais des constitutions de ce type sont appelées à se dissoudre de plus en plus au cours de la cinquième période postatlantéenne. Aujourd'hui, à l'heure de la cinquième période postatlantéenne, l'âme de l'espèce, qui adombrait encore la quatrième période, n'a plus de raison d'être. Il faut qu'en revanche émerge consciemment une entente sociale, en d'autres termes il faut qu'émerge tout ce qui naît d'une compréhension approfondie de ce qu'est au juste l'entité humaine individuelle. Cette juste compréhension-là ne se développera que grâce à la science de l'esprit. Quand la science de l'esprit sortira de l'abstraction, quand elle évoluera de plus en plus en s'intégrant au concret, au vivant, alors s'instaurera, là où on s'occupe de science de l'esprit, une façon toute particulière, dirai-je, de connaître son semblable, de s'éveiller à un intérêt pour l'autre. On verra alors des personnes manifester des dispositions pour enseigner à leurs semblables comment les tempéraments varient selon les hommes, comment les hommes diffèrent par leurs dispositions naturelles, comment il faut prendre tel homme en fonction de tel tempérament, comment tel autre dont les dispositions sont différentes doit être pris d'une autre façon ; les pédagogues nés enseigneront alors à ceux qui en sauront moins : Ouvrez donc les yeux. Il y a tel ou tel type d'hommes, et il faut prendre les uns de telle façon, les autres de telle autre. On mettra

la psychologie, ou science de l'âme, en pratique, mais on mettra aussi en pratique la science de la vie, ce qui permettra de comprendre vraiment la dimension sociale de l'évolution.

Car en fait d'entente sociale, qu'a-t-on pu voir jusqu'à maintenant ? On a vu apparaître de belles idées, une myriade d'abstractions, telles que le bonheur de l'humanité ou des peuples, telle ou telle forme de socialisme. Si l'on voulait vraiment mettre en pratique ces idées sociales qu'on voit surgir ici ou là, on verrait tout de suite que c'est peine perdue. Il ne s'agit pas, n'est-ce pas, de commencer par fonder des sociétés ou des sectes avec des programmes bien arrêtés, mais de répandre une anthropologie, une connaissance pratique de l'homme, et nommément, une science de l'homme qui nous permette de comprendre en connaissance de cause l'homme en devenir, en cours de croissance, de comprendre l'enfant comme il convient, dans la perspective où il développe son individualité propre. Nous saurons ainsi nous situer dans la vie de telle façon que, quand le karma nous met en présence d'un être humain avec lequel nous sommes appelés à nouer telle ou telle forme de liens plus étroits, nous fassions fructifier les impulsions karmiques justes qui sont en nous, et que nous établissions les relations durables et justes, celles-là même qui peuvent effectivement le mieux féconder la vie. Une anthropologie pratique, un intérêt pour l'humanité qui ait des applications pratiques, voilà à quoi il faut aboutir. Sur ce plan, le monde d'aujourd'hui n'a pas encore fait de progrès bien spectaculaires, ni

obtenu de résultats bien probants. Car comment juge-t-on un homme que l'on rencontre pour la première fois ? On le trouve sympathique, ou antipathique. Où que vous alliez, vous verrez que dans la plupart des cas le jugement se borne à cela, ou, quand il est plus diversifié, que néanmoins les différents aspects en sont tous complètement soumis à cet unique point de vue : je trouve untel sympathique, untel antipathique, ou encore je lui trouve ceci de sympathique, ceci d'antipathique. Idées préconçues ! On attend de l'autre qu'il soit comme ceci ou comme cela, un point, c'est tout ; et quand on s'aperçoit qu'il est différent sur tel ou tel plan, alors la sentence tombe. Tant que dureront l'antipathie ou la sympathie fondées sur des préjugés, sur une prédilection pour tel ou tel type d'homme, et tant qu'on ne sera pas plus généralement d'avis de prendre l'homme tel qu'il est, on ne pourra faire aucun progrès dans une connaissance de l'homme concrète et véritable.

Faut-il rappeler comme il est fréquent de nos jours, lorsque deux hommes se rencontrent, dans telles ou telles conditions, de voir l'un prendre aussitôt l'autre en grippe — le rejeter — et se comporter ensuite avec lui dans la seule optique de ce rejet ? C'est ainsi que bien souvent une relation karmique se trouve étouffée dans l'œuf complètement détournée de sa véritable voie ; il faut alors attendre jusqu'à la prochaine incarnation pour que ces deux hommes se rencontrent à nouveau et la rétablissent. Sympathie et antipathie sont les pires ennemies d'un véritable intérêt pour les autres. La plupart du

temps, on n'y fait pas attention. Quand on sait comme il y va de l'évolution future de l'humanité que s'établissent entre les hommes de véritables liens sociaux, on a maintes fois le cœur serré en voyant faire de ces maîtres d'école qui, sur la foi de certains préjugés, trouvent de prime abord tel élève sympathique par opposition à tel autre qui ne l'est pas. Il y a souvent là de quoi faire frémir, alors que la vraie question, c'est de prendre chaque enfant tel qu'il est et de tirer le meilleur parti possible de ce qu'il est.

Mais le mal s'étend aux institutions. Nos institutions, nos lois sociales qui souvent étouffent terriblement la personnalité des professeurs ont déjà pris un tour tel qu'il n'y a en vérité plus de place pour la personnalité. Il faut dès lors qu'une compréhension véritable de la science de l'esprit agisse de façon à cultiver une psychologie et une anthropologie pratiques dans l'intérêt de tous. C'est là une condition indispensable à une entente sociale qui puisse contrebalancer en quelque sorte la difficulté croissante de se comprendre.

Voilà ce qui doit impérativement apparaître en tout premier lieu dans la cinquième période postatlantéenne pour que l'humanité développe pleinement l'âme de conscience. La route à suivre passe inévitablement par des épreuves, dans la mesure où l'homme trouve en face de lui en quelque sorte les forces ennemies. Ces sentiments de sympathie et d'antipathie, n'en doutez pas, vont donc s'amplifier, et à moins de lutter, de lutter consciemment contre cette sympathie et cette antipathie épidermiques, l'âme de conscience ne pourra pas voir le

jour dans de bonnes conditions. De même s'opposent de plus en plus à l'entente sociale entre les hommes les sentiments et les émotions nationalistes qui, dans l'ensemble, n'ont commencé à prévaloir qu'au XIX<sup>e</sup> siècle sous la forme où elles existent aujourd'hui et qui s'exercent de la façon la plus virulente à l'encontre de l'entente sociale, de l'intérêt véritable de l'homme pour l'homme. Et ces sentiments de sympathie et d'antipathie qu'on voit aujourd'hui opposer entre elles les nations sont autant de dures, de terribles épreuves pour l'humanité, car, faute d'en triompher, il n'y a pas de salut possible. Si les sympathies et les antipathies qui naissent du sentiment national devaient continuer à prédominer comme elles en ont pris le chemin, le développement de l'âme de conscience ne serait pour l'humanité que songe creux. Car le sentiment nationaliste va dans le sens opposé : il tend à empêcher l'homme d'accéder à l'autonomie et fait de lui, au contraire, comme un écho, comme un reflet de telle ou telle conscience de groupe, de telle ou telle nationalité.

Voilà ce qu'il nous faut considérer avant toute chose si nous envisageons de mettre en pratique, dans notre for intérieur, la nécessité première de développer l'âme de conscience à notre cinquième époque postatlantéenne, qui autrement resterait formule abstraite.

Pour que puisse vraiment s'épanouir l'âme de conscience en cette cinquième époque postatlantéenne, il faut encore autre chose. Dans la mesure où les hommes se replient de plus en plus sur eux-

mêmes, on assiste inévitablement à une certaine désertification de la vie religieuse ; il s'agit bien de désert, dès lors que cette vie religieuse refuse de s'adapter à la cinquième époque postatlantéenne et garde la forme qui convenait pour la quatrième. Comme la tendance était encore plutôt à la conscience de groupe en ce temps-là, il fallait bien que les religions qui voyaient le jour fussent des religions de groupe. Il fallait pour ainsi dire que d'autorité les groupes d'hommes fussent collectivement abreuvés de religion, sous forme de dogmes, de principes, d'idées communs. Mais comme l'âme de conscience ne cessera de renforcer le besoin d'individualité au cours de la cinquième période postatlantéenne, ce qui s'exprime dans les religions de groupe ne pénétrera plus jusqu'au cœur, jusqu'au for intérieur de chacun. C'est bien simple, les hommes ne comprendront plus ce qui s'exprime dans les religions de groupe. À la quatrième époque, on pouvait encore donner du Christ un enseignement de groupe, à la cinquième, c'est déjà un fait que le Christ parle individuellement à l'âme de chacun. Déjà nous portons tous le Christ dans notre inconscient ou dans notre subconscient. Corrélativement, il faut donc d'abord que nous prenions nous-mêmes conscience de lui. Ceci ne peut être le fait de dogmes établis, rigides, figés, qu'on impose à l'homme ; il faut, pour y parvenir, rechercher tout ce qui peut contribuer à faire comprendre le Christ aux hommes de toutes parts ou, plus généralement, œuvrer partout en faveur d'une connaissance religieuse universelle, oui, rechercher

honnêtement tout ce qui peut servir ce but. Aussi faut-il qu'en cette cinquième période postatlantéenne on pense de plus en plus la vie religieuse en termes de tolérance. Et si, durant la quatrième période, on servait encore la religion en communiquant à ses frères humains un certain nombre de dogmes, de principes rigides, il faut en revanche qu'à la cinquième cela change radicalement. Les conditions sont maintenant totalement différentes. À notre époque où les hommes s'individualisent de plus en plus, le but à rechercher est précisément de se libérer du dogme et, lorsqu'on peut faire partager à autrui, lui décrire, une expérience qui relève davantage de la vie intérieure, personnelle, de laisser là tout dogmatisme, et de lui présenter vraiment les choses de façon à laisser libre cours au sentiment religieux de chacun. Les religions fondées sur le dogme, tout ce qui est dogme et confession établis, coupés du reste, c'est la mort certaine pour la vie religieuse à l'époque de la cinquième période. Voilà pourquoi on prendra un bon départ pour la cinquième période en faisant comprendre aux hommes : ce qui aux premiers siècles de l'ère chrétienne était parfaitement à sa place et avait tels effets a eu par la suite tels autres effets. Mais il existe d'autres religions. Tâcher de faire comprendre la nature de ces autres religions ; tâcher de faire comprendre qu'on peut appréhender le Christ de différents côtés ; on place ainsi chaque âme devant ce que cette âme peut approfondir. Mais à l'âme elle-même on n'impose pas de contenu, on lui laisse, notamment dans le domaine de la religion, sa



liberté de penser et la possibilité d'épanouir cette liberté de penser.

Si d'un côté j'ai pu dire que l'entente sociale est une nécessité pour la cinquième période postatlantéenne, de l'autre la condition sine qua non pour que se développe l'âme de conscience, c'est la liberté de penser dans le domaine religieux : entente sociale sur le plan des relations humaines, liberté de penser sur le plan de la religion, de la vie religieuse.

S'efforcer de comprendre de mieux en mieux la vie religieuse, d'en pénétrer le sens, et par conséquent se mettre en situation de comprendre ses frères humains quand bien même chacun de son côté conduit sa vie religieuse comme il l'entend, c'est à quoi il faut s'attacher de plus en plus, parce qu'il s'agit là d'une condition fondamentale pour la cinquième période postatlantéenne. Il appartient à l'humanité d'y parvenir consciemment par ses propres forces. C'est justement à l'époque de l'âme de conscience que les puissances ahrimaniennes, comme on pouvait s'y attendre, s'attaquent avec le plus de virulence à cette liberté de penser : les confessions religieuses voient partout d'un mauvais œil la cheville maîtresse de ce courant philosophique qui a nom science de l'esprit, c'est-à-dire la propagation de la liberté de penser ; nombre de calomnies prennent précisément pour cible la science de l'esprit du simple fait que celle-ci entend aborder la naissance de l'âme de conscience en faisant toute la lumière sur elle et se refuse à colporter une vie religieuse sur le modèle de ce qu'elle était à la quatrième époque, c'est-à-dire fondée sur

le développement et l'extension de l'âme d'entendement ou de cœur. Le christianisme a pris forme alors qu'on en était encore à la quatrième époque postatlantéenne et que les besoins étaient ceux de l'époque gréco-romaine. Une Église qui maintient aujourd'hui cette forme n'est déjà plus propre, et le sera de moins en moins, à favoriser l'émergence de la liberté de penser ; or il faut que celle-ci émerge de plus en plus.

Et dans le même temps où la vie moderne a fait apparaître pour la première fois, dirai-je, en germe le besoin d'une pensée libre, aussitôt s'est mise à l'œuvre la force adverse dans ce qu'on pourrait appeler — d'un terme très général sur lequel il faudrait revenir en détail en en précisant les nuances particulières — le jésuitisme des différentes religions. Il a été effectivement suscité afin d'opposer la plus forte résistance à la liberté de penser, ce besoin vital de la cinquième période postatlantéenne. Ce jésuitisme, qui s'oppose à la liberté de penser, il va être de plus en plus nécessaire de l'extirper dans tous les domaines tant que durera la cinquième période postatlantéenne. Car il faut qu'émanant de la vie religieuse la liberté de penser gagne de proche en proche dans tous les compartiments de la vie. Mais comme chacun ne saurait compter que sur soi-même pour acquérir cette liberté, l'humanité est en quelque sorte mise à l'épreuve et partout surgissent les plus grandes difficultés. Lesquelles difficultés deviennent d'autant plus grandes que l'humanité de la cinquième époque, qui a pour mission spécifique d'évoluer jusqu'à la conscience claire, commence par

en éprouver de l'inconfort et, partant, fait à bien des égards la sourde oreille.

On assiste donc à un violent combat entre le germe de la liberté de penser qui commence à lever et l'autorité issue du passé qui continue à exercer son action jusque dans notre temps. Et nous sommes sous le coup d'une tendance à nous faire des illusions sur la foi en l'autorité. La soumission à l'autorité a pris aujourd'hui des proportions et une intensité énormes, et sous son influence on voit se dessiner chez les hommes une certaine paralysie du jugement. Au cours de la quatrième période, la nature donnait en partage à l'homme un entendement sain ; aujourd'hui, il faut l'acquérir, le développer. La foi en l'autorité lui met des entraves. Et nous sommes entièrement empêtrés dans la soumission à l'autorité. Songez donc combien l'homme a l'air démuni en comparaison des animaux qui, eux, ne sont pas doués de raison : Que l'animal n'a-t-il pas comme instincts qui le guident d'une façon pour lui salulaire, qui lui permettent de trouver tout seul la voie salulaire de la guérison lorsqu'il est malade, et à quel point l'humanité d'aujourd'hui agit sur ce chapitre en dépit du bon sens ! Là-dessus, l'humanité moderne se soumet pieds et poings liés à l'autorité. L'humanité moderne a le plus grand mal à se faire une idée de ce que doit être une vie saine. Certes, il existe toutes sortes d'associations ou assimilées qui font des efforts louables dans ce sens. Mais il faut que tous ces efforts s'intensifient encore beaucoup, et surtout il faut se mettre dans la tête que nous prenons de plus en plus le chemin

de la foi en l'autorité et qu'il s'échafaude un monceau de théories qui, une fois de plus, constituent une base pour disposer les esprits à consolider purement et simplement leur foi en l'autorité. Dans le domaine de la médecine, dans le domaine du droit, mais aussi dans tous les autres, les hommes se déclarent a priori incapables de rien comprendre et avalent tout cru ce que disent ceux qui savent. Après tout, cela se comprend étant donné la complexité de la vie moderne. Mais les hommes, subjugués par la force de l'autorité telle qu'elle est ici décrite, perdent de plus en plus leurs moyens et, justement, l'axiome de base du jésuitisme, c'est d'établir systématiquement la force de l'autorité et de disposer les esprits à s'y soumettre. Le jésuitisme tel qu'il apparaît dans la religion catholique n'est qu'un cas particulier du travail accompli de la même manière dans d'autres domaines, à ceci près qu'il s'y remarque moins. Le jésuitisme a commencé par s'installer dans le dogme d'Église en voulant perpétuer dans la cinquième période postatlantéenne, où il n'a plus sa raison d'être, le pouvoir de la papauté qui était une survivance de la quatrième période. Mais ce même principe jésuitique va peu à peu s'étendre à d'autres domaines de la vie. Déjà parmi la profession médicale fait surface un jésuitisme qui diffère à peine du jésuitisme en vigueur dans le domaine de la religion dogmatique. On voit comment la profession médicale se sert d'un certain dogmatisme pour augmenter son pouvoir. C'est bien à quoi tend le jésuitisme dans divers autres domaines également. La tendance ne fera que se

renforcer. Les hommes seront de plus en plus pris dans le carcan que leur impose l'autorité. Et la cinquième époque postatlantéenne ne trouvera son salut qu'en faisant valoir à l'encontre de ces adversaires ahrimaniens — appelons-les par leur nom — les droits de l'âme de conscience qui cherche à se développer. Mais il faut pour cela que les hommes, à qui, contrairement à ce qui se passait lors de la quatrième période de culture postatlantéenne, l'entendement ne vient plus naturellement comme il en va de leurs deux bras, aient la volonté de développer aussi leur entendement, leur faculté de juger sainement. Le développement de l'âme de conscience exige la liberté de penser, mais cette liberté de penser ne peut s'épanouir que dans une aura bien déterminée, dans une atmosphère bien déterminée.

J'ai attiré votre attention sur les difficultés qui surgissent à la cinquième époque postatlantéenne. C'est que l'évolution de la cinquième période postatlantéenne s'oriente dans une direction tout à fait précise : le développement de l'âme de conscience. Mais du fait que cette âme de conscience doit se développer en tant que telle, il faut qu'elle rencontre des oppositions et qu'elle passe par des épreuves. Aussi voit-on grandir les résistances les plus farouches à l'entente sociale comme à la liberté de penser. Et aujourd'hui on ne comprend même pas qu'on a affaire à des forces de résistance, car on considère urbi et orbi que justement ces forces de résistance vont dans la bonne direction et que, loin d'aller à contre-courant, il

faut travailler tout particulièrement à les faire triompher.

Pourtant, il y a déjà bon nombre d'hommes dont le cœur est ouvert et la raison accessible à la situation dans laquelle l'homme moderne est placé, qui ont l'esprit ouvert à ce qui se fait jour aujourd'hui déjà et le comprennent bien : l'incompréhension qui, par suite des relations karmiques intervenues entre les hommes dans la crise décrite plus haut, commence à régner entre parents et enfants et inversement entre frères et sœurs entre les peuples ; il ne manque pas d'hommes aujourd'hui dont le cœur saigne lorsqu'ils sont confrontés à cet état des relations, certes nécessaire, mais qui demande, pour avoir l'effet souhaitable, une compréhension parfaite. Car c'est dans le sang du cœur qu'il faut chercher consciemment la force d'agir ainsi autrement dans le monde. Ce qui proviendra d'une génération spontanée aliénera les hommes les uns aux autres. Ce qui jaillira du cœur humain, c'est ce vers quoi il faudra tendre consciemment à la cinquième époque postatlantéenne, il n'est âme qui n'aille à la rencontre de difficultés. Car les épreuves qui permettent de développer l'âme de conscience passent par la résolution de ces difficultés.

Plus d'un vient aujourd'hui nous dire : Las ! je ne sens pas que faire de moi, je ne sais comment m'insérer dans les relations humaines. La raison ? C'est qu'il n'a pas encore trouvé moyen d'envisager clairement les besoins de notre époque et la place qu'y tient un individu. Chez beaucoup d'hommes, cela va jusqu'à la maladie, la fragilité physique.

Comprendre exactement de quoi il retourne de plus en plus et le poursuivre inlassablement, tel est le but à rechercher. La cinquième période postatlantéenne veut que l'humanité soit menacée de voir se répandre sur elle une détresse de l'âme dont j'ai décrit la coloration particulière dans la présente conférence. Ce que je décris, beaucoup le voient, beaucoup ressentent la nécessité, nécessité inéluctable, de parvenir d'une part à l'entente sociale, de l'autre à la liberté de penser. Mais rares encore, très rares, sont ceux qui sont enclins à appliquer les remèdes appropriés. Car on croit souvent servir la cause de l'entente sociale en faisant toutes sortes de discours d'une tonalité idéaliste. Que n'écrit-on pas aujourd'hui sur la nécessité de donner à l'enfant qui grandit une éducation adaptée à ses besoins ! Que de théories échafaudées jusque dans le détail dans tous les domaines pédagogiques possibles et imaginables ! Il s'agit bien de cela ! Dans toute la mesure du possible, il faut en connaissance de cause décrire positivement comment se développent concrètement les hommes, faire positivement l'histoire naturelle, dirai-je, des étapes par lesquelles passe un individu donné, et multiplier les efforts dans ce sens. Partout où nous le pouvons, raconter comment A, B, C sont devenus ce qu'ils sont et se donner les moyens de se pencher avec amour sur l'évolution d'un homme telle qu'elle se déroule sous nos yeux. Ce qui importe avant tout, c'est d'étudier le vivant, de vouloir connaître la vie et non établir un programme. Car le programme, dans son abstraction, est l'ennemi de la cinquième période postatlantéenne.

Lorsqu'on fonde une société, il faudrait effectivement la placer sous le signe de la cinquième période postatlantéenne et la fonder de façon à donner la priorité aux hommes qui s'y rencontrent et à permettre à leur commerce d'hommes authentiques de donner les résultats qu'ils peuvent donner. Qu'on s'en donne la peine et on verra l'individu donner sa mesure. Aujourd'hui, que fait-on d'habitude? On commence par mettre sur pied des statuts. Certes, tout cela est bien joli, c'est peut-être même nécessaire, puisque nous vivons dans un monde où il faut des statuts. Mais ne nous y trompons pas : en ce qui nous concerne, parler de programmes et de statuts n'est qu'une concession aux usages ; la vraie et la seule question, c'est celle de l'individu dans ses rapports avec les autres, de ce qu'apporte l'homme en tant que tel, l'important c'est la compréhension mutuelle. Être au clair là-dessus, c'est déjà créer des conditions favorables pour qu'au cours de la cinquième période postatlantéenne qui, rappelons-le, doit encore durer des siècles, la notion d'évolution individuelle, d'évolution vivante, sorte du cercle où on a l'intelligence de ces choses-là et se répande dans le monde entier où tout est aujourd'hui comprimé comme le pied d'une Chinoise<sup>1</sup> dans des articles ou des règlements ou quelque chose dans ce goût-là. Aussi bien voyons-nous fleurir de toutes parts ces enseignements aux accents rédempteurs, qu'on donne du haut des chaires et autres tribunes et qui prétendent nous apprendre à vivre. Partout nous voyons surgir ces théories qui suent l'abstraction et dans lesquelles on présente aux hommes toutes les



idées, tous les idéaux possibles et imaginables. Il ne peut être question de cela, mais seulement de pénétrer à bon escient dans le concret, dans la vie véritable. Mais comment y parvenir?

Bien évidemment, on aura parfaitement le droit de faire à ce qui vient d'être dit l'objection suivante : Comment pourrions-nous avoir compétence pour porter un jugement sur tout ce qui nous vient aujourd'hui des milieux autorisés? Avec tout ce qu'il faut apprendre pour devenir médecin, dira-t-on! C'est bon pour un futur médecin, mais pas pour nous tout de même! Et par-dessus le marché il faudrait encore apprendre tout ce que doit savoir un homme de loi, un peintre, que sais-je encore? Ce n'est pas possible! Bien sûr que ce n'est pas possible, la question ne se pose même pas; mais personne ne nous demande de faire œuvre créatrice; il suffit que nous soyons capables de porter un jugement. Il faut nous mettre en situation de laisser faire ceux qui ont autorité, bien sûr, mais de savoir juger ce qu'ils font. Ce n'est pas en nous plongeant effectivement dans toutes les spécialités une par une que nous pouvons nous y préparer et avoir qualité pour cela, mais en nous donnant la possibilité de juger à partir d'un point de vue global capable de former notre entendement, notre faculté de juger. Cela ne peut en aucun cas procéder d'une connaissance technique de tous les domaines spécifiques, cela ne peut venir que de la connaissance spirituelle qui englobe tout.

Il faut que la science de l'esprit soit centrale à la connaissance. Car non contente de faire la lumière sur les tenants et les aboutissants de l'évolution

humaine, la science de l'esprit propose un mode de pensée qui développera en nous cet entendement sain qu'il faut aller chercher de nos jours à des profondeurs plus grandes qu'à l'époque gréco-romaine, la quatrième époque de culture postatlantéenne. Le mode sur lequel la science de l'esprit forme les concepts et les représentations qui lui sont nécessaires n'est pas celui du monde scientifique en général et ce mode ne nous rend pas capables de devenir une autorité dans tel ou tel domaine, mais il fait de nous des êtres capables de jugement. La raison en sera de plus en plus claire à nos yeux, car il existe dans l'âme humaine des forces cachées, des forces qui tiennent du mystère et dont on peut attendre qu'elles relient l'âme de l'homme au monde spirituel et qu'à travers ce lien, qui s'établit entre l'âme des hommes et le monde spirituel grâce à l'étude de la science de l'esprit, elles fassent apparaître en nous la capacité de juger cas par cas quand nous sommes confrontés à l'autorité. Nous ne posséderons pas le savoir qui peut être le sien, mais lorsqu'elle a un certain savoir et qu'ici ou là elle agit de telle manière, nous serons capables d'en apprécier le bien-fondé.

On ne soulignera jamais assez ce que la science de l'esprit est seule à pouvoir apporter, c'est-à-dire non seulement un enseignement, mais la capacité de juger en la matière, c'est-à-dire, au premier chef, de penser librement, d'avoir une pensée autonome. La science de l'esprit ne fait pas de nous des médecins, mais, bien comprise, elle nous met à même de juger le médecin dans l'exercice de sa fonction. Dès l'instant où on saisira le sens de mes paroles, on

comprendra beaucoup de choses aux forces de guérison de la cinquième période postatlantéenne. Car lorsque je dis que la science de l'esprit va pour ainsi dire remodeler l'intelligence humaine en sorte que l'homme devienne capable de jugement et libère la force d'entendement latente en son âme, ce que je veux vraiment dire par là, c'est tout un monde. Faute d'une intelligence autonome, il n'est pas possible d'accéder vraiment à la liberté de penser.

Qu'il me soit permis maintenant d'exprimer cette même idée sous forme d'image, d'imagination. La science de l'esprit nous parle d'un monde spirituel qui a une réalité concrète, d'êtres élémentaires qui nous entourent, elle nous parle des Hiérarchies, des Anges, des Archanges et ainsi de suite. Le monde se peuple pour nous concrètement de contenus spirituels ou de forces spirituelles et d'entités spirituelles. Ces entités, qui vivent dans le monde spirituel, il ne leur est pas indifférent que nous connaissions leur existence. Au cours de la quatrième période, elles n'y attachaient pas encore tellement d'importance, mais désormais ce n'est plus du tout le cas. Au contraire, si l'on ne sait rien d'elles ici-bas, c'est comme si on leur ôtait un peu de leur nourriture spirituelle. Le monde spirituel est totalement lié à l'univers physique dans lequel nous vivons. La meilleure manière de vous le faire comprendre, c'est de vous dire une chose qui pourra vous sembler, même à vous, encore paradoxale, mais qui est malgré tout la vérité pure. Et bien que le temps ne soit pas venu d'en dire bien long, il faut pourtant bien énoncer déjà maintes vérités, car il

n'est pas bon que les hommes vivent sans les connaître.

De notre point de vue d'êtres humains vivant sur terre, il est juste de dire que, lors du Mystère du Golgotha, le Christ est entré dans la vie de la Terre, et qu'il s'y trouve depuis lors. D'un certain point de vue affectif, on peut considérer cet événement comme un bonheur. Mais qu'on se place maintenant du point de vue des Anges – et je vous assure que je n'invente rien, car c'est là le point de vue qui, aux yeux du véritable occultiste, apparaît comme une réalité – qu'on se mette donc à la place des Anges. L'expérience qu'ils ont faite dans leur sphère spirituelle est différente : ils ont, eux, vécu l'envers des choses. Le Christ a quitté leur sphère pour aller vers les hommes, il l'a abandonnée. À part eux-mêmes ils se disent, et pour cause : le Mystère du Golgotha a fait que le Christ a quitté notre monde. Ils ont là sujet d'être tristes, tout comme les hommes, dans la mesure où ils vivent dans un corps physique, peuvent éprouver comme salutaire que le Christ soit venu vers eux. C'est là également une démarche de pensée fondée sur une réalité, et celui qui a une véritable connaissance du monde spirituel, celui-là sait que, pour les Anges, il n'y a qu'une délivrance possible, que pour eux il est juste, comme je l'ai exprimé, que les hommes ici-bas vivent dans leur corps de chair avec la pensée du Christ et que la pensée du Christ s'élève vers les Anges comme un rayon de lumière, depuis le Mystère du Golgotha, comme un rayon de lumière vers les Anges. Les hommes disent : Le Christ est

entré en nous et nous pouvons évoluer en sorte que le Christ devienne vivant en nous : « Non pas moi, mais Christ en moi<sup>2</sup> ». Les Anges, eux, disent : Le Christ n'est plus au milieu de nous, il est perdu pour notre sphère, et la pensée du Christ qui vit en chaque homme est comme autant d'étoiles qui font monter sa lumière jusqu'à nous ; là, nous le retrouvons, là, depuis le Mystère du Golgotha, sa lumière rayonne et monte vers nous. Le rapport entre le monde spirituel et le monde des hommes est une réalité. Et cette réalité trouve aussi son expression dans le fait que les êtres spirituels, les habitants du monde spirituel séparé du nôtre peuvent considérer d'un œil content, satisfait, apaisé, les idées que nous pouvons nous faire sur leur monde. L'aide qu'ils peuvent nous apporter dépend des pensées que nous pouvons nourrir à leur égard quand bien même nous ne sommes pas encore parvenus au stade de clairvoyance qui nous ouvrirait le monde spirituel : ils peuvent nous aider si nous savons qu'ils existent. L'étude de la science de l'esprit nous vaut l'aide du monde spirituel. Ce ne sont pas seulement les connaissances acquises qui nous aident, mais l'être même des Hiérarchies supérieures lorsque nous connaissons leur existence. Si donc nous prenons davantage de recul par rapport aux autorités en place pendant la cinquième période postatlantéenne, il est salubre de ne pas nous appuyer sur notre seul intellect d'hommes, mais au contraire sur les forces que sont prêts à mettre dans notre intellect les êtres spirituels quand nous nous intéressons à eux. Ce sont eux qui nous donnent les moyens de

porter des jugements à l'égard de l'autorité. Le monde spirituel nous aide. Nous avons besoin de lui, il faut que nous connaissions son existence, il faut qu'il devienne pour nous objet de connaissance. Voilà la troisième exigence de la cinquième période postatlantéenne.

La première, c'est l'entente sociale entre les hommes, la seconde l'acquisition de la liberté de penser, la troisième, la connaissance vivante du monde de l'esprit par la science de l'esprit. Ces trois impératifs sont les grands, les vrais idéaux à poursuivre en cette cinquième période postatlantéenne. Il faut qu'apparaissent entente sociale sur le plan de la vie en société, liberté de penser sur le plan de la vie religieuse et des autres formes communes de la vie de l'âme, et sur le plan de la vie intellectuelle, connaissance de l'esprit — ce sont les trois grands buts à atteindre, les trois grands moteurs de la cinquième période postatlantéenne. Sous ce triple éclairage, il faut que nous nous développons, car il s'agit là des phares appropriés à notre temps. Beaucoup d'hommes éprouvent intensément la nécessité d'une nouvelle forme à donner aux sociétés humaines, de nouveaux concepts à trouver. Mais quand il s'agit d'aller jusqu'au bout de ses intentions, ni la bonne volonté ni la compréhension ne suffisent. Il n'est que de voir l'attitude que prennent beaucoup d'hommes vis-à-vis des efforts que fait la science de l'esprit ou anthroposophie. Sans parler des calomnies malveillantes dont la science de l'esprit, théosophie ou anthroposophie est l'objet ni du mauvais vouloir avec lequel on s'oppose par ailleurs

à elle sous un prétexte ou sous un autre, on peut penser au désir sincère dont nous voyons tant d'exemples au sein de l'humanité actuelle, au désir sincère de susciter parmi les hommes tels courants qui tendent à répondre aux besoins appropriés à la cinquième époque. Voyez plutôt tous ces « réformateurs » qui surgissent de toutes parts, le nombre de pasteurs populaires et autres prédicateurs de même farine, voire de prédicateurs « sociaux » issus de milieux qui n'ont rien à voir avec la théologie ni avec la religion. Il en vient de partout et bien souvent ils sont animés des meilleures, mais vraiment des meilleures intentions ! Tous veulent mener les hommes vers quelque chose qui donne à la vie le sens auquel elle aspire aujourd'hui ! La bonne volonté est partout présente et nous ne retiendrons ici que ce qui relève des bonnes intentions, pas des mauvaises. Mais tant que cette bonne volonté se cantonne dans des propos de portée générale, si enflammés soient les sentiments qui les soutiennent, cela ne sert à rien si la connaissance que seule peut engendrer la science de l'esprit ne prend vie, afin que puissent se réaliser les trois grands idéaux véritables : entente sociale – approche sociale de l'autre –, liberté de penser, connaissance de l'esprit. Mais cela, l'esprit humain n'a même pas encore commencé à le mettre en œuvre, sinon parmi la petite poignée d'hommes qui se sont groupés pour partager une vision du monde selon la science de l'esprit.

C'est une idée qui fait aujourd'hui son chemin, souvent de belle et noble façon, comme nous pou-

vons le voir. Je voudrais vous en donner un exemple qui s'est offert à moi, par hasard comme on dit, à vrai dire sous l'effet du karma : en un mot, j'ai trouvé dans une vitrine un petit livre<sup>3</sup> dont le titre m'a fait quelque impression et que je me suis acheté. On y parle de l'homme moderne, de sa quête, des influences qui président à sa croissance ; on y montre tout ce que le monde moderne, le monde extérieur, met à la disposition de l'homme pour l'aider et lui faciliter la vie : grâce à ces commodités que sont aujourd'hui la vapeur et l'électricité, la vie est désormais un plaisir ; rien n'est oublié. Mais l'auteur fait un pas de plus en soulignant que, s'il est vrai que l'homme connaît aujourd'hui une vie plus trépidante, plus mouvementée que naguère, en revanche sa vie s'est enrichie. Le discours est empreint d'une certaine joie, c'est le cœur qui parle. En prenant appui sur les progrès les plus spectaculaires accomplis par l'esprit humain à l'époque contemporaine, il montre comment l'homme d'aujourd'hui a des conditions de vie meilleures qu'autrefois où son existence était plus hasardeuse, plus triste, plus instinctive. Et c'est alors qu'il en arrive bel et bien à ce que j'ai appelé plus haut les difficultés de la cinquième période postatlantéenne, à ceci près qu'il ne voit pas que ces difficultés sourdent précisément de la cinquième époque en tant que telle et de l'exigence qui la caractérise : le développement de l'homme de conscience. La vision n'est pas claire, le sens ne passe pas, voilà le hic. Mais le cœur, lui, y est sans réserves. Je cite : « C'est curieux, pour décrire la démarche intérieure de



notre époque, nous avons été fondés à partir de la joie de vivre, du bien-être ; et voici qu'au terme de ce chapitre il nous faut parler d'une détresse profonde sous-jacente, de l'âme. Nous vivons à notre échelle ce que traverse notre époque en général ». À notre échelle, c'est-à-dire sur les lieux où vit l'auteur. « Une plénitude culturelle sans exemple, une floraison de force et de beauté comme il n'y en a peut-être pas deux dans l'histoire ; et à côté de cela une misère morale qui gagne et qui saisit des couches entières de la population<sup>4</sup>. »

Et voici qu'après avoir exposé des idées aussi justes, ce monsieur passe en revue différentes façons qui doivent permettre de ne pas en rester à une description stérile de la misère morale, mais au contraire de trouver la voie juste pour orienter dans la bonne direction les aspirations des hommes d'aujourd'hui. Il cite notamment ce qu'il appelle la théosophie, dont il dit comment il l'a rencontrée. Nous voilà donc en présence d'un homme, parmi de nombreux adversaires, qui est animé de bonnes intentions vis-à-vis de cette théosophie, déterminé avec toute la volonté possible et imaginable à l'approcher, un homme qui de plus s'est familiarisé avec elle et a de ce fait droit à notre considération. Ce n'est pas pour le vain plaisir de placer une anecdote que je rapporte ceci, mais bien parce qu'il est pour nous d'une importance capitale de nous préoccuper de rapports positifs tels que ceux-ci entre notre science de l'esprit et le monde extérieur.

Après avoir montré en quoi le mysticisme, quand il ne tourne pas à une mystique, contribue

à l'approfondissement de la vie et au soulagement de la misère morale, l'auteur dit<sup>5</sup> : « Outre le mysticisme, il y a la théosophie. Beaucoup ne voient dans son apparition qu'une tentative pour remplacer les valeurs confirmées par des succédanés ou encore n'y trouvent qu'une propension au syncrétisme ou à l'éclectisme » — c'est-à-dire à la fusion de toutes les confessions religieuses et de toutes les conceptions du monde possibles et imaginables. Ceux qui n'ont pas approfondi la science de l'esprit disent bien qu'elle vise à réchauffer le gnosticisme et que sais-je encore ; mais lui fait un pas de plus : « Ceux, dit-il, qui ne trouvent dans la théosophie qu'une propension au syncrétisme et à l'éclectisme, conformément à l'inclination de chacun en particulier, et l'identifient à des phénomènes concomitants moins clairs qui sont le fait de l'époque à laquelle nous vivons, tels que superstition, spiritisme, voyance, symbolisme et autres amusettes spirituelles qui s'entourent de mystère pour séduire les hommes. Mais il n'en est pas ainsi. C'est faire du tort à ce mouvement que de méconnaître les points de vue profonds qui s'y expriment et leur valeur intrinsèque. » Nous avons ici affaire, on le voit, à un homme qui nous veut du bien. Il dit : « Il nous faut bien davantage — s'agissant du moins du cercle rassemblé autour de Steiner — essayer de la comprendre comme un mouvement religieux parmi nos contemporains qui, s'ils ne remontent pas aux origines mais reste d'ordre syncrétique, n'en est pas moins orienté vers la base même de toute vie ; » j'espère qu'il percevra un jour le caractère originel de

la théosophie, cet homme, lui qui témoigne d'une si touchante bonne volonté — « nous pouvons légitimement reconnaître dans la théosophie un mouvement qui vise à satisfaire l'intérêt des hommes pour le suprasensible et qui, de ce fait, dépasse le réalisme attaché au monde sensible ; et avant toute chose, nous sommes fondés à saluer en elle un mouvement qui invite l'homme à prendre personnellement conscience des problèmes que pose la morale et qui propose à chacun de travailler rigoureusement sur soi-même afin d'aboutir à une renaissance intérieure ; » — je l'ai dit, si je cite ces phrases, ce n'est pas pour faire bêtement du sentiment, mais parce qu'il est de la plus haute importance, parmi tout ce qui se dit par ailleurs de l'anthroposophie, que nous soyons également avertis d'opinions comme celle-ci — « il suffit de lire l'introduction à la Théosophie de Steiner pour remarquer le sérieux avec lequel l'être humain y est incité à travailler à purifier ses mœurs et à se perfectionner. Se voulant de plus réflexion sur le suprasensible, la théosophie réagit contre le matérialisme ; à vrai dire, » — et je vous prie de faire particulièrement attention à ce qui suit — « du fait même de sa démarche, elle décolle facilement de la réalité et se perd dans des hypothèses, dans des imaginations clairvoyantes, dans un monde onirique, tant et si bien qu'il ne lui reste plus assez de force pour élaborer véritablement les formes de la vie individuelle et sociale. Toujours est-il que malgré tout la théosophie s'impose à notre jugement comme un phénomène rédempteur au stade actuel de notre évolution. »

Voilà qui est clair : la seule chose qui déplaît à notre homme, c'est qu'on puisse s'élever jusqu'à la connaissance de l'esprit, la connaissance concrète, réelle, de l'esprit ; en d'autres termes, il veut bien admettre les fondements moraux de la théosophie — là-dessus il est d'accord — qui permettent à l'homme de se perfectionner ; mais il ne va pas jusqu'à reconnaître qu'à l'époque de la cinquième période postatlantéenne ceci ne peut procéder que d'une connaissance effective, concrète de l'esprit. Il ne reconnaît pas les racines. Il voudrait les fruits sans les racines. Il ne reconnaît pas que tout cela forme un tout. Cet homme nous intéresse au plus haut point justement parce que, comme on le voit, il a donné tous ses soins à l'étude de mon livre *Théosophie* et pourtant il ne voit pas que l'un ne va pas sans l'autre. Il voudrait bien décapiter ce livre tout en en conservant le corps ; car il attache encore du prix à ce corps.

C'est là qu'apparaît le rapport avec ce que je vous exposais tout à l'heure. Les hommes de cette trempe n'ont pas de mal à comprendre la nécessité de vivre en bonne intelligence et de penser librement ; mais ils ne veulent pas encore reconnaître que c'est au troisième élément, à la connaissance de l'esprit, de jeter les bases de notre cinquième période postatlantéenne ; c'est le pas qu'ils ne sont pas encore en mesure de franchir. C'est l'une des tâches les plus importantes de la vision du monde selon la science de l'esprit d'éveiller les esprits à comprendre cela aussi. Nombreux sont encore les hommes pour qui s'élever dans les mondes spirituels relève de l'utopie ;

c'est que justement ils ne voient pas qu'en perdant la connaissance des mondes de l'esprit, les hommes ont ouvert la porte au matérialisme, à l'incompréhension sociale qui l'accompagne et aux façons de penser matérialistes qui caractérisent notre époque. C'est justement en étudiant l'attitude des hommes de bonne volonté que nous mesurons les difficultés qu'on éprouve encore à reconnaître l'existence incontournable de mondes spirituels concrets. Aussi faut-il que nous nous efforcions d'autant plus de comprendre des impulsions comme celles dont j'ai voulu parler dans ma conférence d'aujourd'hui.

L'opuscule dont j'ai parlé a pour titre : « L'intelligentsia face à ses problèmes et à ses responsabilités ». Comme je l'ai dit, « c'est le hasard » qui l'a fait tomber entre mes mains, car sa parution remonte déjà à 1914 à Hambourg, aux éditions Agentur des Rauhen Hauses, et il reprend une conférence donnée le 23 septembre 1913 par le professeur Friedrich Mahling pendant le 37<sup>e</sup> congrès de la Mission intérieure à Hambourg. Une seule chose m'étonne – comme je l'ai dit, l'ouvrage m'est tombé tout à fait par hasard entre les mains dans la vitrine d'une librairie –, c'est que personne de notre cercle n'ait fait la moindre allusion à ce livre ; car on aurait pu s'attendre, vu la date de parution – 1914 – à ce qu'il soit tombé entre les mains de tel ou tel. À vrai dire, il serait aujourd'hui nécessaire de nous intéresser aux fils de toutes sortes qui se tissent entre les domaines les plus divers. Que l'on s'inquiète de cette tendance beaucoup plus répandue, il faut le dire, à couvrir notre mouvement

d'opprobre et de sarcasmes éhontés, ce serait chose nécessaire, mais cela ne doit pas nous empêcher de nous sentir concernés lorsque, pour une fois, quelqu'un, comme c'est le cas ici, cherche à comprendre en toute honnêteté et nous donne du même coup l'occasion d'apprendre à quels obstacles on se heurte encore aujourd'hui quand on cherche à comprendre en toute honnêteté.

Le propos de la présente conférence était précisément de montrer quels doivent être les trois grands idéaux, les idéaux concrets auxquels doit tendre la cinquième période postatlantéenne : entente sociale concrète entre les hommes, liberté de penser, connaissance de l'esprit. Il faut qu'à l'avenir ces trois idéaux tracent la voie aux sciences. Ils ont vocation à épurer, à purifier la vie, vocation à motiver la morale, vocation à devenir partout phare, guide, composante et soutien vitaux au sein de l'humanité moderne. Mais les deux premières exigences – entente sociale et liberté de penser – ne pourront être satisfaites que s'il vient s'y joindre le troisième élément, la connaissance de l'esprit, car il y va du développement de l'âme de conscience. Le degré le plus élevé assigné à cette âme de conscience est en effet le Soi-Esprit, dont la sixième époque a pour mission de poser les prémices. Le Soi-Esprit ne pourra pas se développer si l'homme ne s'y prépare pas en accédant à cette autonomie intérieure que l'on acquiert en cultivant l'âme de conscience. N'oublions jamais, lorsque nous nous efforçons de cultiver la science de l'esprit, que les vérités d'abord absorbées sous forme abstraite ont effectivement en

elles une vertu magique qu'il suffit de libérer de ses chaînes pour qu'elle illumine de sa clarté la vie tout entière. Chacun d'entre nous, quelle que soit sa situation, qu'il soit engagé dans tel ou tel domaine de la science ou de la vie pratique, fût-ce pour y exercer l'activité la plus humble, contribuera aux grandes tâches de notre époque pour peu que dans son domaine il sache donner vie comme il le faut aux vérités abstraites que nous faisons nôtres dans nos rencontres. Alors l'âme de l'homme s'emplira de joie, une joie qui n'en reste pas à la gaieté superficielle, mais va de pair avec ce sérieux qui sous-tend la vie, qui accroît les forces, qui ne fait pas de nous de simples épicuriens, mais de bons ouvriers.

En ce sens les trois idéaux concrets indiqués, tant sur le plan de l'idéal social que sur le plan de l'idéal de connaissance, permettront aussi à l'âme de conscience, pendant la cinquième période de culture postatlantéenne, de percevoir le Mystère du Golgotha sous un jour nouveau, de prendre en elle le Christ ; il faut en effet que nous nous reliions vraiment aux mondes de l'esprit, que nous nous pénétrions du rapport qui existe entre eux et le moteur essentiel de l'évolution de la terre, c'est-à-dire la force christique. La force christique n'existera pour nous qu'à l'instigation des pensées qui émanent du monde spirituel pour pénétrer dans l'existence terrestre, tandis que, depuis le Mystère du Golgotha, peuvent jaillir dans l'âme des hommes des pensées de lumière, pensées consolatrices, dispensatrices de clarté à l'instar des étoiles — je vous l'ai dit — et dont la lumière même monte jusqu'à la sphère des Anges

qui ont perdu le Christ, afin qu'ils se voient en retour éclairés par lui à partir de la sphère des pensées humaines.

Non, on ne peut pas se permettre de placer la connaissance de l'esprit au rang des chimères. C'est la connaissance de l'esprit qui se donne pour tâche première de saisir la réalité permettant de remédier à la détresse des âmes liée par nécessité à la cinquième période postatlantéenne. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. Espérons qu'un avenir pas trop éloigné nous verra réunis de nouveau dans cette ville. Je souhaite que d'ici là nos pensées restent unies et que nous poursuivions ici aussi notre travail dans l'esprit de notre mouvement.



LA VOLONTÉ SOCIALE,  
FONDEMENT  
D'UN NOUVEL ORDRE SCIENTIFIQUE

*Conférence faite aux étudiants  
Zurich, 25 février 1919*

« La volonté sociale, fondement d'un nouvel ordre scientifique », tel est le sujet qui a été souhaité pour ce soir. J'ignore les raisons qui ont motivé ce choix, mais lorsqu'on m'en fit part, je le trouvais extrêmement heureux, car il prend en fait le ton qu'il me semble nécessaire d'adopter envers les réalités que le mouvement social a introduites dans le présent et qui parlent vraiment un langage beaucoup plus clair que toutes les discussions et les débats préalables qui ont eu lieu sur la question sociale au cours des dernières décennies.

On peut suivre à travers de longues périodes cette évolution du mouvement social de notre époque moderne et, concernant la volonté sociale précisément qui, dans un sens ou dans l'autre, s'est exprimée avec toujours plus d'acuité dans les aspirations sociales ou autres, on a pu remarquer que quelque chose s'était échappé et avait glissé furtivement dans cette volonté, dans la mentalité sociale des temps modernes, quelque chose qui peut donner l'impression de voiler une superstition des anciens temps moyenâgeux dominant dans un tout autre domaine. Cette superstition se présente à nous de nouveau lorsqu'on se plonge dans la seconde partie

du *Faust* de Goethe et que l'on découvre la scène où Goethe fait préparer à son personnage Wagner l'homunculus<sup>2</sup>, le petit homme qui voudrait trouver la voie lui permettant de passer de l'état d'homunculus à celui d'être humain. La superstition du Moyen Âge repose selon Goethe sur le fait qu'à l'époque on a voulu donner forme à quelque chose de réellement vivant à partir de ce que seul produit l'entendement humain théorique, qui agence et rassemble froidement et sèchement les faits extérieurs, cet entendement qui imaginer ce qui a le caractère d'un être. L'impossibilité de créer soi-même quelque chose de vivant à partir des abstractions détournées de la vie extérieure apparut à Goethe de manière particulièrement évidente. Le Moyen Âge ne domine pas précisément le penser actuel lui-même, mais il me semble régner une métamorphose, dirais-je, de bien des superstitions dans toutes les impulsions, les instincts de nos contemporains, chez bon nombre d'entre eux qui prétendent posséder une volonté sociale. On observe l'évolution de la vie sociale, telle qu'elle s'est déroulée au cours de l'histoire de l'humanité jusqu'à nos jours, on imagine certains principes, certains préceptes selon lesquels il faut procéder, ou bien — comme certains disent — qui veulent se réaliser eux-mêmes, et ensuite on pense par là pouvoir également édifier ce qu'on peut appeler l'organisme social, avec des principes abstraits, ceux selon lesquels l'homunculus<sup>6</sup> était censé être formé.

C'est à cet organisme social justement qu'aspire en vérité, si je puis dire, l'inconscient de l'humanité

moderne. Pour comprendre cela, il suffit de bien se rendre compte de ce qui suit. Bien entendu, la vie sociale de l'humanité n'est pas en elle-même une nouveauté, elle se manifeste seulement de manière différente à l'époque moderne. Jusqu'alors, la structure de l'organisme social était en réalité déterminée à partir d'instincts humains, à partir du subconscient des impulsions humaines. Et ce qui est significatif dans les forces naissantes de l'époque moderne, c'est que l'humanité ne peut plus en rester à une volonté purement instinctive, que, provoquée par la nature même de l'évolution, il faut tout simplement qu'elle se donne les moyens d'acquérir une volonté consciente, précisément en ce qui concerne l'édification de la structure sociale. Mais si l'on veut se pourvoir d'une volonté consciente, on a besoin de pensées qui fondent cette volonté, qui soutiennent la réalité, et pas seulement de pensées complètement abstraites de la réalité. Il faut des pensées qui relient la volonté personnelle aux forces qui vivent au cœur du cours des événements de la nature, du règne de l'Univers. Il faut en quelque sorte s'unir de par sa propre volonté aux forces créatrices de l'existence naturelle.

Mais c'est là quelque chose que des milieux étendus de l'humanité ont encore à apprendre. Il leur faut apprendre à penser qu'en réalité on ne peut s'y prendre d'une manière où l'on pense par exemple : Que faut-il faire pour mettre en place une structure sociale possible qui est censée sortir d'une vie ressentie par beaucoup comme insupportable ? On ne peut pas procéder ainsi. On ne peut pas chercher à

imaginer ce que sont les maladies sociales. On peut seulement rassembler tous ses efforts pour trouver, en partant de l'être humain lui-même, comment les hommes qui vivent ensemble dans la société doivent harmoniser leurs rapports mutuels pour développer dans cette vie d'échange ce qui est nécessaire pour donner naissance à la structure sociale.

Après avoir étudié pendant des années cette question sociale, je crois avoir compris que cette question fondamentale, que la pensée abstraite considère justement aujourd'hui comme une question unitaire, doit être vue comme tripartite, comme ayant une structure ternaire. Il faut y voir tout d'abord une question culturelle, puis une question juridique et ensuite une question économique. Ce qui a surgi dans l'économie moderne capitaliste sur la base de la technologie qui s'est développée a quasiment hypnotisé le regard humain en l'orientant exclusivement vers la vie économique et a détourné l'attention du fait qu'à côté de l'aspect économique, la question sociale revêt aussi avant tout celui de l'esprit et celui du droit.

Je me permettrai de traiter tout d'abord la question de l'esprit, non pour la raison que peut-être, comme certains le croient, de manière toute subjective cette question me serait familière, mais au contraire parce que je suis effectivement d'avis que — même si les hommes d'aujourd'hui qui cultivent une pensée prolétarienne justement refusent de voir dans le spirituel quelque chose pouvant contribuer à la résolution de la question sociale — pour l'observateur réaliste, c'est justement le spirituel qui doit

prendre la première place. Pour s'en rendre compte, il faut envisager l'âme de l'homme touché par le mouvement social moderne sous sa forme véritable. Il faut tenter de reconnaître les impulsions volontaires qui vivent en réalité dans les milieux à tendance socialiste précisément. Il faut avant tout rechercher d'où sont venues ces impulsions.

Voyez-vous, lorsque, avec la technologie et le capitalisme, commença l'existence moderne des hommes, la partie dominante de l'humanité, la soi-disant classe dirigeante se sépara toujours davantage de ce qui, dans les domaines les plus divers, se développa sous la forme du prolétariat. Quiconque a du discernement ne pourra le nier, entre la volonté prolétarienne et la vie non prolétarienne règne en effet aujourd'hui un fossé qui est infranchissable si on ne fait pas au moins l'essai de travailler dans le mouvement social avec des pensées et des impulsions volontaires nouvelles, et pas seulement avec celles du passé. Au sein même du prolétariat n'a cessé de se développer avec le temps la croyance que la classe socialement désavantagée n'a rien à espérer des classes dominant jusqu'à présent sur le plan social, si elles comptent sur la bonne volonté, les idées, etc., de celle-ci, et étant donné les rapports existants, on ne peut en aucun cas considérer cette croyance comme étant de quelque manière injustifiée. Une profonde méfiance s'est insinuée, si je puis dire, entre les différentes classes humaines. Et cette méfiance émane de quelque chose de profond qui jusqu'ici n'atteint pas du tout la conscience de l'humanité, mais demeure présent dans le subconscient.

Il s'en est suivi, surtout au début de l'époque moderne, que la classe laborieuse a pour la dernière fois fait preuve d'une grande confiance envers la bourgeoisie, et que, non dans sa conviction, mais dans le sentiment qu'elle avait de cette dernière grande marque de confiance, elle a été trompée. Voyez-vous, on parle aujourd'hui de conception prolétarienne du monde. Beaucoup même parmi les personnalités dirigeantes qui croient exprimer dans leurs pensées la volonté prolétarienne ignorent en réalité l'origine de toutes leurs pensées et de leur volonté. Les exigences qui, issues de la vie même, vivent aujourd'hui dans le mouvement social, contrastent curieusement avec ce que le prolétariat lui-même pense à leur sujet, au sujet de ces impulsions sociales de vie.

S'il me faut exprimer brièvement mon opinion dans ce domaine, il me faut dire ceci : Une culture prolétarienne sociale a donc vu le jour, mais au sein du sentiment prolétaire, au sein de la culture sociale et de la vie règne un héritage provenant précisément des opinions et conceptions de la vie qui, à l'instant décisif de leur évolution historique, sont nées justement de la bourgeoisie.

L'observateur de cette évolution doit bel et bien voir cet instant décisif de l'évolution historique moderne dans le fait que le mode de penser scientifique moderne (je vous prie de considérer que je ne dis pas : les sciences de la nature, mais le mode de penser scientifique) s'est développé à partir d'anciennes impulsions spirituelles, mais cela d'une manière telle que ce mode de penser n'a pas reçu la

même impulsion, la même force spirituelle que les anciennes conceptions du monde.

Celles-ci prenaient racine dans des impulsions humaines plus vastes que le mode de penser scientifique moderne. Elles étaient en mesure d'envoyer dans l'âme humaine des impulsions grâce auxquelles l'être humain pouvait, conformément à sa sensibilité, à ses sentiments, répondre à la question qui le touche toujours autant : Que suis-je en réalité en tant qu'être humain dans le monde ? Il n'est pas donné au mode de penser scientifique moderne d'insuffler une telle impulsion à l'intérieur de la vie de l'âme. Bien entendu, de par une nécessité historique, mais qui n'en est pas moins une fatalité historique, les anciennes conceptions du monde se sont montrées hostiles envers ce mode de penser à l'instant décisif, au lieu de laisser affluer en elles, en toute amitié, ce qu'il avait de porteur pour la vie spirituelle de l'être humain, pour son âme. C'est alors que se produisit l'état de fait suivant.

La machine, l'ordre économique capitaliste, arracha un certain nombre d'êtres humains de leur contexte de vie habituel, de ce contexte dans lequel ces gens avaient vécu jusqu'alors et où régnaient de tout autres rapports de vie pour le sentiment de leur humanité, pour le sentiment de leur dignité humaine. Il y avait une relation entre ce qu'est l'homme et ce qu'il fait. Pensez seulement au rapport qui existait de manière évidente dans l'artisanat de jadis, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et même plus tard encore, dans ce qui en reste ! Eh bien, un groupe important d'individus fut arraché de ce contexte et



propulsé devant la machine, dans cet ordre moderne de l'économie. Là, il n'existe aucune relation possible avec les moyens de production, aucune possibilité de créer un lien quelconque entre l'homme et ce qu'il fait en réalité. Ainsi, cette partie de l'être humain qu'à l'ère des machines le prolétaire moderne ne peut développer ne peut échapper à la question : Quelle est ma valeur en tant qu'être humain?

On ne peut plus répondre à cette question en se basant sur des rapports de vie traditionnels, ayant perdu toute valeur ; il faut aller chercher la réponse au fond de soi-même, dans ce qui ne dépend pas du contexte de vie extérieur. Donc cette classe d'hommes n'eut plus d'autre choix que d'adopter ce qui jaillit dans la simultanéité de l'histoire universelle avec l'ère des machines, avec l'ordre économique : le mode de penser scientifique moderne.

Les anciennes classes ne furent pas contraintes d'en faire leur croyance, leur conception de vie ; elles n'eurent qu'à en faire leur conviction théorique. Car ce qu'il introduisait dans la vie était quelque chose de transmis, il s'agissait d'impulsions issues d'autres temps et dont elles héritaient. Seul le prolétaire se trouva arraché de tout, ne pouvant en conséquence se reconnaître d'aucune conception de vie liée aux anciens rapports de vie, et de par son existence tout à fait extérieure précisément, il fut prédestiné à faire de ce nouveau qui apparaissait le contenu de son âme. Ainsi, aussi paradoxal, aussi incroyable que cela puisse paraître à beaucoup, c'est justement lui, ce prolétaire, qui est l'homme véritablement, purement orienté scientifiquement.

Pour mesurer toute la portée de ce fait, il ne suffit pas d'avoir appris à raisonner sur le mouvement prolétarien, il faut de par son destin avoir eu l'occasion de penser avec le prolétaire, notamment avec les hommes de cette classe qui, venant d'horizons différents, sont devenus les leaders du mouvement. On pouvait alors ressentir très nettement comment ce que je vais vous expliquer se propage dans le présent social immédiat depuis des époques révolues.

N'est-ce pas, vous pouvez dire : Oui, les milieux bourgeois ont pourtant largement adopté le mode de penser scientifique. Mais prenez même des cercles bourgeois intelligents, pensez à ces hommes dont la pensée, les convictions sont complètement orientées scientifiquement : ils vivent bel et bien avec leurs sentiments, avec toute leur sensation de la vie dans des rapports qui ne sont pas complètement déterminés par l'orientation scientifique. On peut être penseur matérialiste moderne, on peut se dire averti, être athée, on peut reconnaître cela vraiment comme son intime conviction, mais on n'a absolument pas besoin de renier tous les vestiges de sensibilité des anciennes conditions de vie qui ne sont pas issues de cette orientation scientifique, mais qui sont apparues en des temps où il y avait encore des impulsions spirituelles possédant la force de dynamisme que j'ai évoquée précédemment.

L'orientation purement scientifique a agi tout autrement. Je ne dis pas les sciences, car naturellement cette orientation a également agi sur des prolétaires totalement incultes, ignorants, mais ses effets furent tout autres justement là où elle a été

répandue parmi le prolétariat en tant que conception de l'existence.

J'aimerais vous l'expliquer par un exemple. Je me trouvais il y a de nombreuses années à la même table de conférence que Rosa Luxemburg<sup>7</sup>, disparue dernièrement de manière si tragique. Elle s'exprima sur le sujet suivant : « La science et les ouvriers ». Je ne peux m'empêcher de toujours repenser à la manière dont elle montra avec flamme devant une grande assemblée qu'en réalité tous les préjugés qui règnent dans les anciennes classes dominantes à propos de la position sociale des hommes, de l'ordre hiérarchique humain, sont liés à des représentations qui vivaient au sein d'anciennes conceptions spirituelles de l'univers. Selon elle, il incombe purement et simplement au prolétaire moderne de bien retenir que l'homme n'est pas d'origine angélique ou divine, mais qu'il est censé avoir évolué jadis sur des arbres de manière tout à fait inconvenante, qu'il a évolué en s'élevant au-dessus de stades animaux qui en vérité, si on suit leur évolution, fondent nécessairement cette conviction que tous les hommes sont égaux. Et toutes les différences de rang des époques passées proviennent de préjugés quelconques. Il ne faut pas s'arrêter ici à la formulation, mais regarder plutôt la puissance avec laquelle de telles paroles agissent sur les âmes des prolétaires.

En fait, je n'ai voulu prendre en compte que le concept lorsque j'ai dit qu'à l'époque moderne, le prolétaire est orienté « scientifiquement » dans toute sa conception de l'univers. Et cette orientation scientifique n'a pas comblé son âme au point de lui

permettre de répondre à la question : Que suis-je en réalité dans l'univers en tant qu'être humain ?, d'y répondre comme il en avait besoin, comme il eût été souhaitable, conformément à sa sensibilité.

Et d'où le prolétaire a-t-il reçu cette conception du monde ? D'où est venue cette orientation scientifique qu'il lui faut parfois admettre de manière totalement erronée ? Car il s'agit bien d'une science. Il l'a reçue de l'ancien héritage de la classe bourgeoise. Elle est née de l'ancienne conception du monde au sein de la classe bourgeoise, lors du passage à l'ère capitaliste moderne des machines, lorsque la machine et le capitalisme ont subjugué les hommes.

L'autre fait qui est si souvent mis en relief avec la nuance correspondante, c'est qu'au sein du prolétariat la vie de l'esprit est devenue quelque chose qui est ressenti comme une idéologie. C'est ce que vous entendez le plus fréquemment lorsque sont exposés les fondements de la conception prolétarienne de l'univers : l'art, la religion, la science, l'éthique, le droit, etc., sont des reflets idéologiques de la réalité matérielle extérieure.

Mais le sentiment que tout cela est ainsi, que la vie spirituelle est idéologique, n'est pas né au sein du prolétariat, le prolétaire l'a reçu en « dot » de la bourgeoisie. Et la dernière grande marque de confiance dont le prolétariat a fait preuve envers cette classe bourgeoise consista pour lui à accepter de la nourriture, de la nourriture spirituelle pour son âme. Étant donné qu'il fut privé de vie de l'esprit au moment où, placé dans la structure sociale,

il fut appelé hors de l'ancien contexte, pour travailler sur la machine, il ne put en effet qu'élever le regard vers les connaissances qui s'étaient répandues à propos de l'homme et du monde. Il ne put élever son regard que sur ce que la bourgeoisie avait engendré : il accueillit avec crédulité, de manière dogmatique dirais-je, l'idéologie de la bourgeoisie. Cela n'a pas encore imprégné sa conviction, mais bien le sentiment de déception qui se présente nécessairement lorsqu'on ne peut pas considérer le spirituel comme quelque chose qui contient une réalité supérieure fondée en elle-même, mais qu'on est contraint de le regarder seulement comme une idéologie. Même si cela n'est pas encore su, tout cela vit et est clairement ressenti dans les sentiments subconscients d'un grand nombre des leaders du mouvement social : nous avons montré une grande confiance envers la bourgeoisie ; nous avons recueilli un héritage qui aurait dû nous apporter le salut de l'âme, nous apporter des forces de soutien. La bourgeoisie ne nous a rien apporté de tout cela ; elle ne nous a apporté que l'idéologie, qui ne renferme aucune réalité et ne peut soutenir l'existence.

On peut controverser longtemps pour déterminer si l'idéologie est vraiment le caractère fondamental de la vie de l'esprit, ou non. Ce n'est pas ce qui importe. Non, ce qui compte, c'est que cette vie de l'esprit soit ressentie aujourd'hui comme telle par une grande partie de l'humanité, et que, lorsqu'on ressent la vie comme une idéologie, l'âme s'en trouve dévastée, reste vide, que l'élan spirituel est paralysé et qu'il apparaisse ce qui est apparu de nos

jours : la volonté sociale est privée de la croyance que quelque chose de spirituel pourrait se développer quelque part, qu'un centre pourrait apparaître, un véritable centre d'où pourrait venir le salut pour notre conception du monde, ainsi que pour une configuration souhaitable du mouvement social. Je dirais que la vie de l'esprit a été introduite avant tout dans l'évolution de l'humanité prolétaire moderne comme quelque chose de négatif. Or les aspirations de cette humanité réclament quelque chose de positif. Elles réclament quelque chose qui soutienne l'âme, alors que l'héritage qui leur a été donné dévore l'âme.

C'est là quelque chose qui souffle et s'épanche silencieusement à travers tout notre mouvement social actuel, quelque chose qu'on ne saisit pas avec des concepts, mais qui donne sa forme à l'un des constituants, nous en verrons trois, de ce mouvement. Et dès qu'on comprend qu'il en est ainsi, on se demande aussi comment cela est arrivé et comment on peut y remédier. Au lieu que la volonté, cette volonté sociale, continue d'être paralysée, comment peut-elle être enflammée, fortifiée ? Voilà la question qu'il faut se poser.

Or un événement se produisit au moment où la vie spirituelle moderne arriva au tournant décisif auquel j'ai déjà fait allusion. Les classes dominantes de l'époque étaient liées par l'ensemble de leurs rapports de vie à ce que nous appelons aujourd'hui l'État. Certaines individualités ont souvent souligné le fait que l'homme moderne croit que ce qu'il appelle actuellement l'État aurait en réalité toujours

existé sous cette forme. Mais cela n'est pas du tout exact. Ce que nous appelons aujourd'hui l'État, ce qui par exemple dans la philosophie de Hegel apparaît pratiquement comme l'expression du divin lui-même, n'est au fond qu'un produit de la pensée des quatre à cinq siècles derniers. Les organismes sociaux des époques antérieures étaient tout à fait autres.

Prenez seulement le fait suivant qui s'est encore produit récemment : des établissements d'enseignement libre, d'anciennes écoles secondaires qui étaient tout à fait autonomes vis-à-vis de l'État, sont devenus des établissements publics. L'État est devenu en quelque sorte le dépositaire du patrimoine intellectuel de l'humanité. Qu'il le soit devenu correspond à un intérêt bourgeois du début de l'ère moderne. L'État a grandi au contact de l'âme du bourgeois, qui s'y est attaché avec tous ses besoins. Et de cette impulsion jaillit le rapport moderne entre le bien culturel de l'humanité et l'État, le fait que ce dernier devint gardien de ce patrimoine et qu'il exigea de ceux qui devaient se tourner vers ce gardien qu'en réalité ils organisent leur vie pour lui.

Lorsqu'on regarde un peu plus profondément dans la structure intérieure de ce bien culturel des hommes, on constate que ce n'est pas seulement son administration extérieure, la législation sur les universités, sur les écoles, les écoles primaires, qui sont devenues publiques, mais aussi son contenu même.

Certes, les mathématiques ne revêtent pas un caractère étatique, mais d'autres branches de notre

bien culturel ont reçu une empreinte, ont subi ce rapprochement avec les intérêts de l'État à l'époque moderne, et ce rapprochement n'est pas sans avoir participé au processus qui a fait évoluer le bien culturel vers l'idéologie. En réalité, il ne peut préserver et porter en lui sa propre réalité intérieure que lorsqu'il peut, s'appuyant sur ses propres forces, s'administrer lui-même, lorsque, à partir de son initiative directe, il donne à l'État ce qui est du ressort de l'État, mais qu'il n'a pas à recevoir les exigences de celui-ci.

Certes, il s'en trouvera aujourd'hui encore beaucoup qui ne verront pas dans ce que je viens d'exprimer une réalité sociale fondamentale. Mais on verra que l'esprit qui règne dans la réalité ne pourra à nouveau donner ce qui est juste à l'humanité que lorsqu'il sera séparé de l'organisation étatique extérieure, lorsqu'il sera réduit à ses propres moyens. Je sais les objections qu'on peut faire à cela, mais là n'est pas l'important. La seule chose qui importe, c'est que l'esprit, pour pouvoir se développer convenablement, réclame de pouvoir sans cesse jaillir de l'initiative libre et immédiate de la personnalité humaine.

On arrive ainsi à la forme véritable d'un des constituants de la question sociale moderne, ce qui fait qu'on porte un regard juste sur la vie culturelle et qu'on comprend la nécessité que ce qui a pénétré dans la structure de l'État en soit progressivement à nouveau retiré, afin de pouvoir développer sa propre force et agir ensuite en retour, justement parce que ce sera libéré, parce que cela évoluera de



manière autonome à côté des autres domaines de la structure sociale, et que précisément à ce titre cela pourra agir de façon juste sur cette structure sociale. Si l'on doit parler des implications pratiques pour ce premier constituant des questions sociales, alors il faut demander que la tendance de l'évolution aille dans le sens d'une dénationalisation de la vie culturelle à l'échelle la plus large. Il y a même un domaine de cette vie culturelle pour lequel il paraîtra aujourd'hui certainement très paradoxal de pouvoir affirmer qu'il doit être désétatisé : le rapport dans lequel entre une personne amenée à juger avec des individus ayant à faire à la loi pénale ou de quelque manière au droit privé, est un rapport si humain, si personnel, que l'acte de juger relève aussi directement de ce qu'il faut considérer comme faisant partie intégrante de la vie de l'esprit. Certains cercles d'orientation psychologique l'ont d'ailleurs compris, mais en abordant les choses complètement à l'envers. Si bien qu'il me faut donc ranger au nombre des choses où doit se développer la tendance à la dénationalisation aussi bien les convictions religieuses qui règnent dans l'humanité, que toute vie artistique et tout ce qui concerne le droit privé et pénal.

Pourquoi lorsqu'on entend parler de mesures radicales devrait-on penser aussitôt à une révolution violente? Même dans les milieux socialistes de l'époque moderne, on y pense de moins en moins. Je ne crois pas non plus qu'il faille tout désétatiser du jour au lendemain ; mais je pense que dans la volonté sociale de l'humanité peut pénétrer l'idée

que les différentes mesures à prendre pour telle ou telle chose, et il est même nécessaire que cela se produise quotidiennement ici et là, soient orientées vers une libération progressive de la vie spirituelle du joug de l'État. Vous pourrez vous représenter très concrètement ce que cela veut dire.

Nous devons considérer l'État comme quelque chose qui est devenu particulièrement cher à l'âme de la bourgeoisie qui à l'époque moderne n'a cessé de s'affirmer comme la classe dominante. Or cette bourgeoisie n'a pas seulement introduit dans cet État la vie culturelle, mais également ce qui, au sein de l'évolution humaine moderne, s'est pour ainsi dire rendu maître de l'ensemble de l'organisme social, c'est-à-dire la vie économique. Cette entrée dans la vie de l'État a commencé avec la nationalisation des voies de transport et de communication, la poste, le chemin de fer, etc. Ceci a engendré une certaine superstition envers l'État, envers la communauté humaine tournée vers l'État. Et c'est chez les gens d'orientation socialiste qu'on trouve le dernier vestige de cette croyance selon laquelle on ne peut voir le salut que dans l'administration collective de toute la vie économique. Voilà donc encore quelque chose qui a été hérité des modes de pensée et de conception bourgeois.

Or la vie de l'esprit doit avoir sa place propre, et la vie de l'économie la sienne ; au milieu se trouve l'État.

Vous pouvez vous demander ce qui restera encore à l'État, car nous verrons tout à l'heure que la vie économique ne supporte pas non plus la confusion

avec la vie de l'État proprement dite. Nous aurons peut-être une idée claire de la question en plaçant devant notre regard ce que les classes bourgeoises ont vraiment gagné en cet État moderne qui s'est développé. Ils y ont trouvé un rempart pour leurs droits.

Observons à présent ce que sont en réalité les droits. Je n'entends pas seulement par là le droit pénal, je ne pense pas non plus au droit privé dans la mesure où il ne concerne pas le rapport de personne à personne, mais je pense au droit public dont relèvent également par exemple les négociations au sujet des rapports de propriété. Car qu'est-ce finalement que la propriété? La propriété n'est que l'expression du droit d'être seul à posséder et exploiter une chose quelconque en tant que personne. Elle était donc ancrée dans un droit. Tout ce que nous considérons en fait souvent comme une chose extérieure prend racine dans son rapport à l'être humain dans les droits. Ces droits, la bourgeoisie et ce qui lui était apparenté se les étaient déjà acquis à l'époque qui précéda notre conception moderne de l'État, et c'est lorsqu'elle intégra à la vie même de l'État tout ce qui pouvait s'y rapporter qu'elle les trouva protégés au mieux.

Ainsi apparut la tendance à attirer toujours davantage la vie de l'économie dans celle de l'État. Celle-ci pénètre celle-là grâce à une somme de droits. Ces droits ne sont pas du tout censés être retirés à l'État au cours de l'évolution à venir, mais il est nécessaire que la volonté sociale apprenne justement à faire la différence de manière précise entre

tout ce qui est vie juridique, vie de l'esprit proprement dite, et vie de l'économie.

Le courant social moderne met cela tout particulièrement en évidence par le fait qu'il y a quelque chose que les milieux dominants n'ont pas intégré dans la vie juridique de leur État moderne. S'ils y ont introduit bien des choses appartenant à la pure vie économique, il y a une chose qu'ils ont oubliée : c'est la force de travail de l'ouvrier prolétaire. Celle-ci est restée dans la circulation du processus économique.

C'est cela qui a profondément marqué l'âme du prolétaire, à tel point que le marxisme et ses successeurs ont pu lui expliquer : Il y a toujours un marché du travail, comme il y a un marché de marchandises. Et de même que sur ce dernier des produits sont proposés et qu'il y a une demande, de même tu apportes, toi, ta force de travail, la seule chose que tu possèdes, sur le marché du travail, et elle n'a qu'une valeur de marchandise. On l'achète comme telle, et c'est en tant que telle qu'elle s'inscrit dans le processus économique moderne.

Nous touchons là la forme véritable de la seconde exigence sociale moderne. Elle s'exprime dans le fait que, par une certaine subconscience de sa dignité humaine, le prolétaire moderne trouva insupportable que sa force de travail fût achetée et vendue sur le marché comme une marchandise.

Certes, la théorie des penseurs socialistes dit : Les choses en sont arrivées là de par les lois objectives de la vie économique qui ont placé la force de travail sur le marché comme elles l'auraient fait

d'autres marchandises. Cela vit dans les consciences, peut-être même dans celle du prolétaire lui-même. Mais dans le subconscient règne tout autre chose, je veux parler d'une continuation de l'antique esclavage, de l'ancienne question du servage. Ce subconscient ne voit qu'une chose : aux temps des esclaves, c'est tout l'être humain qui était marchandise sur le marché du travail et pouvait être acheté et vendu ; par la suite, avec le servage, ce ne fut plus qu'une partie moindre, et de nos jours le reste encore la force de travail de l'ouvrier. Mais de cette manière il se livre entièrement au processus économique, ce qu'il ressent comme impossible, comme indigne.

De là naît cette seconde exigence sociale de l'époque moderne : libérer la force de travail de son caractère de marchandise.

Je sais qu'aujourd'hui encore nombreux sont ceux qui pensent : comment faire ? Comment donc organiser une vie économique autrement qu'en rétribuant le travail, la force de travail ? Mais réagir ainsi, c'est déjà l'acheter ! Et il suffit seulement d'objecter à cela que finalement même Platon et Aristote trouvaient complètement naturel, considéraient comme une chose évidente la nécessité de l'existence des esclaves. C'est pourquoi il faut bien pardonner aux penseurs modernes de tenir pour nécessaire que la force de travail doive être mise sur le marché.

Il n'est pas toujours possible de se représenter ce qui peut-être sera déjà tout prochainement une réalité. Mais nous devons nous demander aujourd'hui : Par quoi la force de travail peut-elle être dégagée du

caractère de marchandise? Cela ne peut arriver qu'en l'élevant dans le domaine du pur État de droit, l'État dont seront séparés la vie spirituelle d'une part, comme je l'ai caractérisé, et d'autre part tout ce qui relève du processus économique dans le sens indiqué auparavant. Si nous divisons l'ensemble de l'organisme social ou l'imaginons articulé en ces trois parties : la vie autonome de l'esprit, la vie juridique et la vie économique, alors nous avons, dans le domaine économique, l'*homo* véritable à la place de l'*homunculus*, alors notre regard spirituel se pose sur l'organisme social véritablement viable, et non pas sur un organisme composé d'agents chimiques.

Bien loin de moi la pensée de faire ici une analogie entre la biologie et la sociologie. Je ne tomberai pas non plus dans l'erreur de Schäffle<sup>8</sup>, ni dans celle que commit Meray avec sa *Mutation de l'univers*; là n'est pas mon intention, là n'est pas ce qui importe. Non, ce qui compte, c'est de voir que de même que dans l'organisme humain naturel agissent l'un à côté de l'autre trois systèmes de manière tout à fait autonome, je l'ai expliqué du moins sommairement sur le plan scientifique dans mon dernier livre *Des énigmes de l'âme*<sup>9</sup>, de même trois systèmes applicables séparément doivent également régner dans l'organisme social : le système culturel, le système judiciaire, ensuite celui du droit public – comme je l'ai dit, droit privé et droit pénal en sont exclus – et le système économique proprement dit.

Mais alors, lorsque, entre la vie de l'esprit et celle de l'économie, on trouve celle de l'État, du droit,

régulatrice, on a introduit dans l'organisme social quelque chose d'aussi viable que ce que l'on trouve, relativement indépendant, dans l'organisme humain naturel : le système de la circulation, le système du cœur et des poumons, placé entre le système de la tête et le système digestif. Alors, si ce domaine du droit évolue sur ses propres bases, complètement en dehors de la seule vie économique — pensons à une administration, une administration démocratique vivant sur la base du droit —, si chacun use de la même manière de ses droits qui règlent le rapport d'homme à homme uniquement sur ce terrain, alors l'intégration de la force de travail dans le processus économique sera tout autre que ce qu'elle est actuellement.

Vous voyez que je ne vous donne aucun principe, ni une théorie quelconque du genre : voilà comment faire pour arriver à libérer la force de travail de son caractère de marchandise, je vous dis au contraire : Quelle attitude les hommes doivent-ils tout d'abord adopter, comment doivent-ils articuler l'organisme social pour que leur activité, leur penser, leur vouloir engendrent un organisme social viable. Je ne veux donner aucun remède général, je ne veux que décrire comment l'humanité devrait être articulée dans l'organisme social pour que sa saine volonté sociale génère de manière continue ce qui rendra cet organisme social viable. Je veux pour ainsi dire remplacer le penser théorique par un penser intimement lié à la réalité. Qu'arrivera-t-il si, abstraction faite de la vie économique, sur une base indépendante qui s'administrera et se régulera dans

une relative autonomie, en s'appuyant sur ses propres forces, si sur ce terrain on débat sur le droit du travail uniquement à partir de fondements humains, et qu'à partir de là des lois seront émises? Cela donnera quelque chose qui agira au sein du processus économique comme le font actuellement les fondements naturels de ce processus. Ces fondements naturels nous apparaissent de manière évidente lorsque nous étudions vraiment le processus économique. Ils régulent ce dernier de sorte que leurs règles se dérobent à ce que l'être humain pourrait y apporter lui-même. N'est-ce pas, il suffit d'observer ce qui saute aux yeux.

Je prendrai des exemples flagrants. Dans certaines régions qui, certes, sont éloignées de nous, la banane est un article extrêmement important. Mais le travail fourni pour transporter ce fruit jusqu'à l'endroit où il pourra être consommé est on ne peut plus infime sur son lieu d'origine, comparé à celui qui est nécessaire dans nos régions européennes pour amener le blé jusqu'à son lieu de consommation. Ce travail qui rend la banane consommable équivaut à 1 %, et même moins, de celui qui est nécessaire pour la consommation du blé. Celui-ci est donc cent fois plus important. Et nous pourrions ainsi citer les grandes différences qui existent sur le plan de la réglementation de la vie économique. Celles-ci sont indépendantes de ce que l'être humain lui-même y apporte : elles résident dans la richesse du sol, dans l'existence d'autres rapports et autres paramètres de ce genre ; elles s'insèrent dans la vie économique comme un facteur constant,



indépendant de l'homme qui travaille. Voilà ce qui se produit d'une part.

Imaginez maintenant la vie du droit du travail totalement séparée d'autre part de la vie économique, dans ces conditions, s'il n'y a plus d'intérêts économiques intervenant librement dans la détermination du temps de travail, dans l'utilisation de la force de travail, il se formera dans les rapports purement humains entre les individus, indépendamment de la vie économique, quelque chose qui d'un côté influera sur cette dernière, tout comme le font d'un autre côté les facteurs provenant des conditions naturelles<sup>10</sup>.

Dans la détermination des prix<sup>11</sup>, dans la valeur des marchandises sur le marché, il faut suivre la manière dont agissent les facteurs naturels. Si l'on veut que l'organisme social soit viable, on devra à l'avenir chercher comment il faut produire, comment doit se dérouler la circulation des marchandises. Lorsque cette dernière ne déterminera plus la rémunération, le temps de travail, le droit du travail en général, mais qu'au contraire, indépendamment du marché, le temps de travail sera déterminé dans le domaine de la vie juridique relevant de l'État, uniquement à partir des besoins humains, des points de vue purement humains, alors le prix d'une marchandise sera tout simplement égal au coût du temps nécessaire à la réalisation d'un certain travail, mais ce temps ne sera pas réglementé par la vie économique, comme c'est le cas de nos jours où, dans le processus d'économie politique, le temps de travail, le rapport au travail sont souvent obligatoirement

déterminés d'après les prix des marchandises. C'est l'inverse qui se produira avec une articulation juste de l'organisme social.

On ne peut aujourd'hui que faire allusion à ces rapports. Mais vous voyez qu'ils jaillissent d'une volonté sociale qui est tout à fait différente de celle qui, dans le cours des événements de la planète, nous a entraînés dans la situation affligeante d'aujourd'hui. Ils naissent de cette volonté sociale qui n'aménagera pas toute chose, sur le mode de l'intérêt général, à partir de la pensée humaine, comme on est contraint de le faire afin que ceci ou cela se déroule de la manière qui convient. Ils jaillissent d'un penser qui est à ce point lié à la réalité qu'il n'apparaît pas lorsque les hommes sont insérés de telle ou telle manière dans une articulation de l'organisme social. Alors, parce qu'ils seront sainement articulés dans l'organisme social, ils décideront ce qui est juste, ils agiront de la juste manière.

Il faut avoir vécu comment ceux qui avaient une volonté sociale déterminèrent les rapports dans la vie réelle, dans cette Autriche précisément qui a déjà périclité. C'était bien un État, mais dans cet État ne vivait pas seulement l'activité juridique, dans l'état vivait même de manière très prononcée l'activité économique née des intérêts de cercles humains particuliers. Pensez donc seulement à ce qu'était l'ancien parlement autrichien jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix ! Ce qui était représenté dans ce parlement provoqua bel et bien les circonstances qui jouèrent un rôle jusque dans la catastrophe qu'était la guerre mondiale, ce parlement qui

se composait de quatre curies : la chambre de commerce, les gros propriétaires fonciers, la curie des villes, des marchés et des sites industriels, et celle des milieux économiques solidement installés. Ces derniers n'étaient pas représentés sur la base d'un parlement économique, mais c'étaient leurs intérêts qui déterminaient l'État, c'est-à-dire que les droits publics étaient déterminés en fonction de leurs intérêts. De même qu'il est impossible qu'un parti d'esprit confessionnel, comme ce fut le cas en Allemagne, au sein de la diète d'empire, fasse son apparition et influence la vie juridique de l'État par ses définitions et institutions, un organisme social à l'intérieur duquel les cercles d'intérêts économiques régulent la vie juridique n'est pas viable. Celle-ci doit se développer séparément, uniquement à partir de ce qui concerne le rapport d'être humain à être humain, disons de manière parfaitement démocratique. Alors l'organisme ternaire réglera la vie économique de manière appropriée grâce à cette vie juridique d'une part, et grâce à la base naturelle d'autre part.

Et au sein de cette vie économique qui, à son tour, a donc désormais des représentants des tendances les plus diverses, des facteurs et des intérêts purement économiques sont nécessaires. Il s'agit d'un organisme social dans lequel il y a, si je puis m'exprimer selon les habitudes de langage de notre époque, trois classes, trois secteurs, chacun possédant sa législation et son administration propres. Leurs relations sont celles, je dirais, d'États souverains, même s'ils s'interpénètrent et tiennent

compte l'un de l'autre. Cela peut s'avérer difficile et inconfortable pour l'être humain, mais c'est là ce qui est sain, c'est tout simplement ce qui rendra l'organisme social viable pour l'avenir. Car la vie économique elle-même ne pourra être déterminée à partir de ses propres facteurs qu'à la condition que n'agissent sur son terrain que les seuls intérêts économiques, lesquels ne peuvent être définis que par le rapport nécessaire entre production et consommation. Et ce rapport ne peut exister dans la vie économique que sur une base associative, comme cela aurait pu se faire dans le contexte des syndicats et des coopératives. Mais aujourd'hui les rapports de ces derniers sont encore complètement empreints du caractère qui est le leur justement parce qu'ils sont nés de la vie de l'État. Il leur faut se développer à l'intérieur de la vie économique, devenir des corporations au seul service de la vie économique. Alors l'organisme social se développera sainement.

Je sais que ce que j'ai dit paraît extrêmement radical à plus d'un. Mais radical ou non, là n'est pas la question. Ce qui importe, c'est que l'organisme social devienne viable, que les hommes, tandis qu'ils commenceront de passer de l'ancienne vie sociale instinctive à la vie sociale consciente, se pénètrent d'impulsions qui jailliront parce qu'ils auront discerné comment on doit se situer au sein de l'organisme social. C'est aujourd'hui être inculte que de ne pas connaître les tables de multiplication ou toute autre chose appartenant une bonne fois pour toutes à la culture générale, mais si vous n'avez

aucune conscience sociale ou vivez dans la société l'âme endormie, vous n'êtes pas considéré comme ignorant. C'est là quelque chose qui à l'avenir devra profondément changer ! Et cela changera lorsque naîtra l'opinion que cela fait tout simplement partie de l'éducation scolaire la plus élémentaire que de s'armer de volonté sociale, de même qu'on le fait avec la connaissance des tables de multiplication. Aujourd'hui, chacun doit savoir combien font trois fois trois. À l'avenir il ne semblera pas plus difficile de connaître le rapport entre l'intérêt du capital et la rente foncière, pour prendre un exemple de la vie actuelle. Ce ne sera pas plus compliqué que de savoir que trois fois trois font neuf. Mais cette connaissance donnera une base pour une situation saine à l'intérieur de l'organisme social, c'est-à-dire pour une vie sociale plus saine. Et c'est vers cette vie sociale saine qu'il faut tendre.

Dans la conscience saine de l'humanité se prépare ce dont je vous ai parlé. Il faut seulement avoir du flair pour ce qui se prépare et lutte dans notre vie moderne actuelle pour se révéler et se réaliser.

Repensez aux trois grands idéaux de la Révolution française : liberté, égalité, fraternité. Quiconque étudie quels destins ont suivis ces idées au fil du temps dans les esprits des hommes sait comme souvent les hommes ont lutté avec logique contre la contradiction qui existe entre la liberté d'une part, qui renvoie à l'initiative personnelle individuelle, et l'égalité d'autre part qui est censée être concrétisée dans la centralisation de l'organisme social orienté vers l'État. Cela ne va pas. Mais la

manie de cette confusion est apparue à l'époque moderne. Le fait que le capitalisme d'aujourd'hui n'a pas encore pu saisir le concept d'un organisme social ternaire vient de l'idée de l'État entièrement centralisé.

Lorsqu'on saisit aujourd'hui ce qui vit dans cette volonté qui s'exprime dans les trois idéaux : liberté, égalité, fraternité, on en vient aisément à considérer la chose du point de vue de l'organisme social tripartite. On trouve alors tout d'abord la vie culturelle, qui doit totalement se pénétrer du principe, de l'impulsion de la liberté. Là, tout doit et peut reposer sur la libre initiative de l'être humain, et c'est ainsi que cela agira de la manière la plus féconde. Pour ce qui est de l'État de droit, qui régule entre la vie spirituelle et économique, c'est-à-dire le système vraiment politique, c'est l'égalité entre les êtres humains qui doit tout pénétrer. Et dans le domaine de la vie économique peut seule valoir la fraternité, le partage social de l'ensemble de la vie extérieure et intérieure d'un homme avec l'autre.

Dans la vie économique de l'organisme social ne peut régner que l'intérêt. Mais cet intérêt produit une particularité très précise du constituant économique de l'organisme social. Car, au fond, que montre tout ce à quoi tout aboutit dans la vie économique ? Dans ce domaine, tout aboutit à ce que de la manière la meilleure, la plus adéquate, ce que le processus économique produit puisse aussi être consommé. Je parle de consommer au sens le plus strict qui exclut alors le spirituel. La force de travail, la force de travail humaine peut par exemple

être consommée. Mais l'homme moderne ressent qu'il n'est pas permis que sa force de travail soit purement consommée. De même qu'il acquiert un intérêt par cette force, il lui faut également acquérir un intérêt dans la production spirituelle par son calme, sa réceptivité sereine du spirituel. L'homme est consommé dans la vie économique. Il doit constamment s'arracher à celle-ci grâce aux deux autres constituants de l'organisme social sain, s'il ne veut pas être ainsi consommé dans la vie économique.

La question sociale n'est pas quelque chose qui est apparu dans la vie moderne, qui a la possibilité d'être résolu, et qui alors le sera donc certainement. Non, la question sociale est entrée dans la vie moderne, et elle ne quittera plus cette vie pour tout l'avenir de l'humanité. Il y aura toujours davantage une question sociale. Et elle ne sera pas non plus résolue en une fois, par telle ou telle mesure, mais par la volonté constante des hommes, dans la mesure où ce que le processus économique consomme de l'être humain sera sans cesse régulé par la vie juridique, d'un point de vue strictement politique, et où ce qui est consommé pourra à son tour être équilibré par la production culturelle, grâce à l'organisme culturel autonome.

Quiconque a vu comme la question sociale s'est développée au cours des dernières décennies — il n'y a encore pas si longtemps qu'elle s'est préparée à sa forme actuelle —, quiconque a observé avec attention et avec une participation intime la manière dont elle a évolué depuis ses débuts, peut justement, en ce qui concerne la volonté sociale et son impulsion

directrice pour la forme future de la vie humaine, en venir à des réflexions qu'il est peut-être possible de caractériser de la façon suivante.

Il y a des décennies, de nombreuses personnes, même beaucoup de gens parfaitement éclairés ne voyaient pas encore la question sociale comme quelque chose qui existait. J'ai connu dans ma jeunesse un ministre autrichien<sup>12</sup> qui, regardant par-delà la frontière entre la Bohême et l'Allemagne, énonça la sentence grotesque que voilà : La question sociale s'arrête à Bodenbach ! Et je me souviens encore très bien comme les premiers mineurs sociaux-démocrates ont défilé devant la maison de mes parents avec un groupe important pour se rendre à leur assemblée. J'ai alors observé comment la volonté sociale est née, non pas en tant que pensée sur le mouvement social, mais par l'expérience commune de ce mouvement social. Je dus alors me dire : Il a fallu passer par beaucoup d'épreuves et assumer beaucoup d'erreurs aussi ! Et même chez les penseurs à tendance socialiste de l'époque moderne, ces erreurs ont été très nombreuses. Il semble précisément dans ce domaine que les hommes, par les cerveaux qu'ils développent, ne s'en rendent pas compte. L'erreur a pris une ampleur effrayante.

J'ai tenté ce soir de vous parler de la volonté sociale à partir d'un état d'esprit que j'ai acquis en me fondant sur ces observations. Vous m'y avez invité en qualité de membres d'une communauté humaine qui porte son regard sur ce que la volonté sociale doit apporter à l'avenir pour le salut des hommes.



Les personnes d'un certain âge, comme moi par exemple, qui pendant des décennies ne cessent de parler à des personnes telles que vous, regardent aussi de temps en temps en arrière, vers tout ce qui a dû être traversé pour arriver à notre aujourd'hui. Mais grâce à tout cela précisément, elles acquièrent la conviction que l'erreur ne fut pas inutile, que même si aujourd'hui les faits parlent un langage attristant, souvent effrayant, les hommes seront cependant assez forts pour trouver l'issue à ce qu'une grande part de l'humanité ressent actuellement comme insupportable.

C'est dans ce sens que je vous prie d'accueillir ce que je me suis permis d'exprimer ce soir devant vous. Car les faits parlent un langage clair dans bien des domaines. Et ils disent également cette parole claire : Plus il y aura d'individus, parmi ceux qui aujourd'hui sont encore jeunes, qui adopteront une volonté sociale vraie, viable, plus l'organisme social humain, actif, sera viable.

Que les personnes qui souhaitent s'exprimer le fassent. Monsieur Boos, qui a tenu une conférence il y a environ une semaine, s'est déclaré prêt à mener le débat.

Un orateur prend la parole [sténogramme incomplet].

R. Steiner : Ce que vous avez souligné provient du fait que vous n'avez pas vu ce qui doit apparaître grâce à l'articulation tendant vers une relative indépendance de l'État de droit d'une part, et de la vie économique d'autre part. Les organisations

de travail, qui seront pour une part des sociétés de production, ou des sociétés de consommation, ou bien encore des intermédiaires entre les deux, n'auront, en tout état de cause, à faire qu'aux facteurs économiques qui interviennent au sein de l'économie elle-même.

La réglementation du droit du travail incombe à l'État, relativement indépendant. Là, disais-je, tout ce qui concerne le rapport d'être humain à être humain ne sera pas décidé autrement que sur une base démocratique. C'est pourquoi j'ai évoqué également à propos de la base de cet État purement démocratique qu'il est un lien entre les deux autres pôles ; sur ce terrain règne l'égalité des hommes devant la loi. C'est alors que cesseront les seuls désirs des différentes organisations économiques, parce qu'elles devront s'accorder dans la vie juridique démocratique aux intérêts des autres milieux. C'est donc précisément cela qui doit être réalisé. Il faut justement remédier à ce que vous ressentez comme un dommage qui se produirait sans nul doute si par exemple le temps de travail était déterminé au sein de l'organisation de la vie économique. Les organisations de la vie économique n'ont à faire qu'à la vie économique, c'est-à-dire la réglementation au sens du droit du travail. Mais la détermination du temps de travail n'est plus soumise qu'à la corporation de l'État, qui a à faire au rapport d'être humain à être humain.

N'oublions pas quels changements importants interviendront par là entre les hommes par le fait que les intérêts unilatéraux s'émousseront. Bien

entendu, rien ne sera absolument parfait dans le monde, mais les intérêts unilatéraux s'émousseront dans une structure d'État démocratique qui aura pour base l'égalité de l'homme devant l'homme.

Imaginons qu'une certaine organisation économique ait un intérêt à travailler avec des horaires réduits. Elle devra accepter de composer avec les intérêts des personnes qui souffriraient de cette courte durée de travail. Mais si on ne pense pas du tout à de quelconques forces subconscientes – tout comme dans l'ordre de la nature il y a toujours à peu près, au moins approximativement, autant d'hommes que de femmes, ce qui naturellement ne doit pas être et ne peut devenir une loi naturelle stricte –, il s'avérera aussi que, si les différents facteurs coopèrent de la juste manière, une situation malsaine ne sera pas engendrée du fait que certains individus pourront développer de petits intérêts préjudiciables pour d'autres au plus haut point.

Le fondement de mon mode de penser social diffère de nombreux autres du fait que ceux-ci sont plus abstraits. Avec la logique, on peut toujours parfaitement déduire une chose d'une autre ; bien des choses logiques découlent d'une autre chose logique. Mais dans ces questions, seule l'expérience de la vie peut en réalité être décisive. Naturellement je ne peux prouver logiquement, aucun homme ne le peut, qu'aucune contradiction ne pourra apparaître au niveau des intérêts dans un futur organisme de ce type. Mais on peut supposer que, si les forces peuvent se développer dans le milieu qui leur est propre, conforme à leur nature, alors nous

verrons une évolution pleine d'humanité. Ce que je veux dire, si vous considérez justement ce que je souhaite développer, c'est que si la détermination du temps de travail sort du seul processus économique pour entrer dans la sphère juridique de l'État, alors ces dommages ne pourront apparaître dans le domaine pratique. Voilà ce que j'ai à dire à ce sujet.

Un autre orateur s'exprime. [Sténogramme incomplet].

R. Steiner : [...] Je n'ai pas parlé de trois parties distinctes qui seraient régies selon trois principes différents ; j'ai parlé d'une articulation ternaire de l'organisme social ! Songez seulement que cette articulation ternaire doit être trouvée progressivement, conformément au mode de penser actuel, tout comme ont été trouvées jadis les antiques articulations que l'on trouve chez Platon<sup>13</sup> et qui étaient justifiées à l'époque. Quelqu'un m'a dit un jour après ma conférence : Voilà donc bien à nouveau une référence aux anciennes articulations de Platon : les paysans, l'armée et le corps enseignant ! Ce que j'ai dit est tout à fait le contraire de cela. Car les hommes ne sont pas divisés en catégories sociales, mais on tentera une articulation de l'organisme social. Nous autres, humains, ne devons justement pas être divisés ! Le même individu peut parfaitement être actif dans le domaine spirituel, ou bien dans la partie juridique et même dans le domaine économique. Par là, l'homme est justement émancipé d'une quelconque unilatéralité dans

l'appartenance à l'un des domaines de l'organisme social. Il ne s'agit donc pas de diviser les hommes en ces classes indépendantes, en développant l'organisme social sain, mais il s'agit au contraire que ce dernier soit ordonné selon ses lois propres. C'est là la différence radicale. Autrefois on partageait les hommes. À présent, conformément au mode de penser de notre époque, c'est l'organisme social lui-même qui doit être partagé, afin que l'homme puisse regarder ce dans quoi il vit, pour pouvoir, selon ses besoins, ses rapports et capacités, agir dans l'un ou l'autre domaine. Il pourra par exemple être tout à fait possible qu'à l'avenir quelqu'un d'actif dans la vie économique soit en même temps député dans le domaine de l'État purement politique. Il fera cependant bien évidemment valoir ses intérêts économiques d'une tout autre manière qu'il peut le faire avec ce qui entre uniquement en considération dans le domaine de l'État de droit. Ces trois domaines veilleront eux-mêmes à la délimitation de leurs territoires. Il n'y aura pas de confusion du fait qu'un domaine s'immisce dans les affaires de l'autre.

On y arrivera bien mieux si les choses sont séparées. Ce sont, bien entendu, les mêmes dispositions humaines qui décident dans l'un ou l'autre domaine. Mais de même que l'organisation humaine naturelle a trois parties centralisées en elle : le système neuro-sensoriel, le système poumons-respiration et le système métabolique – bien que je ne souhaite pas faire d'analogie, je voulais y faire allusion –, l'organisme social sain a, lui aussi, trois constituants. C'est là une chose qui ne fait pas

encore partie aujourd'hui des habitudes de pensée courantes, mais dont je crois qu'elle y entrera, et qu'à mon sens il ne faut pas traiter avec moins de profondeur que lorsqu'on ne fait qu'expliquer son opinion favorite. [...]

LA CONNAISSANCE DE  
L'ESSENCE SUPRASENSIBLE DE  
L'HOMME  
ET LA MISSION DE NOTRE TEMPS

*Ulm, 22 juillet 1919*

Lorsque l'être humain regarde la détresse actuelle, il s'interroge sur les causes et, le plus souvent, il cherche ces causes dans les conditions extérieures. Il portera tout d'abord le regard en arrière sur les années lourdes de douleur, les quatre à cinq années qui se sont écoulées. Il remarquera peut-être aussi peu à peu que ce qui a été vécu avec autant de souffrances ces quatre à cinq dernières années s'est préparé sur une longue période de temps, pendant des décennies, voire des siècles de l'évolution de l'humanité moderne, comme un orage, par exemple, qui se prépare par le temps lourd de toute une journée sans que l'on s'aperçoive de sa naissance, et qui ensuite se décharge. Mais même les personnes qui regardent plus loin en arrière de cette manière vers les causes et les motifs de notre détresse actuelle et de notre misère en cette époque dirigeront plus ou moins leur regard sur les conditions extérieures. Elles penseront aussi à des aspects extérieurs lorsqu'il s'agira de sortir de la confusion et du chaos de cette époque qui est la nôtre, à des mesures et à des dispositions extérieures.

Certes, jusqu'à un degré élevé, on a raison avec cette façon de voir. J'ai moi-même essayé d'expri-



mer conformément à ma conviction, dans la conférence que j'ai pu tenir il y a quelques semaines ici à Ulm sur des questions sociales, jusqu'à quel point on a raison sur ce point. Mais il existe encore une autre façon de considérer ces choses. Il suffit de devenir attentif à quelque chose qui, à notre époque, en lien avec la vie intérieure de l'être humain, la vie de l'âme humaine, est une manifestation significative de notre temps. Nous aspirons à juste titre, au sens de ce que je viens d'évoquer, à une organisation plus sociale des conditions de vie extérieures que ce qui a été le lot de l'humanité durant les trois à quatre derniers siècles. Mais n'est-il donc pas perceptible que l'aspiration à cette organisation sociale naît chez nous d'une disposition très singulière de l'âme humaine? Ne remarquons-nous donc pas qu'au fond, les âmes humaines sont partout chargées, à l'époque actuelle, de pulsions antisociales, d'instincts antisociaux, d'une capacité limitée à se comprendre mutuellement? Et à partir de ces dispositions antisociales de l'âme et d'autant plus qu'elles sont effectives, nous devons nous efforcer d'obtenir une organisation plus sociale de la vie extérieure que ne l'était celle qui durant les trois à quatre derniers siècles avait attiré les pulsions antisociales de notre vie humaine d'aujourd'hui. Lorsque l'on considère la question de ce point de vue, on trouve alors comment ces pulsions antisociales de l'époque actuelle sont en réalité en lien avec le fait que nous avons perdu le chemin vers le noyau intime essentiel de l'être humain lui-même, le chemin vers ce noyau intime essentiel qu'en réalité,

quoique d'une manière plus ou moins claire ou purement instinctive, obscure, chaque être humain pressent en soi : l'essence suprasensible de l'être humain. Aussi étrange que cela paraisse, les hommes aujourd'hui ne savent pas précisément, ils ne le portent pas à leur conscience, ce dont a soif la nature obscure, plus profonde de leur âme. Elle a soif d'une connaissance du noyau suprasensible essentiel de l'être humain. Et dans les difficultés que rencontre justement notre temps à progresser vers une connaissance satisfaisante de cette nature intime de l'être humain, dans ces difficultés repose le fondement de beaucoup de ce qui s'exprime ensuite extérieurement sous forme de confusion et de chaos, si peu que les hommes veuillent même encore aujourd'hui le reconnaître. Beaucoup de personnes, cependant, estiment que la question dont je parle ici doit trouver sa réponse d'une tout autre manière qu'elle ne la trouvera par ce que j'aurai à vous dire ce soir.

Comme je dois examiner cette question du point de vue de la science anthroposophique de l'esprit, je ne serai pas en mesure de la régler de cette manière commode que beaucoup de gens recherchent aujourd'hui, que la plus grande partie de l'humanité affectionne aujourd'hui. Lorsqu'on parle aujourd'hui aux gens des montagnes lunaires et de la manière de s'instruire sur les montagnes lunaires à l'aide d'instruments physiques, à l'aide de mesures physiques, l'homme veut bien croire que l'acquisition d'un savoir sur les montagnes lunaires peut être compliquée. Il fait alors un effort sur lui-même et

reconnaît que l'on ne peut pas accéder en toute commodité à la connaissance, disons, des montagnes lunaires ou des satellites de Jupiter, etc. Mais lorsqu'il s'agit du monde suprasensible, lorsqu'il s'agit de l'existence spirituelle de l'être humain lui-même, la plupart des gens se comportent encore aujourd'hui d'une manière toute différente. Là, on trouve cela trop difficile lorsqu'on parle de la manière dont je vais devoir vous parler aujourd'hui. Là, la plupart des gens disent encore aujourd'hui que la foi enfantine ou la croyance enfantine dans la Bible vaut encore mieux que cette apparence de science pour parvenir aux mondes suprasensibles. On fait valoir ce qu'après tout on trouve seulement commode, la naïveté enfantine de la foi religieuse ou de la croyance en la Bible, quand il s'agit de la chose la plus élevée à laquelle l'être humain peut aspirer sur le chemin de l'âme, et l'on rejette ce qui ne conduit pas les hommes sur ce chemin d'une manière aussi commode. Mais voilà, les hommes ne voient pas encore aujourd'hui certains liens internes qui existent entre cette aspiration à un chemin commode vers l'esprit et nos pulsions antisociales et les difficultés qu'il y a à sortir de ces pulsions antisociales. Si l'on reconnaissait les liens qui existent entre ce qui a sans cesse été redit aux hommes d'un certain côté et à quoi ils ont cru : Vous pouvez chercher les chemins qui conduisent au suprasensible par la voie qui consiste à professer une foi enfantine, naïve -, si l'on reconnaissait le lien qui existe entre cette façon d'affirmer, cette façon de croire et ce qui s'exprime aujourd'hui comme pulsions anti-

sociales, il est clair que l'on apprendrait alors à penser autrement sur ce que la plupart des gens estiment être un « chemin commode vers les mondes suprasensibles ».

Or ce n'est pas par quelque caprice spirituel que la science de l'esprit montre aujourd'hui d'autres chemins à l'homme moderne, mais elle montre ces chemins parce qu'elle ressent cela comme un devoir vis-à-vis de ce qui est pour l'humanité actuelle un besoin et une tâche de notre temps. Si cette humanité actuelle se connaissait très exactement au plus profond d'elle-même, elle se dirait qu'en ce qui concerne l'aspiration au suprasensible, on ne peut plus être satisfait des chemins anciens. C'est un désir ardent qui vit aujourd'hui en beaucoup d'âmes, et c'est au-devant de ce désir ardent que veut aller la science de l'esprit d'orientation anthroposophique.

L'être humain s'interroge bien aujourd'hui, comme je l'ai dit, plus ou moins clairement ou plus ou moins inconsciemment, sur les liens entre l'âme et le corps ; quand il n'est pas déjà arrivé au point de nier tout ce qui est de l'âme, parce que cette question n'a cessé de faire monter en lui des doutes dont il s'est lassé. Mais que sait au fond l'homme d'aujourd'hui de l'âme et du corps ? Le corps, il l'observe de telle façon qu'il utilise pour ce faire ses sens, la raison physique extérieure, ou que, pour ce qu'il ne peut pas découvrir directement par les sens ou la raison, il fait appel à la science de la nature, qui doit lui indiquer, par ses recherches, quelles sont les lois, quelle est la nature intérieure de ce corps phy-

sique humain. De l'autre côté, l'être humain perçoit intérieurement ce qu'il appelle son penser, son ressentir, son vouloir. Cela devient pour lui une expérience intérieure. À ce penser, ressentir, vouloir, il attache bien aussi certaines aspirations, certains désirs et espoirs, il attache la croyance que cette dimension intérieure qui vit dans le penser, ressentir, vouloir n'a pas au regard du monde seulement la signification passagère qu'a la vie du corps physique. Mais vient ensuite pour l'homme la question qui enfante les grands doutes, la question de savoir quel est le rapport entre ce qu'intérieurement au niveau de l'âme, je perçois en moi-même sous la forme du penser, du ressentir et du vouloir, et ce que je vois extérieurement sur moi et sur d'autres sous la forme du corps physique dont la science de la nature veut m'expliquer les lois et l'essence. Et lorsque l'homme lui-même ne peut pas s'expliquer ce rapport du psychique au physique, il s'adresse alors à ceux qui à partir de certaines bases scientifiques ont la possibilité d'explorer plus à fond ce rapport. Et voici que l'homme d'aujourd'hui, qui cherche tant à tout se faire expliquer par les autorités scientifiques, doit alors constater qu'il ne peut guère être aidé en cette question par ces scientifiques qu'il aime tant à consulter. S'il ouvre un livre quelconque où les chercheurs se sont exprimés en ce domaine, il trouvera en règle générale qu'ils disent sur cette question autant d'incertitudes qu'il en porte en lui-même. On trouve toutes les hypothèses possibles, toutes les suppositions possibles. Mais quelque chose qui saisit l'homme de telle

manière qu'il puisse recevoir une impression de la vérité, pourvu seulement qu'il prenne vraiment position sans prévention sur cette chose, cela se trouve peu aujourd'hui. Trouver cela, c'est ce que la science de l'esprit d'orientation anthroposophique se fixe pour tâche.

Mais on ne peut pas, sur les mêmes chemins par lesquels on accède à la science extérieure, avancer aussi vers ce dont j'ai à vous parler à présent au titre d'une science de l'esprit, au titre d'une véritable science de l'esprit. Imaginez que quelqu'un vous parle des chemins de recherche qu'il a parcourus dans son laboratoire de chimie ou de physique, ou dans sa clinique, pour l'investigation de la nature extérieure. Vous entendrez dire en règle générale de la part d'un tel chercheur, qui peut avec une certaine raison penser être devenu un spécialiste dans son domaine, qu'il a suivi ses voies de recherche avec un certain calme, avec un état d'âme fait d'une certaine tranquillité intérieure. Il n'y a pas grand-chose d'excitant à trouver sur les chemins de la recherche actuels.

Celui, en revanche, qui veut vous communiquer quelque chose au sujet du chemin par lequel il est parvenu aux connaissances sur l'entité suprasensible de l'être humain ne peut pas vous parler d'un tel calme, d'un tel état d'âme fait de tranquillité intérieure. S'il doit vous parler de ce qu'il a enduré pour parvenir à ces connaissances, il devra vous parler de ce qu'il a dû surmonter en son for intérieur, de combats intérieurs de l'âme, d'efforts écrasants, de situations réitérées devant des abîmes de doutes. Il

aura à vous raconter ce qu'il a dû surmonter dans une large mesure, ce qu'il a dû endurer pour arriver à ce qui renseigne sur le noyau suprasensible essentiel proprement dit de l'être humain. Car on n'accède véritablement au chemin de la connaissance de l'entité suprasensible de l'être humain qu'à partir du moment où l'on a pris l'habitude de vivre de cette manière tout ce que j'ai déjà indiqué : où des doutes remontent sur la question du rapport entre le corps et l'âme, de sorte que l'on éprouve quelque chose qui en fait ne peut résulter que d'une certaine modestie intellectuelle – alors que la plupart des hommes, aujourd'hui, n'ont absolument pas en la matière de modestie intellectuelle, mais au contraire, un orgueil intellectuel des plus effroyables.

Mais si on se donne vraiment du mal avec le penser ordinaire, avec toutes les forces ordinaires de l'âme, pour approcher ces questions sur l'essence de l'âme et du corps, on s'aperçoit alors peu à peu qu'il faut justement être modeste, que l'on ne peut pas approcher ces questions à l'aide du penser ordinaire de l'homme. Et l'on parvient graduellement, par son vécu intérieur, par son expérience intérieure, au point où l'on se dit : Il en va de toi avec ce penser humain et ce ressentir humain ordinaires face au suprasensible de la même manière qu'il en va de l'enfant de cinq ans avec ses facultés quand il tient entre les mains, disons par exemple, un volume de poésie lyrique. Cet enfant ne peut pas faire avec ce volume de poésie quelque chose qui soit conforme à l'essence de ce recueil de poésie lyrique. Nous

devons d'abord développer ses facultés. Alors il pourra faire avec ce livre de poésie ce qui est conforme à l'essence de ce livre. De la même manière, il faut se dire face aux facultés de penser que l'on a pour la vie ordinaire, face aux forces de connaissance que l'on a pour cette vie ordinaire : Tu ne peux pas, avec elles, connaître la véritable essence du monde et de ta propre existence ; tu te trouves tout d'abord confronté à cette essence du monde et à cette essence de ta propre existence d'une manière telle que tu peux en faire aussi peu de chose qu'un enfant de cinq ans peut en faire avec un recueil de poésie lyrique.

C'est seulement lorsque l'on a développé cette disposition en son âme, que l'on s'est acquis la modestie intellectuelle, de sorte que l'on se dit : tu ne dois pas t'arrêter à la manière dont tu sais penser actuellement, dont tu sais ressentir et vouloir actuellement, — c'est seulement à partir de ce moment que l'on se trouve au point de départ du chemin qui mène dans les mondes suprasensibles. Car celui qui a quelque chose à dire sur les mondes suprasensibles ne doit pas seulement parler d'autre chose que du monde sensible extérieur ordinaire, mais il doit aussi parler d'une autre manière. Or cela signifie que l'on ne peut devenir investigateur de l'esprit que si l'on prend tout d'abord soi-même en main ce que l'on a comme facultés de penser et de connaître pour la vie quotidienne ordinaire et pour la science ordinaire. De la même manière que l'enfant est éduqué par d'autres, de la même manière que chez l'enfant les facultés sont développées par



d'autres, il faut prendre soi-même en main ses facultés d'âme intérieures, à commencer par sa faculté de penser, et continuer à les développer à partir du point auquel le penser parvient de lui-même dans la vie.

Dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*, j'ai décrit toutes les modalités – ces modalités à articuler dans un ordre bien défini, par lesquelles l'homme peut prendre lui-même en main sa faculté de penser, par lesquelles il peut continuer à développer ce penser au-delà du point où il se trouve dans la vie ordinaire et dans la science ordinaire.

Ce soir, à cause du temps limité, je ne vais pouvoir vous exposer que les principes de cette affaire. Je vais seulement pouvoir vous montrer comment on développe ce penser, comment on le prend soi-même en main et le fait progresser. Une condition préalable à cet effet est la suivante : si l'on veut trouver des explications sur la nature physique, extérieure, de l'être humain, comme je le disais tout à l'heure, on interroge la science de la nature. Or il ne s'agit pas de déprécier cette science de la nature. L'investigateur de l'esprit reconnaît pleinement les grands triomphes de la science de la nature dans les temps modernes, tout comme le chercheur de la nature ne peut lui-même que les reconnaître. Il reconnaît cette science de la nature et la trouve justifiée, il est d'autant plus un bon investigateur de l'esprit qu'il sait mieux apprécier la valeur et la signification de la science de la nature. Seulement, pour cette raison justement, il faut aussi que cette autre

chose soit dite : si l'on interroge la science de la nature, elle nous place tout d'abord devant des limites de la connaissance. Vous savez sans doute tous que ce sont justement les naturalistes circonspects qui parlent de ces limites de la connaissance. Certains concepts, certaines représentations sont présentés à la personne qui pose des questions sur l'essence des choses, sur la force, la substance, etc. Ces concepts se modifient de temps en temps, mais il se dresse toujours certaines limites au sujet desquelles le naturaliste dit : Tu ne peux pas dépasser ces limites. Le naturaliste fait bien dans son domaine quand il s'arrête à ces limites. L'investigateur de l'esprit ne peut pas faire cela. Mais il n'est pas non plus en droit de vouloir dépasser ces limites par quelque pure spéculation, par de la pure rêverie.

C'est en s'approchant de ce que la science de la nature ne peut pas connaître et où elle plante les poteaux frontière de la connaissance, que commencent pour l'investigateur de l'esprit les grands combats de la vie intérieure. L'investigateur de l'esprit doit affronter intérieurement ce que le naturaliste pose comme solides concepts frontière. Et ce combat devient alors une première grande expérience. Le chercheur surmonte ces limites en combattant, dans son vécu intérieur, et tandis qu'il les surmonte, se révèle à lui, à travers ses expériences, une connaissance importante, d'une importance fondamentale pour tout ce qui doit conduire à la connaissance de la nature suprasensible de l'être humain. Tandis qu'il s'adonne à ce combat contre les limites de la

science de la nature, se révèle à lui la manière singulière dont l'entité humaine est adaptée à la vie. Car l'investigateur de l'esprit doit se demander à partir de son expérience : Qu'est-ce qui t'empêche de regarder à l'intérieur de la nature purement de la manière dont le fait la science de la nature ? C'est là qu'il découvre cette chose extrêmement curieuse, je dirais curieuse à le bouleverser : si la nature était transparente, de façon à ne pas nous poser de limites, alors nous, êtres humains, nous ne posséderions pas dans notre vie entre la naissance et la mort une qualité dont nous avons absolument besoin pour notre existence sociale dans cette vie. Si l'être humain était capable de regarder dans ce qui est l'essence de la nature, il devrait alors se passer de la force intérieure qu'est l'amour ! Tout ce que nous appelons amour d'homme à homme, que nous appelons amour et sentiment fraternel d'homme à homme, qui s'enflamme dans l'âme lorsque nous allons socialement à la rencontre de l'autre, nous ne pourrions pas l'avoir si la nature ne posait pas de limites à notre connaissance de la nature.

C'est une vérité que l'on ne peut pas démontrer logiquement. Tout aussi peu que l'on peut démontrer logiquement qu'il existe des baleines ou qu'il n'existe pas de baleines — on peut seulement s'en persuader par l'examen visuel —, on ne peut pas non plus démontrer que l'on serait nécessairement dépourvu d'amour si la connaissance de la nature n'avait pas de limites. Mais c'est sous forme d'expérience que cela se présente à celui qui entre dans la connaissance spirituelle par un véritable combat.

On voit là quels mystères recèle notre existence humaine. Un tel mystère est que l'être humain doit payer sa connaissance limitée de la nature par le fait qu'il développe de l'amour. Et inversement : il doit payer sa faculté d'aimer par le fait qu'il n'a pas, pour commencer, de connaissance illimitée de la nature.

Mais cela nous montre aussi ce que doit surmonter celui qui veut vraiment pénétrer dans le monde spirituel, auquel l'homme lui-même appartient avec le noyau intime de son être. C'est l'un des principes de base sur les chemins qui élèvent jusqu'à l'être humain suprasensible et jusqu'au monde suprasensible en général, que l'on accroisse encore la faculté d'aimer, le don de soi à tous les êtres du monde, au-delà de ce qu'elle est dans la vie ordinaire entre la naissance et la mort, afin qu'on ne perde pas l'amour lorsqu'on essaie de développer toujours davantage son penser de telle sorte qu'il devienne autre qu'il ne l'est dans la vie ordinaire. Ce doit être une préparation pour le chemin de la connaissance spirituelle que de se rendre encore bien, bien plus capable d'amour qu'il ne faut l'être pour la vie sociale ordinaire. Car on se rend compte peu à peu que, dans sa nature humaine pleine et entière, on n'apprend en réalité à connaître le monde, tant qu'on est dans le corps physique, que par l'amour, et par aucune autre méthode d'investigation.

Mais si l'on veut pénétrer dans le monde spirituel, il faut en même temps développer le penser à un niveau plus élevé qu'il ne se développe de lui-même dans la nature humaine. On y parvient du fait que l'on met très systématiquement en œuvre,

en s'y obligeant, certaines dispositions intérieures de l'âme, certaines activités intérieures de l'âme que l'on ne met sinon en œuvre qu'accessoirement dans la vie. Je ne peux vous dire aujourd'hui qu'en un petit extrait ce que vous trouverez décrit en détail dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances sur les mondes supérieurs?*, mais je peux au moins esquisser ce sur quoi repose ce développement supérieur du penser humain.

Vous le savez, lorsque quelque chose nous stimule d'une manière ou d'une autre de l'extérieur, nous y devenons plus attentifs. Entendons-nous un son, nous développons de l'intérêt pour ce qui se passe dans la direction de ce son. Avoir de l'intérêt pour quelque chose, diriger l'attention sur quelque chose sont donc des activités intérieures de l'âme qui en l'être humain sont en règle générale stimulées par le monde extérieur. Ce dont il s'agit lorsque l'on s'engage sur le chemin de la connaissance spirituelle, c'est d'employer volontairement en nous des forces telles que celles qui conduisent à l'attention, au fait d'éprouver de l'intérêt, et ceci en s'adonnant par exemple très, très longtemps, comme on dit, à la méditation sur une représentation, en immergeant totalement son âme dans cette représentation. Dans le cours ordinaire, naturel, de la vie, l'intérêt pour cette représentation se perd. Mais si l'on se plonge volontairement avec toute son âme dans une telle représentation, si l'on s'y maintient de manière à recevoir de l'intérieur l'attention qui menace de se dissiper, à recevoir l'intérêt de l'intérieur lorsqu'il menace de se dissiper à cause de la longueur du

temps pendant lequel on s'adonne à la représentation – et si l'on continue toujours à le faire, alors on fortifie le penser ; le penser devient quelque chose de très différent de ce qu'il était précédemment. On en vient effectivement à un penser qui est plein d'une activité intérieure, mais pour lequel il faut aussi fournir des efforts, tout comme il faut fournir des efforts dans un travail manuel extérieur. On en vient à un penser qui est dans un rapport au penser ordinaire comme le penser ordinaire est dans un rapport au penser de l'enfant de cinq ans, au regard par exemple des poèmes lyriques. Mais on en vient à un tel penser dont on se dit : si on l'a atteint, c'est qu'on avait eu à consacrer à cette nécessité de l'atteindre un grand effort intérieur qui a vraiment éprouvé le physique, car il y participe, lui aussi, d'une manière telle qu'on le ressent comme une fatigue provoquée par un dur travail extérieur auquel on se serait adonné pendant des années. Si l'on apprend à reconnaître que l'on peut, dans le domaine de l'âme, élaborer pour soi quelque chose qui coûte autant d'efforts que, disons, couper du bois, on en vient alors à appréhender dans son âme le penser vivant, tandis que le penser ordinaire accompagne seulement plutôt les phénomènes extérieurs, les expériences extérieures. Songez donc comment vous pensez en fait dans la vie ordinaire : vous exécutez votre travail dans la vie ordinaire, et le penser se déroule comme une rêverie à côté de cette vie extérieure. Faites donc travailler ce penser en lisant un livre ardu, vous remarquerez alors que c'est justement quand le penser veut être intérieure-

rement actif qu'il se fatigue comme une autre activité. Mais ce qui là, de l'intérieur, est développé par l'activité doit être poussé toujours plus loin à l'aide du penser. Lorsque cela est poussé toujours plus loin, on s'aperçoit qu'un grand changement se produit au niveau du penser. On apprend alors à reconnaître quelque chose dont on ne se doutait pas auparavant ; on apprend à reconnaître que l'on vit dans un penser par rapport auquel le penser ordinaire est comme un reflet, une reproduction ; on apprend à connaître un penser qui vit intérieurement, un penser qui est totalement indépendant de l'instrument du cerveau, de l'instrument du corps. Aussi grotesque, aussi paradoxal, et fou peut-être que cela paraisse encore à l'humanité d'aujourd'hui, l'être humain peut, sur le chemin que vous trouvez décrit dans le livre *Comment parvient-on à des connaissances sur les mondes supérieurs?*, en venir à savoir très précisément ceci : tandis que tu penses, tandis que tu développes l'activité de l'âme qu'est le penser, tu vis à l'extérieur du corps avec ton penser, alors que le penser ordinaire est lié à l'instrument du corps, au système nerveux. Mais on apprend aussi à reconnaître exactement combien l'être intérieur, que l'on appréhende de cette manière dans son penser, est peu lié à l'instrument du cerveau. Car on ne développe pas d'abord cet intérieur de l'âme, mais on apprend seulement à le connaître. Je ne vous parle pas de quelque chose qui est nouvellement développé de nos jours, mais de la connaissance de l'être humain suprasensible. On apprend à reconnaître dans quelle grande erreur se

fourvoient, justement à notre époque matérialiste, la science ordinaire de la nature et la manière courante, extérieure, de considérer le penser.

Ce penser de la science de la nature prétend que le cerveau est l'instrument du penser. Mais cela est une erreur tout comme cela serait une erreur si vous voyiez sur un chemin de campagne détrempe des ornières ou des traces de pas humains, et que vous y réfléchissiez en vous demandant – c'est une supposition – comment venant de dessous, comment venant de la terre jouent des forces qui ont produit les ornières ou les traces de pas humains. Ce serait évidemment une sottise. Vous ne pouvez pas voir à partir de la texture de la terre elle-même comment se sont formées les traces. Vous devez vous rendre compte qu'une voiture a roulé là, que des hommes sont passés là à pied, que cela a imprimé des traces. C'est ainsi que vous vous apercevez de l'erreur de la science de la nature à l'égard de l'âme humaine, lorsque vous apprenez vraiment à connaître le penser indépendant du corps. Vous apprenez alors que ce qui existe dans le cerveau sous la forme de sillons nerveux ne possède pas soi-même à l'intérieur du cerveau des forces qui produisent ce qui est du domaine de l'âme ; mais vous découvrez que tous ces sillons sont imprimés – tout comme les sillons laissés dans la terre molle sont des traces imprimées par une voiture et des pas –, que ces sillons sont gravés par l'activité de l'âme indépendante du corps. Et vous comprenez aussi à présent l'erreur qui peut naître dans la science de la nature. Pour tout ce qui est gravé là, il se forme de telles traces dans le cer-



veau : vous pouvez toutes les retracer ; mais cela ne s'est pas formé à partir du corps, cela a été gravé dans le corps.

Il n'est pas toujours aisé, cependant, d'appréhender cette entité agissante. Pour n'avoir ne serait-ce qu'un bref aperçu à l'intérieur de ce penser humain indépendant du corps, il faut en effet ce que l'on pourrait appeler de la présence d'esprit, car il ne dure pas longtemps, ce passage de l'éclair de l'esprit dans notre façon de voir habituelle. On peut bien se préparer — de cela aussi, vous trouverez qu'il est question dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?* — en développant déjà dans la vie quotidienne ce que l'on peut appeler la présence d'esprit, une prompte manière pour l'esprit de s'orienter face à des situations et la possibilité d'agir promptement dans une situation. Si l'on développe donc de plus en plus cette qualité, on se prépare à voir ce qui peut surgir du monde spirituel, suprasensible, et que l'être humain ne voit pas d'ordinaire, parce qu'il ne réussit pas, pendant que cela apparaît, à mobiliser si rapidement la présence d'esprit nécessaire ; parce qu'il ne réussit pas à le regarder avant qu'il ne soit passé. Mais si l'on apprend de cette manière à regarder vraiment à l'intérieur du monde spirituel, si l'on apprend à reconnaître ce qui vit là dans l'être humain et peut, de cette manière, être appréhendé par le penser développé, alors on ne regarde pas seulement à l'intérieur de la vie humaine ordinaire de tous les jours, mais il en résulte pour soi une tout autre perspective.

Il y a une chose que cette connaissance spirituelle n'a pas : elle n'est pas mémorisable au sens habituel du terme. Celui qui veut vous raconter quelque chose sur le monde spirituel doit toujours recréer les conditions pour le contempler. Il ne peut pas le faire simplement en développant une mémoire de ce qu'il a vu en esprit précédemment. Mais même si cette connaissance suprasensible passe rapidement, je dirais à la manière d'un rêve furtif qui sera vite oublié, elle contient en elle-même un souvenir important. Et en ce point, il faut dire quelque chose qui tout naturellement doit laisser aux hommes de l'époque actuelle une impression de plus grande étrangeté. Mais cela a très certainement aussi laissé aux hommes une impression d'étrangeté lorsqu'il leur a été parlé du fait qu'il n'y a pas seulement là-haut des points lumineux, mais que des mondes innombrables sont dispersés dans l'espace ! De même que les hommes, il y a quelques siècles, ont peu voulu le croire sur-le-champ, mais s'y sont tout de même habitués de telle manière que cela leur est aujourd'hui une évidence, de même ce que l'investigateur de l'esprit présente comme son expérience acquise à l'aide de son penser développé paraîtra certes encore inhabituel aujourd'hui, mais devra être une connaissance évidente des siècles à venir. Et une tâche de notre temps sera que les hommes développent une compréhension pour un tel élargissement de la connaissance humaine et de la façon de voir humaine. Dès l'instant où l'être humain possède un penser vivant au-dedans de lui et qu'il sait qu'avec ce penser il est indépendant du corps,

il regarde en arrière — alors qu'il ne peut avoir le souvenir ordinaire en cet instant — sur la vie de l'âme et de l'esprit qu'il a vécue dans un monde purement spirituel avant de s'être uni par la naissance ou la conception à un corps physique humain et d'être descendu de cette manière d'un monde spirituel dans le monde sensible. La vue s'étend au-delà de la vie qui a été vécue depuis la naissance ; la vie s'étend à la vision du monde spirituel dont nous sommes descendus pour entrer dans notre existence physique.

Un nouveau sens est aussi donné par là à toute notre vie humaine sociale. Dans la vie sociale, nous entrons en relation avec telle ou telle personne. Vis-à-vis de l'une, une sympathie s'établit spontanément, vis-à-vis d'une autre, nous ne nous trouvons pas unis aussi spontanément en sympathie. Les relations les plus variées se créent en direction des autres hommes dans cette vie ici entre la naissance et la mort. Si l'on apprend, en tant qu'investigateur de l'esprit, à percevoir la vie de la manière que je viens d'indiquer, on découvre que ce qui nous attire chez telle personne, ce qui nous paraît plus ou moins étrange chez une autre, bref ce qui se noue comme relations avec les autres hommes, est le résultat de ce que nous avons vécu ensemble avec les autres âmes dans un autre monde avant que nous et avant qu'elles soyons descendus dans cette existence physique. Tout ce que nous vivons dans le monde physique nous devient la réplique d'expériences réalisées dans le monde spirituel. Ainsi, par un effort de l'âme humaine, pourra ressusciter à notre

époque l'acte de regarder à l'intérieur du monde spirituel depuis ce monde physique.

Sans doute y a-t-il encore beaucoup de personnes aujourd'hui qui ne peuvent pas se faire à une telle façon de voir. On peut toutefois avoir son opinion sur de telles personnes. Lorsque l'on construisit le premier chemin de fer en Allemagne, on convoqua un collège de médecins et d'autres savants, chargé de décider si l'on devait construire des chemins de fer ou non. Ces messieurs savants ont alors émis l'avis selon lequel il ne faudrait pas construire de chemins de fer, car cette façon de voyager serait nuisible pour la santé et seuls des fous voudraient voyager là-dedans. Il fallait en tout cas ériger une haute palissade afin que ceux qui se trouvaient le long du passage du train ne soient pas victimes d'une commotion cérébrale. Aujourd'hui, il existe des personnes qui croient, au sens figuré, que l'on devient victime d'une commotion cérébrale lorsque l'investigateur de l'esprit parle des connaissances du monde suprasensible. Mais l'évolution du temps ne s'arrêtera pas à ces préjugés, de même qu'elle ne s'est pas non plus arrêtée à d'autres préjugés.

Ce que je vous ai décrit est l'une des façons de passer du monde physique au monde supraphysique. Il faut lutter contre les limites de la connaissance de la nature. Mais il faut encore arriver à une autre limite si l'on veut entrer dans le monde spirituel et obtenir des éclaircissements sur l'entité suprasensible de l'être humain. Il faut, de même que l'on est arrivé aux limites de la connaissance de la nature extérieure, arriver aux limites de la connais-

sance de son être propre.

Très nombreux sont ceux qui, désespérant de trouver satisfaction pour leur vie intérieure dans les vieilles traditions religieuses, recourent à ce qu'on appelle la mystique, en croyant que s'ils s'abîment intérieurement toujours plus profondément en leur âme, la vie intérieure de l'âme, la nature humaine, se révélera à eux. Beaucoup croient que peut sourdre mystiquement ce qui est leur véritable entité humaine. L'investigateur de l'esprit doit aussi apprendre à connaître cette limite. Il faut qu'il puisse être un mystique de même qu'il doit développer une connaissance de la nature. Mais il doit aussi peu s'arrêter à la mystique qu'il ne lui est permis de s'arrêter à la connaissance de la nature. Il doit apprendre comment par la seule mystique on n'en arrive à rien d'autre qu'à des illusions sur l'entité humaine suprasensible, et non à une véritable connaissance de cette entité humaine suprasensible. Celui qui est un vrai investigateur de l'esprit n'est vraiment pas quelqu'un qui se berce d'illusions. Il ne s'illusionne pas sur ce qu'il doit reconnaître comme étant la réalité. C'est pourquoi il ne cherche pas, tel le mystique ordinaire, à faire surgir comme par enchantement de son for intérieur toutes sortes de phénomènes fantastiques. Non, il sait là encore une chose : en luttant contre son propre monde intérieur, en vivant là de bout en bout le triomphe qu'il doit remporter sur lui-même, il sait que ce que trouvent les mystiques n'est au fond rien d'autre que ce qui, depuis leur naissance, a fait un jour impression sur leurs âmes. Ils ne l'ont peut-être enregistré

qu'obscurément, ce n'est pas arrivé très clairement à leur perception, mais cela est néanmoins resté gravé dans leur mémoire.

Déjà la recherche en science de la nature a fait de fort belles observations à ce sujet. Je veux vous faire brièvement part de l'une d'entre elles, qui est consignée dans la littérature scientifique<sup>14</sup> mais que l'on pourrait multiplier par cent, par mille. Un naturaliste passe un jour devant la vitrine d'une librairie. Son regard tombe sur un livre. En regardant le titre de l'ouvrage, il ne peut s'empêcher de rire. Imaginez seulement, un naturaliste ne peut s'empêcher de rire à la vue d'un titre de livre sérieux ! Il ne parvient pas à s'expliquer pourquoi il ne peut pas s'empêcher de rire. Il ferme les yeux en croyant qu'il trouvera plus facilement l'explication s'il n'est pas distrait par l'impression extérieure. En fermant les yeux, il entend au loin ce qu'il n'avait pas entendu auparavant, tant qu'il avait été distrait – un orgue de Barbarie. Et en poursuivant son investigation, il s'aperçoit que l'orgue joue une mélodie sur laquelle il avait dansé autrefois. À l'époque, cela n'avait pas fait sur lui une grande impression, la danseuse l'avait davantage intéressé, ou encore les pas de danse. L'impression laissée par la mélodie elle-même avait été faible à l'époque, mais néanmoins suffisamment forte pour réapparaître plus tard dans la vie du chercheur, au moment où il entend la même mélodie venir de l'orgue de Barbarie !

L'investigateur de l'esprit connaît très précisément ces choses et leur nature, car il ne se laisse aller à aucune illusion. Il sait que lorsque tel mystique

raconte faire l'expérience en son for intérieur de l'homme divin, raconte vivre quelque chose qui le met en rapport avec sa nature éternelle, ce sont alors les « sons de l'orgue de Barbarie » : il a enregistré un jour quelque chose, cela s'est transformé — car de telles choses se transforment —, cela remonte sous la forme d'une réminiscence. Vous ne trouvez, sur le chemin de la mystique ordinaire, rien d'autre que ce que vous avez enregistré un jour, et vous pouvez vous adonner là aux illusions les plus terribles en voulant être un pur mystique.

C'est cette limite justement que doit dépasser l'investigateur de l'esprit. On apprend une fois de plus par l'expérience à connaître ce qui ne se laisse pas démontrer logiquement, mais qui, pour l'investigateur de l'esprit, résulte en une connaissance vécue, une expérience vécue. On apprend à reconnaître que l'on n'est pas en droit d'apprendre à se connaître par l'activité intérieure qui consiste à regarder au-dedans de soi. Car il nous manquerait de nouveau une force d'âme humaine dont on a besoin pour la vie ordinaire, si l'on pouvait parfaitement se voir au-dedans. Si l'on pouvait parfaitement se voir au-dedans, on ne pourrait pas avoir dans la vie ordinaire la force du souvenir, la force de la mémoire. Et de la santé de cette force du souvenir, de cette force de la mémoire dépend le fait que nous soyons généralement sains dans la vie de notre âme. Si notre mémoire, si notre souvenir est troublé, si notre moi est troublé, une terrible maladie psychique apparaît. De sorte que nous devons dire ceci : De même que l'homme, pour qu'il ait

l'amour, doit avoir des limites à sa connaissance de la nature, de même il doit, pour avoir de la mémoire, être placé dans l'impossibilité d'accéder par la simple contemplation intérieure à l'entité humaine supérieure.

Mais on peut, en revanche, faire en sorte que cette faculté du souvenir soit ancrée plus solidement dans la nature humaine qu'elle ne l'est dans la vie quotidienne, ce qui peut aussi se faire à l'aide d'exercices tels que je les ai décrits dans le livre cité. Si l'on fait chaque soir l'exercice de passer en revue ce qu'on a vécu dans la journée, de se le représenter très clairement en images, de sorte que l'on se donne toujours, au titre de l'exercice, un aperçu de sa vie diurne, alors tout ce qui relève de la mémoire se fixe plus solidement dans l'âme que cela ne serait le cas sinon. Et ensuite, on peut essayer, pour le dire trivialement, de faire l'exercice qui consiste à prendre consciemment en main la discipline de ses habitudes, la discipline de son propre moi. Songez seulement combien nous changeons de huit jours en huit jours, de mois en mois, d'année en année, de décennie en décennie ! Regardez-vous vous-mêmes, dans quelle disposition d'âme vous êtes aujourd'hui, et comparez cela avec comment vous étiez il y a dix ans, il y a vingt ans. Vous verrez que l'homme suit une évolution. Mais l'homme se développe inconsciemment, c'est la vie qui le fait évoluer.

Comme on peut passer à une élévation consciente du penser, de la manière que j'ai décrite, on peut aussi passer à une discipline consciente de soi-même en observant constamment : Tu fais mal



ceci ou cela, tu dois apprendre de la vie. On peut ainsi prendre en main le développement de sa volonté, comme on a pris en main le développement des pensées. Si l'on prend ainsi en main le développement de la volonté, il se développe à son tour quelque chose qui pour ainsi dire vous illumine la volonté autrement obscure dans laquelle on se trouve dans la vie ordinaire : on ressent que tout ce que l'on éprouve comme de la volonté est chargé de pensées. On est en quelque sorte le spectateur de son propre vouloir et faire. Si l'on réussit à être aussi tangiblement, aussi tangiblement au niveau de l'esprit et de l'âme, le spectateur de son propre vouloir et faire, alors ce que l'on reçoit là comme une faculté de volonté supérieure rencontre ce qui s'est développé précédemment en tant qu'activité de pensée. Et maintenant apparaît une autre faculté, maintenant l'on découvre dans sa propre essence humaine ce qui nous paraît si indépendant de toute activité physique que l'on sait : ce que tu portes ainsi en toi-même, tu le porteras au-delà de la vie à travers la mort dans le monde spirituel. En cultivant la volonté, on apprend à connaître la vie spirituelle que l'être humain traverse après la mort, de même qu'en cultivant les pensées on apprend à connaître la vie spirituelle que l'être humain a vécue avant la naissance ou la conception. Vous voyez, la recherche spirituelle ne peut pas parler d'une manière habituelle de l'entité suprasensible de l'être humain, mais elle doit raconter comment on fait l'expérience de pouvoir contempler la vie des hommes qui s'étend avant et après leur mort.

Pendant que l'on pénètre ainsi le monde, que l'on pénètre l'entité humaine propre, la vie sociale se présente derechef à nous sous une nouvelle apparence. On observe comment on vit ceci ou cela avec d'autres êtres humains, comment on entre en relation avec d'autres êtres humains, comment, avec d'autres êtres humains, on se lie d'amitié, ou à la faveur d'autres circonstances dans le monde, on est relié ou de nouveau séparé. On apprend à reconnaître que tout ce qui se déroule ainsi dans le monde physique sensible n'est que le début de quelque chose qui continue à se développer par le fait que nous passons la porte de la mort. Les liens de l'âme qui se nouent ici d'être humain à être humain trouvent leur prolongement lorsque l'homme passe la porte de la mort. L'existence qui fait suite à la mort devient une réalité très concrète par le fait que nous nous savons unis aussi au-delà de la mort aux mêmes personnes auxquelles nous nous savons unis ici par nos relations dans la vie sensible.

Ce sont là des choses qui paraissent encore étranges aux hommes aujourd'hui, mais dont les tâches de notre civilisation actuelle doivent venir à bout. Si elles en viennent à bout, une tout autre chose encore apparaîtra aux hommes. Alors l'homme découvrira sous un tout nouvel éclairage ce qu'il appelle aujourd'hui sa propre évolution, ce qu'il appelle aujourd'hui l'histoire. Si l'on développe des facultés telles que celles dont j'ai parlé, on regarde aussi à l'intérieur de l'aspect historique de l'humanité d'une autre manière que ne l'indique la fable convenue que l'on appelle aujourd'hui histoire

et qui doit devenir quelque chose de tout autre à l'avenir. Je voudrais, à la fin de mes explications, vous donner un exemple pour vous montrer comment l'homme de l'avenir doit lui-même pénétrer dans l'évolution historique de l'humanité.

On ne le remarque pas d'ordinaire, mais en un certain point historique des temps modernes, un grand tournant a eu lieu pour l'humanité. Cela s'est passé au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. On a l'habitude de dire que la nature ne fait pas de sauts. C'est là une assertion à laquelle on croit généralement, bien qu'elle soit fausse. La nature fait constamment des sauts. Considérez le développement d'une plante, comment à partir d'une feuille se développe la fleur avec les étamines et le pistil, et finalement le fruit ! De la même façon, la vie historique aussi fait des sauts. Et un tel saut, que seulement on ne remarque pas parce qu'on considère l'histoire d'une manière si extérieure, a eu lieu au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. L'acte humain élargi du voir, tout comme il surmonte les expériences vécues entre la naissance et la mort, surmonte aussi ce qui ne se présente que dans l'histoire extérieure, dans les faits extérieurs, et sonde l'esprit de ce qui fait l'histoire. Ainsi se révèle à cette façon de voir le fait que nous vivons depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle dans une époque qui va durer encore longtemps, qui a relayé une autre époque, laquelle avait commencé au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et a duré jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Dans cette époque, depuis le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère, tombe tout ce qui était l'excellente civilisation grecque avec sa beauté, ce qui a existé sous

la forme de la civilisation romaine, ainsi que les contrecoups de l'hellénisme et de la romanité. Et depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, nous avons, comme je vais le caractériser aussitôt après, notre civilisation moderne avec l'humanité moderne.

Par quoi se différencient ces deux civilisations ? Elles se différencient par quelque chose que l'homme à l'époque actuelle ne veut pas encore voir et reconnaître. Avant le XV<sup>e</sup> siècle, en remontant jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'être humain était capable de se développer d'une tout autre manière qu'aujourd'hui. Je peux vous le faire comprendre de la façon suivante. Songez donc comment est l'homme dans les années avant qu'il n'en passe par le changement de dentition vers l'âge de sept ans et combien cela fait époque dans sa vie ! Vous pouvez lire plus de détails sur la question dans le court écrit sur *l'Éducation de l'enfant du point de vue de la science de l'esprit*<sup>15</sup>. Vous verrez ce que signifie en fait véritablement pour l'observateur plus rigoureux de la nature humaine ce par quoi passe l'enfant pendant le changement de dentition. Il y a là un parallélisme entre le développement extérieur du corps et le développement intérieur de l'âme. Puis il y a de nouveau un prochain point de développement au moment de la puberté, dans la quatorzième, quinzième année. Ensuite, le parallélisme entre le corps et l'esprit devient moins clair, mais il dure cependant pour l'humanité actuelle encore jusqu'à la vingt-septième année environ. Dans la vingt-septième année, on cesse de ressentir fortement ce rapport entre le développement psycho-spirituel et le

développement corporel. Ce phénomène remarquable, que l'être humain met fin à son développement corporel dans la vingt-septième année, n'est apparu que depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Il en était autrement dans la période précédente. Ce qui peut être perçu ici par investigation spirituelle est une vérité d'une infinie importance pour l'évolution de l'homme. À l'époque grecque, à l'époque romaine, l'homme était placé dans son évolution de telle manière qu'il y avait jusqu'à la trente-troisième année, jusqu'à la trente-cinquième année, un parallélisme entre son développement corporel et son développement psycho-spirituel. Les Grecs développaient, quoique d'une manière atténuée, des caractéristiques telles que le changement de dentition ou la puberté jusque dans la trentaine. C'est ce qui faisait cette remarquable harmonie entre l'élément âme et l'élément corps chez les Grecs. La marche qu'accuse l'histoire de l'humanité est telle que nous avons toujours moins d'années de jeunesse, que nous avons toujours moins de ce qui, au début de la vie, nous émancipait du physique, du corporel. Mais cela détermine aussi chez l'homme une tout autre position de l'élément psycho-spirituel face à l'essence du monde. Pendant la longue période entre le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et le XV<sup>e</sup> siècle après J.-C., l'homme développa plutôt un entendement instinctif, une vie du cœur instinctive. Tout ce qui vit dans cette époque est chargé de cette vie instinctive de l'entendement et du cœur. Mais depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'homme développa une vie de l'entendement plus consciente, et une

vie du cœur plus consciente et avec elles, l'exigence de prendre appui sur la personnalité libre. Cette exigence de la nature humaine de prendre appui sur la personnalité libre ne se développe dans l'histoire que depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

Mais cela permet aussi d'expliquer comment les grands événements tombent différemment dans l'évolution de l'humanité selon qu'ils apparaissent à une époque ou à une autre. Dans l'époque qui a précédé la nôtre, dans laquelle l'homme a gardé jusque dans la trentaine la faculté de se développer corporellement, dans le premier tiers de cette époque est tombé le plus grand événement de l'évolution terrestre, l'événement qui a vraiment donné en fait à l'évolution terrestre son véritable sens, l'événement du Mystère du Golgotha, la fondation du christianisme. Dans le premier tiers de l'époque gréco-latine se déroule ce qui est comme l'événement central de toute l'évolution terrestre de l'humanité. De la façon dont cet événement s'était alors placé dans l'humanité, il ne pouvait être que compris d'une manière naïve par l'humanité, à une époque où régnaient des forces d'entendement instinctives et des forces de cœur instinctives. À partir de ces forces instinctives, les hommes ont pu dans cette période se positionner de la juste manière face à ce grand événement, parce qu'ils ne se comportaient pas encore consciemment mais naïvement. Ils se sont dit : Il n'arrive pas là seulement quelque chose qui est le fait des hommes, il y a là un élément surhumain qui s'est introduit dans l'évolution terrestre. Le Christ, l'être surhumain, s'est uni au

corps de Jésus de Nazareth. Ce qui s'est produit au Golgotha n'est, d'après les faits physiques, que l'expression extérieure d'un événement suprasensible qui s'est déroulé dans l'évolution terrestre.

À cette époque donc, on pouvait l'appréhender instinctivement. Cela a changé depuis le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Depuis le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, l'entendement instinctif, la force instinctive du cœur se sont transformés en entendement conscient, en forces conscientes du cœur. Cela a donné la possibilité de mener la science de la nature jusqu'au degré élevé de développement auquel elle est parvenue, mais aussi l'évolution industrielle extérieure et le matérialisme de notre époque, qui devaient exister en prime pour placer la personnalité libre à la première place. Or il faut se sortir à nouveau de ce matérialisme, par le fait que soit cherché d'une nouvelle manière, comme je l'ai décrit aujourd'hui, le chemin qui conduit dans le monde spirituel. L'époque est devenue matérialiste, dans la période où l'âme de conscience de l'être humain s'est développée à partir de l'ancienne âme instinctive. Au matérialisme extérieur s'est alors ajouté aussi le matérialisme de la théologie. Songez comment, dans une large mesure, même la théologie, la façon de voir de la religion, a été saisie par le matérialisme, comment l'être humain à l'époque de conscience est devenu incapable de voir dans l'événement du Golgotha un phénomène suprasensible, comment il en est venu de plus en plus à tirer cet événement vers le bas, dans le domaine du sensible; comment enfin, il est devenu fier, comment même de nom-

breux théologiens sont devenus fiers de ne plus voir dans le Christ l'entité suprasensible qui est descendue sur terre dans le corps d'un être humain, mais seulement « l'homme simple de Nazareth », qui est certes un peu plus grand que d'autres hommes, mais qui de toute manière est seulement un être humain. L'époque matérialiste ne s'est pas rendu compte jusqu'à ce jour du fait que, dans le Mystère du Golgotha, dans la mort et la résurrection du Christ, est placé devant nous le plus grand événement de l'évolution du monde et de l'humanité. La religion elle-même a été totalement matérialisée. La simple foi confessionnelle ne sera pas en mesure d'arrêter cette matérialisation de la religion. Elle ne peut être arrêtée que par la connaissance consciente de l'esprit, dont j'ai parlé aujourd'hui. De nouveau, elle s'élèvera à cette connaissance qu'en Jésus de Nazareth vivait un être supraterrestre, un être suprasensible qui depuis cette époque s'est uni à l'évolution de l'humanité. Par la science de l'esprit d'orientation anthroposophique, le Mystère du Golgotha sera de nouveau placé dans le champ de vision des conceptions humaines ; mais cette fois-ci placé de telle manière qu'il échappera à l'étroitesse de cœur des diverses confessions.

Ce qui se développera d'une vision spirituelle de l'homme suprasensible comme je l'ai présenté aujourd'hui rendra possible que cela se vive dans chaque être humain sur toute la Terre sans différence de race ni de peuple. Mais à partir de là sera trouvé aussi le chemin du Mystère du Golgotha, et tous les êtres humains sur toute la Terre compren-



dront cet événement christique, apprendront à le saisir. On s'engoue à notre époque — on le fait si facilement — pour ce qu'on appelle la Société des Nations; on s'engoue pour cette Société des Nations de la manière la plus utopique, telle qu'elle a pris naissance dans la tête au penser si abstrait de Woodrow Wilson<sup>16</sup>. Elle ne pourra pas prendre naissance de cette manière. Elle a besoin de fondements réels, et ceux-ci doivent provenir du plus profond de l'âme humaine. C'est cela, la tâche de notre temps. C'est seulement dans cette faculté de l'âme qui conduit sur le chemin de la connaissance de l'homme suprasensible et qui unit les hommes de la Terre entière, c'est seulement par une telle connaissance qui peut voir dans l'événement christique un événement suprasensible, c'est seulement dans une telle impulsion qui agit par-delà les peuples, qui agit à travers les peuples par-delà toutes les frontières, que repose la force réelle pour une future véritable alliance des nations par-delà la Terre. C'est ainsi que le christianisme doit pousser ses nouvelles racines dans la civilisation humaine.

Cela vous montre l'autre versant de ce que j'ai pu dire ici dans la conférence précédente. Cela vous montre le versant qui correspond à la vie intérieure de l'âme humaine, qui déclenchera de nouveau des impulsions sociales en l'être humain lorsque ce versant le remplira. Pour accueillir cette science de l'esprit, on n'a pas besoin d'une foi en une autorité, comme pour accueillir cet autre savoir scientifique qui est produit, disons, par l'observatoire sur l'astronomie, par la médecine sur la constitution de la

nature humaine physique. Celui-là doit être accepté sur la foi en une autorité, si l'on ne veut pas soi-même devenir astronome ou physiologiste, etc. Mais vous n'avez pas besoin d'accepter sur la foi en une autorité ce que vous dit l'investigateur de l'esprit. Vous n'avez pas non plus besoin d'être vous-même un investigateur de l'esprit, de même que vous n'avez pas besoin d'être peintre pour découvrir la beauté d'un tableau. Vous pouvez saisir la science de l'esprit à l'aide de votre bon sens sans être vous-même investigateur de l'esprit, pourvu seulement que l'on ait écarté les préjugés qui se sont développés à partir du matérialisme d'aujourd'hui. Parce que tout ce qui relève de la science de l'esprit repose comme une disposition dans les tréfonds de l'âme humaine, on peut le reconnaître sans foi en une autorité. Et cette reconnaissance, cette confiance dans les révélations de la science de l'esprit est quelque chose qui doit se vivre peu à peu dans l'exercice des tâches de notre époque. Alors cette époque connaîtra un renouvellement. Alors sera donné à cette époque le ferment pour ce qui, en tant qu'instance extérieure d'une nouvelle reconstruction, devra jouer un rôle correspondant.

Car que voyons-nous quand nous essayons de bien comprendre l'essence de l'époque présente? Je dirais que nous voyons deux chemins, l'un à gauche, l'autre à droite. L'un nous donne la possibilité de nous arrêter aux conceptions qu'a apportées la simple science de la nature et, à partir de là, de passer aussi à des conceptions sociales; c'est-à-dire de partir de la croyance que l'on pourrait, avec la même

capacité d'idées avec laquelle on comprend la nature, comprendre aussi la vie sociale. C'est ce qu'ont fait Marx et Engels, c'est ce que font Lénine et Trotski. C'est pourquoi ils en arrivent à leurs cheminement. Que la science de la nature se tient d'un côté et que ses conséquences ultimes trouvent leur expression dans le chaos social, dans la décadence sociale, cela, les hommes ne le reconnaissent pas encore aujourd'hui. Cette terrible croyance, qui veut maintenant à l'est de l'Europe anéantir toute véritable culture humaine, cette terrible croyance de Lénine et de Trotski procède de cette autre croyance selon laquelle il faudrait aussi suivre dans le domaine social les chemins de la connaissance scientifique. Qu'est-ce qui s'est donc passé sous l'influence de cette croyance scientifique matérialiste moderne? Il s'est passé ceci, que toute notre vie de l'esprit a été mécanisée. Mais du fait que notre vie de l'esprit ne s'élève plus jusqu'à des pensées sur l'homme suprasensible, qu'elle se mécanise au contact de la conception mécaniste extérieure de la nature, de ce fait, les âmes sont en même temps végétalisées, rendues somnolentes, semblables à des plantes. Ainsi nous voyons qu'outre un esprit mécanisé, nous avons, dans la vie civilisée moderne, une âme végétalisée. Mais si l'âme n'est pas pénétrée de chaleur par l'esprit, si l'esprit n'est pas illuminé par la connaissance suprasensible, il se développe dans le corps les qualités animales qui vivent aujourd'hui dans les instincts antisociaux et qui à l'est de l'Europe veulent devenir les bourreaux de la civilisation. Il se développe alors, dans la démarche de

vouloir socialiser, ce qu'il y a de plus antisocial ; alors, à côté de l'esprit mécanisé, de l'âme végétalisée, la vie corporelle est animalisée. Les instincts et les pulsions les plus sauvages se manifestent sous forme d'exigences historiques. Tel est le chemin qui va à gauche.

L'autre chemin, qui va à droite, est celui qui, de la manière communiquée aujourd'hui, se pénètre de la vision de l'homme suprasensible, du monde suprasensible, qui considère aussi l'évolution de l'homme à la lumière suprasensible, qui perce jusqu'aux hauteurs de l'esprit véritablement libre.

À partir des idées à partir desquelles j'ai voulu décrire la liberté du progrès humain dans mon livre *la Philosophie de la liberté*, j'ai voulu poser les fondements de ce dont l'homme peut faire l'expérience comme étant la conscience de sa véritable liberté intérieure par le fait de saisir la vie spirituelle. Seul l'esprit qui pénètre l'homme peut devenir libre. L'esprit qui ne pénètre que la nature et voudrait former toute vie sociale sur le modèle de la science moderne de la nature, devient mécaniste et non libre. Et l'âme qui est seulement pénétrée par cet esprit dort comme la plante. L'âme, en revanche, qui est pénétrée de la chaleur du vrai vouloir vivant de la connaissance en esprit de la nature suprasensible de l'être humain, cette âme va au-devant des autres êtres humains dans la vie sociale, elle apprend à estimer en l'autre l'homme suprasensible. Elle apprend à voir le divin dans son image archétypale en chaque être humain. Elle apprend à ressentir socialement face à chaque être humain. Elle

apprend comment, par rapport à cette âme intime, tous les hommes sur terre sont égaux. Et dans cette âme pénétrée de chaleur par l'esprit peut se développer, sur l'autre chemin à droite, l'égalité. Et si les corps sont imprégnés et spiritualisés par la conscience suprasensible, s'ils sont pénétrés de chaleur, s'ils sont ennoblis par ce que recueille l'âme en étant éveillée par l'esprit, en ne restant pas végétalisée, alors les corps ne sont pas non plus animalisés ; alors les corps deviennent tels qu'ils développent ce qu'on peut appeler au sens le plus large le véritable amour. L'homme sait alors qu'il entre dans son corps terrestre en tant qu'être suprasensible, qu'il entre dans ce corps pour développer l'amour en ce corps, pour développer l'amour en direction de l'esprit. Il sait alors que dans le corps terrestre doit exister la fraternité, sinon, dans l'humanité non fraternelle, l'individu ne peut pas devenir un être humain plein et entier.

Ainsi la continuation de l'ancien chemin nous conduit-elle à la mécanisation de l'esprit, à la végétalisation de l'âme, à l'animalisation du corps. Ainsi le chemin qui doit être montré par la science de l'esprit nous conduit-il aux vraies vertus sociales, je veux dire à celles des vertus sociales qui sont illuminées par l'esprit, qui sont pénétrées de chaleur par l'âme, qui sont réalisées par le corps humain ennobli.

Ainsi la connaissance spirituelle de l'être suprasensible nous conduit-elle à fonder sur terre dans une belle construction neuve de l'avenir : la liberté dans la vie de l'esprit. L'homme pénétré d'esprit sera

un homme libre. L'égalité dans la vie de l'âme pénétrée de chaleur par l'esprit : l'âme qui accueille l'esprit en elle verra vraiment, comme dans un grand mystère, en l'autre âme qui vient à sa rencontre dans la vie sociale, son égale, et la traitera comme telle. Et le corps ennobli, le corps ennobli par l'esprit et par l'âme, devient le praticien de l'amour humain le plus vrai, le plus authentique, de la vraie fraternité. Ainsi pourra s'établir l'ordre social humain dans la liberté, l'égalité et la fraternité par la juste appréhension du corps, de l'âme et de l'esprit.

LA RÉALISATION DES IDÉAUX DE  
LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ  
PAR LA  
TRIPARTITION SOCIALE

*Berlin, 15 septembre 1919*

Il ne fait aucun doute qu'avec la catastrophe mondiale qu'a entraînée la guerre et tout ce qui s'y rattache d'une terrible manière, la question sociale a pris un nouveau visage pour l'humanité actuelle. Certes, ce ne sont nullement tous les milieux qui voient encore de la manière souhaitable cette modification de la physionomie de la question sociale. Mais elle existe, et elle se fera toujours sentir de plus en plus.

Les hommes qui appartenaient jusqu'à notre époque aux milieux dirigeants se verront contraints par la force des faits de ne plus s'arrêter, face à la question sociale, à l'élaboration de pensées et de mesures isolées provoquées par ce qui se déroule momentanément dans l'un ou l'autre domaine d'activité, au sein de l'un ou l'autre groupe du prolétariat. Ces groupes dominants seront contraints, dans une large mesure, de diriger leurs pensées et les orientations de leur vouloir sur la question sociale en ce qu'elle est la question la plus importante dans la vie des hommes actuels et dans la vie d'un proche avenir. Autant l'homme des classes jusqu'ici dirigeantes ne comprendra son temps que s'il est en mesure d'accueillir dans tout son penser, sentir et



vouloir, au sens qui vient d'être indiqué, une nouvelle forme de la question sociale, autant d'un autre côté il sera aussi nécessaire pour les grandes masses du prolétariat d'obtenir une modification fondamentale de leur attitude face à la question sociale.

Durant plus d'un demi-siècle, les masses les plus étendues du prolétariat se sont saisi d'idées sociales et socialistes. Nous avons vu – du moins ceux qui n'ont pas vécu en dormant les dernières décennies – par quelles transformations est passée la question sociale dans les rangs du prolétariat. On a pu voir quelle forme elle avait prise au moment où a éclaté l'épouvantable catastrophe que l'on appelle une « guerre mondiale ». Puis est venue la fin provisoire de cette terrible catastrophe. Le prolétariat s'est vu dans une nouvelle situation. Il ne se voyait plus à présent simplement encasté comme autrefois dans un ordre social qui, du moins en ce qui concerne l'Europe du centre et de l'est, était dominé par les anciennes puissances régnautes. Ce prolétariat lui-même était appelé dans une large mesure à travailler désormais à la refonte de l'organisation sociale de l'humanité. Et justement face à ce fait, qui est totalement nouveau dans l'histoire, nous avons vécu une terrible tragédie.

Alors qu'elles devaient commencer à se réaliser, les idées pour lesquelles, pendant des décennies, le prolétariat s'était donné, on est en droit de dire, avec le sang de son cœur, se sont avérées non viables ! Et nous fûmes alors témoins d'une grande contradiction historique, à vrai dire d'un antagonisme. Nous

fûmes témoins de comment les faits eux-mêmes, les faits de l'histoire universelle, qui se déroulaient autour de nous, pouvaient devenir le grand instructeur de l'humanité. Nous fûmes témoins de comment ces faits d'un côté montraient que les milieux dirigeants d'alors n'avaient au cours des trois à quatre derniers siècles développé aucune idée qui puisse ou ait pu ouvrir des perspectives pour ce qui se jouait notamment dans les faits économiques, mais également dans d'autres faits sociaux du vécu de l'homme. On assista à ce phénomène étrange que ceux qui, au sein de ce monde des faits, avaient le pouvoir d'agir, d'exercer une action, en étaient arrivés à laisser les faits se dérouler tout seuls. Les pensées, les idées étaient devenues trop étriquées pour pouvoir encore intégrer les faits. Les hommes avaient été dépassés par les faits de la vie. Cela se manifestait tout particulièrement déjà sur de longues périodes dans la vie économique, où la compétition sur le prétendu « marché libre de l'économie » avait laissé pour unique moteur de régulation de l'économie le « profit » et autres valeurs semblables, où n'étaient pas à l'œuvre les idées qui structurent la vie économique purement et simplement en termes de production de biens, de circulation de biens et de consommation de biens, mais ce qui, selon les hasards du marché libre, pouvait constamment conduire à des crises. Et celui qui veut bien voir verra comment, pour finir, du fait que le fonctionnement social de ces événements au déroulement irréfléchi s'était étendu aux grands empires d'État, les affaires aussi de ces grands empires d'É-

tat se sont mises à se dérouler sans que les hommes, par leurs pensées, aient été en mesure de maîtriser d'une manière ou d'une autre les faits en roue libre ou de faire quoi que ce soit pour leur orientation.

C'est justement face à de tels phénomènes que l'homme de notre époque devrait se mettre à réfléchir. Il devrait pouvoir ouvrir son œil spirituel sur cette évidence qu'il est effectivement nécessaire aujourd'hui de regarder plus profondément à l'intérieur des mécanismes du fonctionnement humain pour comprendre quelque chose comme la question sociale d'une autre manière que cela n'est le cas d'ordinaire. Car il est patent combien les pensées ne sont plus à la hauteur des faits qui évoluent en roue libre. Mais les hommes ne veulent pas voir ces choses. Ils se sont habitués au cours des trois à quatre derniers siècles à considérer la routine de leurs affaires, la routine des affaires publiques, comme « la pratique de la vie ». Ils se sont habitués à prendre tous ceux qui regardent un peu au-delà et peuvent juger des choses à partir d'une vue d'ensemble, pour des utopistes ou des idéalistes dénués de sens pratique. Il m'est permis, pour n'illustrer qu'un peu ce que je viens de dire, de partir d'une remarque apparemment personnelle. Mais cette remarque personnelle n'est pas à prendre dans un sens personnel. Car aujourd'hui, où le destin de l'individu est si étroitement entremêlé au destin général de l'humanité, seuls des faits portés par des intentions honnêtes, qui ont été observés personnellement, peuvent avoir un effet d'illustration suffisant pour ce que sont dans la vie publique les impulsions, les moteurs.

Au début du printemps 1914, dans un cycle de conférences<sup>17</sup> que j'ai tenues à Vienne sur des sujets relevant de la science de l'esprit, j'ai été à l'époque, des mois avant la déclaration de la guerre, amené par la force des choses à résumer devant une petite assemblée – si j'avais dit la même chose devant une assemblée plus grande, elle se serait évidemment ri de moi – ce qui se forma nécessairement en moi comme point de vue sur le devenir social de la situation d'alors. Je disais à l'époque : Pour celui qui embrasse du regard éveillé de l'âme ce qui se passe dans notre vie publique au sein du monde civilisé, celle-ci paraît pénétrée de part en part comme d'une ulcération sociale, d'une grave maladie sociale, d'une sorte de formation cancéreuse. Et ce qui est de cette manière une maladie rampante au sein de notre vie économique, mais aussi au sein de toute notre vie sociale, devrait prochainement trouver son expression dans une terrible catastrophe.

Or qu'était-on au début du printemps 1914 lorsqu'au vu des événements, qui se déroulaient pour ainsi dire en dessous de la surface des choses, on parlait d'une catastrophe à venir ? On était un « idéaliste dénué de sens pratique » – quand les gens ne voulaient pas vous dire qu'on était un fou. Ce qu'il me fallait dire à l'époque contrastait toutefois avec ce qu'en ce temps-là et même encore un peu plus tard disaient ceux qu'on appelait les « hommes de sens pratique », ces hommes de sens pratique responsables, qui en réalité étaient des hommes de routine et non pas des hommes de sens pratique, mais qui toisaient d'un regard condescendant tous ceux

qui, à partir d'une quelconque connaissance des idées, essayaient d'appréhender l'histoire de leur temps. Que disaient ces hommes de sens pratique sur l'époque d'alors ? L'un d'entre eux<sup>18</sup>, qui était même ministre des Affaires étrangères d'un État d'Europe du centre, annonça peu après aux représentants éclairés de son peuple que la détente générale de la situation politique accusait des progrès encourageants, de sorte que l'on était en droit de s'attendre dans un avenir proche à un état de paix au sein des peuples européens. Il ajouta : Nos relations de bon voisinage avec Saint-Pétersbourg sont au beau fixe, car grâce aux efforts des gouvernements, le cabinet pétersbourgeois ne s'occupe pas des déclarations de la meute des gens de presse, et nos relations amicales avec Saint-Pétersbourg prendront aussi à l'avenir la tournure qu'elles ont eue jusqu'à présent. Quant à nos pourparlers avec l'Angleterre, nous espérons les conduire au point que déjà dans un avenir proche les meilleures relations auront été établies aussi avec l'Angleterre. — Celui qui disait cela était un « homme de sens pratique ». Ce que disait l'autre était de la « théorie pâle et froide » !

D'innombrables exemples pourraient permettre de caractériser les façons de voir ou plutôt de comprendre les faits du côté des « hommes de sens pratique », au début de cette époque qui est devenue si effroyable pour l'humanité. Il est effectivement très instructif, les faits parlent clairement, de voir que de tels hommes discouraient de la paix — et que les mois qui suivirent apportèrent cette paix de telle

manière que, durant quelques années, les nations civilisées se sont employées à abattre dix à douze millions de personnes au bas mot et à en estropier trois fois plus. Je ne veux pas mentionner ces choses par volonté de réchauffer ce qui fait sensation. Je dois les mentionner parce qu'il apparaît à travers elles comment les pensées des hommes sont devenues étriquées et ne suffisent plus à maîtriser les faits. On ne verra ces processus dans leur juste lumière qu'à partir du moment où l'on reconnaîtra dans les faits le grand instructeur qui nous enseigne que nous avons besoin, pour parvenir à l'assainissement de nos conditions sociales, de penser non pas à de petites transformations de telle ou telle institution, mais à un changement de fond en comble de notre façon de voir et de penser, non pas au règlement de petits comptes, mais à un grand règlement de comptes avec l'ancien, qui est pourri et vermoulu et n'est plus en droit de déboucher dans ce qui doit se produire pour l'avenir.

Ce qu'on peut dire ainsi pour les grandes affaires de l'humanité, on pourrait aussi le dire dans le détail pour la vie juridique ou économique. Partout les discours sont tels que les pensées ne suffisent pas à maîtriser les faits. C'est pourquoi on peut dire de ceux qui ont constitué les milieux dirigeants jusqu'à présents, qu'ils ont la pratique, mais qu'il leur manque pour cette pratique les idées et les pensées indispensables qui soient efficaces et pratiques dans la vie. Et face à ces milieux dirigeants se tient la grande masse du prolétariat. Pendant plus d'un demi-siècle, ce prolétariat s'est éduqué par une for-

mation, qu'on peut dire rigoureuse, aux pensées marxistes. Mais aujourd'hui, il ne semble pas opportun de venir voir chez les masses ouvrières pour s'informer de la manière dont elles pensent. Il est relativement facile, même parfois très, très facile de réfuter d'une manière pertinente ce que pensent les masses ouvrières et leurs dirigeants sur les affaires économiques. Mais ce n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est qu'il est un fait historique que les âmes, que les cœurs des masses ouvrières ont été traversés par les retombées de ce qui, à partir de pensées intensément agissantes, s'est constitué en ce qu'on pourrait bien appeler une théorie prolétarienne. Mais cette théorie, qui maintenant, après que l'ancien s'est écroulé, aurait vraiment déjà mieux pu faire ses preuves qu'elle ne l'a fait à l'épreuve de la vie pratique, cette théorie présente une caractéristique toute particulière qui est compréhensible. Car de la manière dont les choses se sont formées dans l'évolution sociale de l'humanité sous l'influence de l'ordre économique capitaliste et de la technologie moderne au cours des trois à quatre siècles derniers, mais surtout du dix-neuvième, le monde ouvrier a de plus en plus été encasté dans la seule vie économique ; mais encasté de telle manière que chaque individu membre de ce monde ouvrier avait à effectuer un travail très étroitement délimité. Ce travail très étroitement délimité était au fond tout ce qu'il voyait concrètement d'une vie économique qui prenait toujours plus d'envergure. Quoi d'étonnant que le monde ouvrier fît l'expérience – fît l'expérience à partir du destin

de son corps et de son âme – de la manière dont la vie économique moderne s'est développée sous l'influence de la technologie et du capital privé, mais qu'il ne pût avoir une vue d'ensemble des rouages et des ressorts qui étaient à l'œuvre dans cette vie économique ! Il était en quelque sorte l'artisan de cette vie économique, mais de par sa position sociale, il était empêché de regarder d'une manière appropriée à l'intérieur de la structure de cette vie économique, à l'intérieur de la façon dont cette vie économique est gérée. Et il n'est que trop compréhensible qu'avec de tels faits se soit formé quelque chose dont les fruits sont tout simplement là maintenant. Il se forma, comme à partir de pulsions et de revendications inconscientes, instinctives, du monde ouvrier, une vaste théorie socialiste prolétaire, mais qui au fond est très, très éloignée des réalités économiques comme des autres réalités sociales, pour la bonne raison que les prolétaires n'avaient pas pu prendre connaissance des véritables rouages et ressorts des faits économiques et des autres faits sociaux et qu'ils durent par conséquent accepter ce qui leur était apporté aussi de manière unilatérale par le marxisme. Et nous voyons ainsi qu'au cours de quelques décennies, des choses se sont incrustées profondément dans l'âme des hommes prolétaires, des choses qui au fond, pour l'essentiel, sont justifiées aussi profondément que possible – mais qui passent totalement à côté des réalités.

Je voudrais citer un exemple. Avec quelle force a agi, dans l'agitation qui s'est répandue sur le prolé-



tariat à partir des points de vue théoriques de ses représentants, par exemple la parole : Il ne faut plus produire à l'avenir pour produire. Il faut seulement produire pour consommer ! Une parole pertinente, certes, une parole qui est même « vraie » — ce qui ne peut pas être dit de beaucoup de slogans de l'époque actuelle —, mais une parole qui devient une vaine abstraction et qui vous échappe lorsqu'on y réfléchit avec un esprit pratique, avec une compréhension réelle des conditions économiques. Car ce qui importe à la pratique, c'est de savoir : Comment fait-on les choses ? On n'a rien fait par rapport à la pratique si l'on formule uniquement la revendication de ne produire que pour consommer. C'est une chose que la représentation fait surgir devant l'âme : combien la vie économique pourrait être belle si ne régnait plus le profit, mais toujours seulement la perspective de la consommation. Or il n'y a absolument rien dans cette phrase qui indiquerait d'une quelconque manière comment donc la structure de la vie économique devrait être organisée pour que le sentiment qui s'exprime dans ces mots puisse réellement prendre pied. Et ainsi en est-il de beaucoup de paroles — nous en évoquerons encore certaines — qui procèdent parfois de vérités profondes, mais qui sont devenues des slogans de lutte et de partis du prolétariat. Elles sont devenues des abstractions et résonnent comme des indications utopiques pour un avenir indéterminé. Et celui qui veut être absolument sincère doit se dire : ce pauvre prolétariat, qui formule aujourd'hui ses revendications justifiées, vit donc dans ces idées dont il faut dire qu'elles

sont certes une théorie, mais qu'elles sont loin des réalités de la vie — parce que l'ouvrier a été arraché à ces réalités et placé en un lieu coupé du reste où il n'avait toujours vue que sur un pan très particulier de la vie.

C'est cette contradiction que j'ai voulu signaler, qui s'exprime d'un côté dans la disposition d'esprit des cercles dirigeants, qui ont le pouvoir sur les faits, mais pas d'idées pour maîtriser ces faits, — et de l'autre côté dans le prolétariat qui a reçu des idées, mais qui, avec ces idées en tant qu'idées totalement abstraites, est loin des réalités, fait face aux réalités en étranger.

Lorsqu'on caractérise une chose en quelques mots, comme je l'ai dit à l'instant, on fait référence à des forces et à des impulsions à l'œuvre dans l'histoire, qui, au fond, sont plus importantes que quoi que ce soit qui s'est accompli jusqu'à présent dans le cours de l'histoire de l'humanité. On ne mesure correctement des paroles telles que celles de la « pratique sans idées » des « milieux dirigeants » et de la « théorie coupée de la pratique » du prolétariat que si l'on a un sens pour ce qui, d'une manière si terriblement vivante, si mutuellement destructrice, s'écoule à travers les courants d'évolution actuels de l'humanité. Le fait qu'il y ait un tel contraste entre la disposition d'âme des milieux dirigeants et celle du monde ouvrier, conduit et a conduit à ce qu'il existe aujourd'hui un fossé profond entre tout ce qui est penser, ressentir, vouloir et agir dans les milieux dirigeants et ce qui est aspirations, souhaits, impulsions de la volonté chez le prolétariat. On ne

comprend même pas d'une manière correcte ce qui devrait être en devenir aujourd'hui depuis les profondeurs, ce qui, venant du prolétariat, vient sonner à nos oreilles comme la revendication de notre époque ! Si l'on entend, venant de milieux prolétariens, énoncer la théorie de la plus-value, la théorie qui vient d'être évoquée, selon laquelle on ne devrait produire que pour consommer, la théorie de la transformation de la propriété privée en propriété collective, on comprend assurément ces choses selon leur énoncé. Mais cet énoncé des souhaits et des idées prolétariennes — qu'est-il donc en réalité ? Est-il ce qui devrait donner, aux milieux dirigeants qui conduisent les affaires de façon bourgeoise, matière à critiquer logiquement ces théories prolétariennes lorsqu'elles sont formulées ? Il n'existe rien de plus naïf en notre temps que lorsqu'on entend énoncer du côté prolétarien la théorie de la plus-value et qu'ensuite un quelconque syndic ou directeur d'une société par actions dit cette chose évidente que la plus-value, totalisée à partir des billets de banque, etc., est si faible que, si l'on voulait la partager, il n'en résulterait rien pour l'individu. Il n'y a vraiment rien de plus naïf que de se comporter de la sorte face, par exemple, à la théorie de la plus-value. Car le « calcul » qu'effectuent ces messieurs est totalement évident, il n'y a absolument rien à redire à cela. Mais ce n'est nullement de ces choses dont il s'agit. Car vouloir « réfuter » de cette façon le sens immédiat contenu dans les mots des théories prolétariennes, c'est exactement comme si on voyait sur le thermomètre d'une pièce

qu'il affiche tant et tant de degrés et qu'on voudrait ensuite, si ce nombre de degrés ne nous convenait pas, s'il est trop faible ou bien trop élevé, faire remonter le thermomètre à l'aide d'une petite flamme. En s'occupant de corriger le thermomètre, on ne s'occupe certainement pas de ce qu'il y a sans doute comme causes sous-jacentes. Prendre et réfuter à la lettre ce qui est aujourd'hui des théories prolétariennes, cela est naïf. Car les théories prolétariennes ne sont rien de plus que l'indice de quelque chose qui réside bien plus profondément que là où on le cherche maintenant. De même que le thermomètre indique la température d'une pièce, mais ne la fait pas lui-même, de même les théories prolétariennes sont un indice pour reconnaître comme sur un instrument, comme à un signe, ce qui vit de cette manière dans la question sociale à l'époque présente et dans un avenir proche. Et là, en général, on se simplifie par trop la vie. On ne considère alors cette question que comme une question économique, parce qu'elle s'est présentée tout d'abord à nous sous cette forme économique à travers les revendications du prolétariat qui, justement, était encastré dans la vie économique à l'époque du capitalisme privé et de la technologie. Et l'on ne voit pas tout ce qu'il y a en fait derrière toutes ces conceptions qui, dans les théories prolétariennes, se rapportent au capital, au travail et à la marchandise. Le prolétaire vit la totalité du champ de la vie humaine sur le terrain de l'économique. C'est pourquoi la question sociale lui apparaît entièrement dans une perspective économique.

Celui qui a l'occasion d'acquérir une vision élargie des choses devrait voir comment sont clairement à distinguer les uns des autres trois domaines de vie dans lesquels se manifestent à nous trois des points essentiels de la question sociale. Celui qui a appris non seulement à penser au sujet du prolétariat — peut-être même à ne penser que maintenant, après que la révolution est arrivée —, celui qui a appris, au cours de son existence, à non seulement penser au sujet du prolétariat et ressentir au sujet de celui-ci, mais aussi à penser et à ressentir avec lui, celui-là peut, à partir de ce qui est contenu dans les mots qui, je dirais, en tant que mots-repères traversent toutes les théories socialistes, porter son regard sur ce qui se passe dans les profondeurs des meilleurs d'entre les prolétaires. Que sont donc ces mots-repères?

Nous avons là premièrement le mot-repère de plus-value que j'ai déjà signalé. Il faut seulement avoir fréquenté d'homme à homme beaucoup de prolétaires et il faut avoir vu quel impact ce terme de plus-value a laissé dans les esprits des prolétaires. C'est cet impact qui importe, et non la confirmation par la théorie. Celui qui, dans les années où de manière décisive justement se sont déroulées des choses au sein du mouvement social de l'époque moderne, a comme moi exercé ici à Berlin, à l'école de formation des travailleurs<sup>19</sup> fondée par Wilhelm Liebknecht, le vieux Liebknecht, en sait un peu plus sur la question qui vient d'être évoquée, plus à partir de la pratique de la vie, que peut-être un dirigeant syndical et notamment que... — comment

dois-je maintenant m'exprimer pour ne pas blesser ? On a dit à bon droit qu'il y a eu des « profiteurs de guerre » et après la guerre des « profiteurs de révolution » ; j'ai toujours eu l'impression qu'il y a eu des « jaseurs de guerre » et après la guerre des « jaseurs de révolution » ! Or ce qu'on entendait par plus-value était que l'on disait : L'ouvrier travaille dans la production, il fabrique tels ou tels produits. Le patron, en revanche, apporte ces produits sur le marché, et il donne au travailleur autant que nécessaire pour que le travailleur puisse entretenir sa vie, car sinon il ne pourrait pas non plus travailler pour l'entrepreneur – le reste est de la plus-value. Certes, il en va tout à fait de cette plus-value comme en parle aujourd'hui par exemple Walther Rathenau<sup>20</sup> – je ne veux absolument rien dire sur cet homme très décrié –, mais en ce qui concerne la question sociale, il est dans la plus grande des erreurs. Il n'y a pas de doute que cette plus-value, si on la répartissait, n'apporterait aucune augmentation aux membres des grandes masses prolétaires. Mais par des opérations de calcul qui éventuellement planent loin des réalités, on ne résout effectivement pas les choses. Il faut plutôt saisir cette plus-value de la bonne manière en rapport avec sa signification sociale. Cette plus-value existerait-elle donc vraiment en si faible quantité comme Rathenau, par exemple, le calcule « correctement » ? Non ! Car il n'y aurait alors à Berlin ni théâtre, ni enseignement supérieur, ni écoles secondaires, rien de tout ce qu'on appelle la vie culturelle, la vie de l'esprit. Tout cela en vérité est obtenu pour l'essentiel avec ce

qu'on appelle la plus-value. Or il ne s'agit absolument pas de la manière dont cette plus-value est amenée à la surface de la marchandise et de la circulation de l'argent, mais du fait que, dans ce qui n'est discuté que sous le slogan de plus-value, s'exprime tout le rapport de la vie de l'esprit moderne à la grande masse du peuple qui ne peut pas prendre directement part à cette vie de l'esprit.

Celui qui pendant des années a enseigné parmi les ouvriers et s'est efforcé devant eux d'enseigner ce qui ressort de manière immédiate et pressante de la sensibilité humaine universelle, ce qui se parle d'homme à homme, celui-là sait quel caractère doit avoir une éducation de l'esprit qui soit universellement humaine et comment cette éducation de l'esprit se distingue de celle qui s'est forgée au cours des trois à quatre derniers siècles sous l'influence justement de l'ordre économique instauré par le capital privé et la technologie. Si je peux une nouvelle fois me permettre de parler personnellement — le personnel illustre le général —, je suis alors peut-être en droit de dire ceci : Je savais, quand je parlais pendant des semaines, des heures durant, devant les ouvriers, que je parlais là de telle manière que dans leurs âmes résonnaient des cordes sensibles ; ces hommes recevaient alors un savoir, une connaissance avec laquelle ils pouvaient cheminer, qu'ils pouvaient assimiler. Mais vinrent ensuite aussi les temps où le prolétaire devait à son tour satisfaire à la mode de prendre part à « l'éducation », à cette éducation qui du point de vue de l'esprit était le fruit de la culture dirigeante, dominante. Il fallait

alors conduire ces prolétaires dans les musées, il fallait leur montrer ce qui était résulté de la façon de ressentir de la classe dirigeante des hommes et des femmes de sensibilité bourgeoise. Oui, on savait alors – si l'on était honnête, on le savait, si l'on n'était pas honnête, on se répétait toutes sortes de belles paroles sur l'éducation populaire, etc. – que tout cela ne crée pas de pont entre la culture intellectuelle, l'éducation intellectuelle des milieux dirigeants et ce qui est l'aspiration à l'esprit, le besoin d'esprit du monde ouvrier. Car l'art, la science, la religion ne peuvent se comprendre que s'ils sont le produit de milieux avec lesquels on se trouve sur un même terrain social, de sorte que l'on peut partager avec eux les mêmes sensations et sentiments sociaux – et non si une déchirure sépare ceux qui sont censés jouir de cette éducation et ceux qui peuvent réellement jouir de cette éducation. On ressentit alors un profond mensonge culturel. Et aujourd'hui, on ne peut vraiment pas se permettre de répandre en toute bienveillance l'obscurité sur ces choses, mais il faut aujourd'hui qu'elles soient vues clairement. On ressentit alors ce profond mensonge culturel qui consistait à édifier toutes sortes d'universités populaires ou d'écoles de formation et à vouloir communiquer aux gens une culture qui ne pouvait venir à eux par aucun pont. Le prolétaire se tenait d'un côté de l'abîme, regardait de l'autre côté ce qui était produit en matière d'art, de mœurs, de religion, de science par les milieux dirigeants, ne le comprenait pas, le tint pour quelque chose qui – tel un luxe – ne concernait que ces



milieux dirigeants. Le prolétariat vit alors l'utilisation, la concrétisation de la plus-value, tandis qu'il prononçait le mot de plus-value. Ce prolétariat sentit quelque chose de tout autre que ce qui était dit de la plus-value dans ce langage de thermomètre. Il sentit : C'est une vie de l'esprit qui est générée par le produit de notre travail ; cela, c'est nous qui le produisons, mais nous en sommes exclus !

C'est ainsi qu'il faut considérer la question de la plus-value si elle est considérée non pas en théorie, mais d'une manière pleinement vivante, de la manière dont elle se pose vraiment dans la vie. Alors nous voyons aussi quelle est la première question essentielle de cette vaste question sociale : nous voyons alors la partie spirituelle de la question sociale. Nous voyons alors comment, à la même époque où sont apparues durant ces trois à quatre derniers siècles une technologie moderne, une science moderne et simultanément une forme économique liée au capitalisme privé, est apparue aussi une vie de l'esprit qui de plus en plus ne devient que ce qui est appelé à vivre dans les âmes de ces hommes séparés par un profond fossé des grandes et larges masses, de l'éducation desquelles ils se soucient insuffisamment, de l'éducation desquelles ils se dissocient. C'est pourquoi le cœur vous saigne tant lorsqu'on apprend comment, empli de bonnes intentions et de bonne volonté, on s'entretenait dans ces milieux dirigeants, dans des pièces bien chauffées ornées de miroirs, sur la manière dont on est fraternel avec tous les hommes, dont il faudrait aimer tous les hommes, comment on s'entretenait

de toutes les vertus chrétiennes – à la chaleur d'un poêle, produite par ce même charbon qui était acheminé à la surface depuis les mines de charbon dans lesquelles on faisait descendre des enfants de neuf ans, onze ans, treize ans, qui littéralement – pour le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle il en était littéralement ainsi ; par la suite, cela ne s'est pas amélioré par le mérite des classes dominantes mais du fait des revendications du prolétariat – devaient descendre dans les mines avant le lever du soleil et ne pouvaient en remonter qu'après le coucher du soleil, de sorte que ces pauvres enfants ne voyaient pas la lumière du soleil de toute la semaine.

On croit aujourd'hui que ces choses sont dites pour exciter les esprits. Non ! Il faut qu'elles soient dites pour indiquer combien ce qui est la vie de l'esprit des trois à quatre derniers siècles s'est séparé de la vraie vie des hommes. On a pu parler – abstraitement – de la morale, de la vertu, de la religion, sans que la vraie vie agissante et concrète n'ait été touchée d'une quelconque manière par ce discours de fraternité et d'amour du prochain, de christianisme, etc. C'est cela finalement qui place devant nous, comme un point essentiel de la question sociale, la question de l'esprit. Nous voyons là toute l'ampleur de la vie de l'esprit, en particulier de la vie de l'esprit en rapport avec l'homme du présent et d'un proche avenir, de la vie de l'esprit qui se déroule dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement. Il s'est trouvé qu'au cours des trois à quatre derniers siècles, par la manière dont les différents territoires princiers se sont formés en diffé-

rents États nationaux économiques, la vie de l'esprit dans ses aspects publics les plus importants a été prise en charge par la structure de l'État. Et aujourd'hui, on est fier, du côté de la science, du côté de la vie de l'esprit en général, d'avoir arraché – certainement à juste titre – le système d'enseignement et d'éducation à cette appartenance à la religion, à la théologie, qui date du Moyen Âge. On en est très fier et on n'a cessé de le répéter : au Moyen Âge, il en était ainsi que la vie de l'esprit, la vie scientifique de la théologie était à la botte de l'Église. Il ne s'agit évidemment pas de souhaiter le retour de ce temps-là. Nous ne voulons pas rétrograder, nous voulons aller de l'avant. Mais aujourd'hui, les temps ont de nouveau changé. Aujourd'hui on ne peut pas se contenter de faire remarquer avec suffisance comment au Moyen Âge la vie de l'esprit était à la botte de l'Église. Aujourd'hui, il faut faire remarquer autre chose. Pour l'illustrer, prenons un exemple qui n'est pas trop éloigné de notre propos.

Un savant et investigateur de la nature d'une très grande valeur<sup>21</sup> que j'estime beaucoup – ces choses ne sont absolument pas dites pour rabaisser les personnes – qui était en même temps secrétaire de l'Académie des Sciences de Berlin, parla de la manière dont cette Académie de Berlin se situait par rapport à l'État. Ce monsieur disait à l'époque dans un discours bien tourné que les membres de cette Académie savante considéraient comme un honneur très particulier d'être la troupe d'élite scientifique des Hohenzollern. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres que l'on pourrait citer non

par centaines, mais par milliers, et qui porte à nos lèvres la question suivante : Qu'y a-t-il aujourd'hui à la place de ce où en des temps anciens la vie de l'esprit était à la botte de l'Église ? À la botte de qui est aujourd'hui la vie de l'esprit ? Ce n'était même pas aussi grave dans un passé récent que cela le deviendrait fatalement si entraient vraiment en vigueur des dispositions gouvernementales par lesquelles pourrait se déployer le terrible régime éducatif qui s'est déployé à l'est de l'Europe et qui prouve assez qu'il apporterait la mort de toute culture. Vous ne devez pas regarder seulement vers le passé, mais surtout vers le futur et devez dire : Le temps est proche où la vie de l'esprit devra apparaître comme une partie autonome de l'organisme social, où elle devra être mise en autogestion.

On rencontre aujourd'hui d'innombrables préjugés lorsqu'on formule une pensée telle que celle-ci. On est tout simplement considéré comme quelqu'un d'insensé lorsqu'on ne peut pas se référer aujourd'hui à la grande chance qui réside dans l'étatisation du système d'enseignement et d'éducation. Mais le salut qui doit être recherché ne sera trouvé qu'à partir du moment où, depuis l'enseignant des classes les plus petites jusqu'à celui qui professe dans les établissements d'enseignement supérieur, tout le système d'instruction et d'éducation ainsi que la vie de l'esprit qui s'y rattache sera mis en autogestion – et non plus géré par l'État ! Cela fait partie des grands comptes qui doivent être tenus aujourd'hui.

Le cercle de personnes qui, le premier, s'est mon-

tré favorable à moi lorsqu'il s'était agi d'incarner dans le présent l'impulsion de la tripartition, ce cercle est celui dont procède aussi maintenant à Stuttgart la première véritable école unitaire libre<sup>22</sup>. À l'usine Waldorf-Astoria doit se rattacher prochainement une école unitaire modèle, bâtie sur cette pédagogie, sur cette méthode éducative qui ne procède de rien d'autre que de la connaissance réelle et véritable de l'être humain en devenir. Celui-ci n'est pas différent entre la septième et la quinzième année de vie, quels que soient la classe ou le rang social auxquels il appartient. Mais c'est lui qu'il faut tout d'abord apprendre à connaître si on veut l'instruire et l'éduquer.

Comme j'ai été celui qui avait eu à tenir à Stuttgart le cours de formation<sup>23</sup> pour les enseignants exerçant dans cette école Waldorf, c'est aussi entre mes mains que sont tombées les choses qui sont aujourd'hui acceptées comme une évidence. On ne soupçonne pas tout ce que cela suppose pour que ces choses soient acceptées comme une évidence ! Or elles n'ont en fait pris forme que durant les dernières décennies. On est en droit en pareille occasion – où les choses qui sont objet de la pratique de vie doivent également être objet de l'expérience de vie –, on est en droit de faire remarquer que ce que l'on dit ne l'est pas à partir de l'insouciance d'une vie de jeunesse, mais que l'on ose seulement le formuler lorsqu'on a comme moi presque accompli la sixième décennie de sa vie. On se souvient alors comment les programmes d'enseignement étaient encore succincts autrefois et comment

ce qui devait faire l'objet du cours était couvert par les exposés, les livres et les expériences de ceux qui se tenaient à l'intérieur du système éducatif vivant, qui puisaient à l'esprit. Aujourd'hui, cependant, on n'a pas de programme d'enseignement succinct — aujourd'hui, on a de gros livres dans lesquels il n'est pas seulement écrit que l'on doit traiter ceci dans telle classe et cela dans telle autre classe, mais également comment il faut le traiter ! Ce qui devrait être l'objet d'un enseignement libre doit devenir, est déjà devenu, objet de circulaires ministérielles. Avant d'avoir un sentiment clair, suffisant, de ce qu'il y a d'antisocial dans ces choses, avant cela on ne sera pas mûr pour collaborer à la véritable guérison de l'humanité. C'est pourquoi le premier point essentiel de la question sociale réside dans l'établissement d'une vie libre de l'esprit, indépendante de l'État. C'est le premier des trois membres autonomes de l'organisme social tripartite à édifier. Si l'on soutient aujourd'hui de telles choses, si l'on indique comment il se peut bien qu'à l'avenir personne ne gère au sein du membre culturel de l'organisme social tripartite hormis celui qui prend aussi une part active à la vie culturelle, alors il n'y aura, en ce qui concerne l'enseignement, que peu de ressemblance avec l'enseignement dans l'État unitaire d'aujourd'hui. Toute la vie se présentera comme dans une république modèle. Chacun n'enseignera pas seulement en fonction des exigences d'un décret, mais créera à partir de son esprit ce qui est utile à l'enseignement et à l'éducation. On n'aura pas seulement à demander ce qui qualifie l'être

humain pour le socialisme dans sa treizième ou dans sa dix-septième année, mais bien ceci : qu'est-ce qui a son fondement dans l'essence de l'être humain lui-même, afin qu'on puisse l'en faire sortir, de sorte que lorsqu'il aura reçu ces forces dégagées de la profondeur de son être, il ne se tiendra pas là en être veule, brisé, comme tant d'autres aujourd'hui, mais il se tiendra de telle manière qu'il sera à la hauteur de son destin et qu'il pourra aussi collaborer à ce que sont ses tâches dans la vie. Ceci renvoie au premier membre dans la tripartition de l'organisme social.

Cependant, lorsqu'on exprime de telles pensées, on est tout d'abord payé de retour par une question, par une objection, comme j'en ai fait l'expérience dans une ville d'Allemagne du sud. Dans la discussion après une conférence, un professeur de l'enseignement supérieur me répondit à peu près de la manière suivante : Nous autres Allemands serons à l'avenir un peuple pauvre. Cet homme-là veut rendre la vie de l'esprit indépendante. Le peuple pauvre ne pourra pas payer la vie indépendante de l'esprit, car il n'aura pas d'argent. Il faudra donc recourir aux deniers de l'État, payer le système d'enseignement avec l'argent des impôts, et comment ce système deviendrait-il alors indépendant, comment ne devrait-il pas avoir placé au-dessus de lui le droit de regard de l'État, puisqu'il doit être entretenu par l'État ? J'ai seulement pu répliquer à cela qu'il me paraissait très étrange que le professeur croie que ce que l'on prend sous forme d'impôts dans la caisse de l'État en sorte n'importe comment

et que ce ne sera pas pris à l'avenir au « pauvre peuple ». Mais ce que l'on rencontre le plus, c'est le manque de pensées dans tous les domaines. À cela il convient d'opposer un véritable penser pratique, qui regarde à l'intérieur des faits de la vie. Cela pourra aussi donner lieu à des programmes de vie pratiques, qui sont réalisables.

Et de même que la vie de l'esprit, le système d'enseignement et d'éducation, doit être rendue autonome, de même doit l'être d'un autre côté la vie économique. Il est curieux de voir comment à l'époque moderne deux revendications sont remontées des profondeurs de la nature humaine : celle de la démocratie et celle du socialisme. Tous deux, la démocratie et le socialisme, se contredisent mutuellement. Avant la catastrophe qu'a été la guerre mondiale, on a soudé ensemble ces deux impulsions contradictoires et même nommé un parti, la social-démocratie, d'après cela. Du fer en bois serait à peu près la même chose ! Tous deux, le socialisme et la démocratie, se contredisent. Mais tous deux sont des revendications très sincères et honnêtes de l'époque moderne. La catastrophe de la guerre mondiale est maintenant passée par-devers nous. Elle a porté ses fruits, et nous entendons maintenant comment la revendication sociale se manifeste et ne veut rien savoir d'un parlement démocratique. Comment la revendication sociale surgit une fois de plus, théoriquement, sans la moindre idée de la manière dont sont les faits en réalité, avec des slogans de nature tout à fait abstraite tels que « Conquête du pouvoir politique », « Dictature du



prolétariat», etc., cela remonte certes des profondeurs de la sensibilité socialiste, mais prouve que l'on s'est aperçu maintenant que la sensibilité socialiste aussi contredit la sensibilité démocratique. L'avenir, qui doit tenir compte des réalités de la vie, non des slogans, devra reconnaître combien celui qui est de sensibilité socialiste a raison lorsqu'il ressent dans la « démocratie » quelque chose qui pour ainsi dire le fait frémir, et combien d'un autre côté celui qui est de sensibilité démocratique a raison lorsque il ressent ce qu'il y a de plus terrible aux mots de « Dictature du prolétariat ».

Comment les faits se présentent-ils en réalité dans ce domaine ? Il nous suffit, sur ce point, de considérer la vie économique en rapport avec la vie de l'État, de la même façon dont nous venons de considérer la vie de l'esprit en rapport avec la vie de l'État. Ce fut de nouveau un préjugé des hommes de l'époque moderne, en particulier de ceux qui croyaient penser de manière très progressiste, que l'État devait de plus en plus devenir gérant. La poste, le télégraphe, le chemin de fer, etc., furent placés sous la régie de l'État, et bientôt, l'on voulut étendre la régie de l'État à des domaines économiques toujours plus larges. C'est une grande et vaste affaire que j'aborde maintenant en quelques mots, et je dois malheureusement — parce que je suis contraint de développer ces choses dans une conférence succincte — m'exposer au danger que l'on fasse passer pour du dilettantisme ce qui est présenté en des mots très concrets et qui peut être prouvé à l'aide d'innombrables exemples puisés dans l'his-

toire récente. Mais ce n'est absolument pas du dilettantisme. En effet, ce qui est ici comme un préjugé des hommes les plus progressistes se montrera sous son véritable visage à partir du moment précis où l'on prendra le socialisme au sérieux. Et cela se montrera sous son véritable visage quand on prendra en outre au sérieux une parole que Friedrich Engels, dans ses instants les plus lucides, a exprimée dans son écrit *Socialisme utopique et socialisme scientifique*<sup>24</sup>. Il dit à peu près ceci : Si l'on embrasse du regard la vie de l'État telle qu'elle s'est développée jusque dans le présent, on découvre qu'elle englobe la gestion des branches de la production et l'organisation de la circulation des marchandises. Mais en gérant, l'État a en même temps régné sur des hommes. Il a donné les lois d'après lesquelles ont à se comporter – que ce soit dans leurs activités économiques ou en dehors – les hommes qui se tiennent au-dedans de la vie économique. La même instance a géré, et a donné les lois pour le comportement des hommes qui se tiennent au-dedans de la vie économique. Cela doit changer à l'avenir.

Engels a très bien vu ce point. À l'avenir, pensait Engels, il ne sera plus licite, sur le terrain où se déroule l'activité économique, de régner sur des hommes ; mais sur ce terrain, seul sera licite de gérer ce qui est de la production et d'organiser ce qui concerne la circulation des marchandises. C'était un point de vue juste – mais une demi-vérité ou en fait seulement un quart de vérité. Car si ce qui est accompli en matière de lois sur ce terrain économique, lequel coïncidait jusqu'à présent avec la vie

de l'État, est soustrait à la gestion économique et à l'organisation économique, il faut que cela obtienne sa place propre — pas une place, toutefois, d'où les hommes sont régis de manière centralisée, mais une place où ils se régissent eux-mêmes démocratiquement.

Autrement dit : les deux impulsions, démocratie et socialisme, indiquent qu'outre l'élément spirituel indépendant de l'organisme social, deux domaines dissociés l'un de l'autre doivent encore se trouver au sein de l'organisme social global, c'est-à-dire ce qui reste de l'ancien État. Ce sont la gestion de l'économique et celle du droit public, ou en d'autres termes de tout ce dont chaque être humain est capable de juger lorsqu'il est devenu majeur. Car que contient cette revendication de démocratie ? Elle contient que l'humanité moderne veut devenir historiquement mûre pour gérer légitimement, sur le terrain libre de l'État, sur le terrain libre du droit, ce en quoi tous les hommes sont égaux entre eux, ce sur quoi donc, indirectement ou directement — indirectement par représentation, directement par un quelconque référendum — chaque être humain devenu majeur peut décider aux côtés de chaque autre être humain devenu majeur. Ainsi devrions-nous avoir à l'avenir un terrain juridique indépendant, qui sera la continuation de l'ancien État de pouvoir et de force, et qui sera enfin le véritable État de droit. Jamais un véritable État de droit ne se formera autrement que par le fait que seules seront réglées en lui au moyen de lois les affaires au sujet

desquelles tout être humain devenu majeur est capable de donner son jugement, et de ces affaires fait de nouveau partie quelque chose dont le prolétariat a beaucoup parlé mais au sujet duquel ses paroles doivent une fois de plus être prises pour le thermomètre social. Car une fois de plus, une parole de Karl Marx s'est profondément gravée dans l'esprit du prolétariat : Il n'y a pas de dignité de l'existence humaine quand le travailleur doit vendre sa force de travail comme une marchandise sur le marché du travail<sup>25</sup>. Car de la même manière que l'on paie une marchandise au prix de la marchandise, de même on paie la force de travail, par équivalence avec la marchandise, en salaire. Au prix de la marchandise, de la force de travail !

Ce fut une parole importante dans l'évolution de l'humanité moderne non pas tant par son contenu concret que par son impact foudroyant sur le prolétariat, cet impact foudroyant dont les milieux dirigeants ne se font en fait aucune idée. Et à quoi tout cela tient-il ? Cela tient au fait que, dans le circuit économique, c'est-à-dire dans les activités de production des marchandises, de circulation des marchandises et de consommation des marchandises, qui seules entrent en ligne de compte dans le cycle économique, est introduit aussi d'une manière non organique la réglementation du travail selon une mesure, selon le temps, selon le caractère, etc. Et ce domaine ne sera pas sain tant que ne seront pas retirés du circuit économique le caractère, la mesure et le temps du travail humain, qu'il soit un travail de l'esprit ou qu'il soit un travail physique. Car la

réglementation de la force de travail n'a pas sa place dans la vie économique, où celui qui est économiquement le plus fort a aussi le pouvoir d'imposer le mode de travail à l'économiquement faible. La régulation du travail d'être humain à être humain, ce qu'un être humain travaille pour un autre, il appartient de le régler sur le terrain du juridique, là où tout individu devenu majeur fait face à égalité à tout autre individu devenu majeur. Combien j'ai à travailler pour l'autre, ce ne sont pas des pré-supposés économiques qui doivent en décider, mais seulement et uniquement ce qui se déterminera dans le futur État, qui est l'État de droit face à l'État de pouvoir d'aujourd'hui.

Là aussi, on rencontre une fois de plus un paquet de préjugés lorsqu'on énonce ce genre de choses. Aujourd'hui, il est juste que les gens disent : Tant que l'ordre économique est donné par les conditions du marché libre, il est évident que le travail dépend de la production, de la manière dont les marchandises sont payées. Mais celui qui croit que cela doit rester ainsi ne voit pas comment, historiquement, de tout autres revendications se font jour. À l'avenir, il faudra dire : Comme il serait insensé que des personnes qui ont à gérer un quelconque secteur d'une entreprise se réunissent et prennent les livres de comptes de l'année 1918 et disent : nous avons produit tant et tant, nous devons cette année aussi arriver aux mêmes résultats. Maintenant, nous sommes en septembre, nous avons donc besoin, pour y parvenir, d'encore tant et tant de jours où il pleut et tant et tant de jours où il faut qu'il y ait du

soleil, etc. On ne peut pas prescrire à la nature qu'elle se règle d'après les prix, mais il faut régler les prix d'après la nature ! D'un côté, la vie économique confinera aux fondements de la nature, et de l'autre côté à l'État de droit, où sera aussi réglementé le travail. Là il faudra établir sur des bases purement démocratiques combien de temps l'être humain aura à travailler, et c'est d'après cela que se détermineront les prix — c'est-à-dire d'après les fondements de la nature, de même que sont fixés aujourd'hui d'après ces mêmes fondements de la nature les prix dans l'agriculture. Il ne s'agit pas de réfléchir à l'amélioration de petites institutions ; il s'agit de penser autrement et de voir les choses autrement. Ce n'est que lorsqu'il est jugé de la force de travail sur le terrain commun démocratique indépendant, où l'être humain fait face à l'autre d'égal à égal, en tant qu'individu devenu majeur, et qu'il apporte ce travail en homme libre dans la vie économique indépendante où ne sont pas conclus des contrats de travail, mais des contrats sur la production, ce n'est qu'à partir de ce moment que disparaîtra de la vie économique ce qui y est aujourd'hui générateur de troubles. Voilà ce qu'il faut bien voir.

Dans ce temps court, je ne peux qu'évoquer ces choses. Je tiendrais très volontiers un cycle de conférences, mais ce n'est pas possible cette fois-ci. Il faut toutefois que j'indique encore comment le troisième membre, la vie économique, se présente dans l'organisme social tripartite, comment il doit se prolonger jusque dans l'avenir.

Dans cette vie économique, il ne peut y avoir à bon droit comme jusqu'à présent : la gestion du capital, la gestion du sol, la gestion des moyens de production — c'est d'ailleurs de la gestion de capital —, la gestion du travail, mais il peut seulement y avoir à bon droit en elle la gestion de la production des marchandises, de la circulation des marchandises et de la consommation des marchandises. Et la cellule primitive, pour ainsi dire, de cette vie économique, qui ne doit être fondée que sur la compétence et la qualification professionnelle, la formation des prix, comment devra-t-elle s'accomplir? Non par le hasard du marché prétendument libre comme cela a été le cas jusqu'ici dans l'économie nationale et dans l'économie mondiale! Elle devra s'accomplir comme ceci, que sur la base d'associations qui se forment de manière appropriée entre les différentes branches de la production et les coopératives de consommation, par l'intermédiaire de personnes qui émergent de ces coopératives de par leurs compétences et leurs qualifications professionnelles, soit obtenu organiquement, soit obtenu raisonnablement ce que le hasard du marché génère aujourd'hui sur le mode de la crise. À l'avenir, quand il reviendra à l'État de droit de déterminer le type et le caractère de la force de travail humaine, il devra se passer à peu près ceci dans la vie économique, que l'homme obtienne, pour quoi que ce soit qu'il réalise du fait de son travail, tant de valeurs d'échange qu'il puisse satisfaire par là à ses besoins jusqu'à ce qu'il ait de nouveau fourni un même produit.

C'est peut-être à grands traits, d'une manière dilettante, superficielle, que ce qui vient d'être dit sera expliqué à travers l'exemple suivant, mais cette explication suffira pour aujourd'hui : si je produis une paire de bottes, je dois être en mesure, avec la valeur fixée mutuellement, d'obtenir en échange, par la fabrication de cette paire de bottes, autant de biens qu'il m'est nécessaire pour satisfaire par là à mes besoins jusqu'à ce que j'aie de nouveau produit une paire de bottes. Et il faut qu'il existe des institutions qui aient à régler au sein de la société les besoins pour les veuves, les orphelins, les invalides et les malades, l'éducation, etc. Mais qu'une telle régulation de la formation des prix puisse avoir lieu, ce qui sera uniquement l'affaire d'une socialisation économique, dépendra du fait qu'il se crée des corporations – fussent-elles élues, fussent-elles désignées à partir des associations des branches de production en lien avec les coopératives de consommateurs – des corporations appelées, dans la vie réelle, à fournir les prix justes.

Cela peut seulement se faire si toute la vie économique – non pas, toutefois, sous la forme d'une économie planifiée à la Moellendorff<sup>26</sup>, mais sous une forme vivante – est organisée de telle manière que soit par exemple respectée la chose suivante : supposons qu'un quelconque article ait tendance à devenir trop cher. Qu'est-ce que cela signifie ? Il est produit trop peu de cet article ; il faut que, par contrat, des ouvriers soient aiguillés vers les branches de la production qui peuvent produire cet article. Si en revanche un article devient trop bon



marché, il faut que des entreprises suspendent leur activité et que les ouvriers en soient retirés et placés par une réglementation dans d'autres entreprises. Lorsqu'on énonce quelque chose comme cela, les gens le qualifient aujourd'hui de difficile. Mais celui qui le rejette pour cause de difficulté pour en rester à de petites améliorations des conditions sociales devrait aussi savoir qu'il en restera aussi par là à la situation d'aujourd'hui.

Cela vous montre comment, par des associations qui sont purement formées à partir des forces économiques elles-mêmes, la vie économique doit se fonder sur elle-même, comment la vie économique, sur laquelle l'État a aujourd'hui étendu son aile, ne doit effectivement être gérée que par les forces économiques elles-mêmes, et ceci d'une manière telle que, dans le cadre de cette gestion de la vie économique, l'initiative individuelle est préservée autant que possible. Cela ne peut pas se faire par une économie planifiée, par une gestion collective des moyens de production, mais uniquement par des associations de libres branches de production et par des accords entre ces associations et les coopératives de consommation.

La terrible erreur réside en ceci que l'étatisation, qui jusqu'à présent a été menée par les milieux dirigeants, doit être poussée à l'extrême, que sur toute la vie de l'État, utilisant le cadre de cette vie de l'État, doivent s'étendre des coopératives, ce par quoi on minerait toute relation entre une telle économie planifiée et les forces économiques extérieures; alors que les associations au sens de la tripartition visent

justement à conserver l'entière liberté d'initiative de l'acteur économique, à laisser ouvert tout ce qui relie une entité économique particulière au corps économique général.

Toutefois, certaines choses aussi se présenteront vraiment très différemment, par exemple une chose que je peux seulement indiquer à l'aide d'une image. La théorie socialiste exige l'abolition de la propriété privée, comme on dit, et le transfert de la propriété privée à la propriété collective – autant de mots par lesquels un expert en la matière ne peut rien se représenter. Or cela ne signifie rien du tout. Ce qui peut signifier quelque chose, je peux vous le dire de la manière suivante, avec une image. Aujourd'hui, les hommes sont par exemple très fiers de leurs philosophes. Or il y a une chose sur laquelle les hommes pensent assez justement, du moins tant qu'il s'agit de productions de l'esprit ; alors que, sur le terrain des choses matérielles, ils ne parviennent pas de la même manière à penser sainement. Car comment pense-t-on au sujet de la propriété culturelle ? On pense qu'il faut être présent à ce que l'on acquiert par l'esprit. On ne peut pas bien dire : Ce que je produis en tant que propriété culturelle devrait être produit par une économie collective ou par un mode d'exploitation coopératif. Il faudra bien en laisser le soin à l'individu. Car la meilleure manière de le produire est que l'individu soit associé à la tâche, avec ses aptitudes et ses talents, et non quand il en est dissocié. Mais on pense tout de même socialement lorsque trente ans après la mort du créateur – ce délai pourrait éventuellement être

réduit de beaucoup —, ce que l'on a produit par l'esprit n'appartient plus aux héritiers, mais à celui qui le mieux peut de nouveau le rendre accessible à la collectivité. On considère cela comme une évidence, parce que les hommes aujourd'hui n'accordent pas de valeur particulière à ce qu'ils ressentent comme relevant de l'esprit. Mais les hommes ne font aucune tentative pour aller dans ce sens lorsqu'on parle du fait que la propriété privée physique devrait être traitée de la même manière, qu'elle ne devrait rester propriété privée que tant que l'on peut y être présent avec ses facultés, mais devrait ensuite être transférée — non pas toutefois à cette collectivité chimérique qui générerait des corruptions de la pire espèce, etc., mais à celui qui de nouveau pour sa part aura les meilleures aptitudes et mettrait l'affaire au service de la collectivité.

Là où l'on pense de manière non prévenue, ces choses se manifestent déjà. Nous avons entrepris de fonder une université de science spirituelle, le Goetheanum, à Dornach près de Bâle en Suisse. Nous l'appelons Goetheanum depuis le moment où le monde devient « woodrowwilsonné », où il devient nécessaire que les Allemands montrent qu'ils établiront avec audace face à la Terre entière une vie de l'esprit. Un Goetheanum à l'étranger, représentant de la vie de l'esprit allemande — autrement que ne le fait le chauvinisme ! Mais je voudrais maintenant mettre en relief une autre chose. Elle est en train de se construire, cette université de science spirituelle, et elle sera maintenant gérée par les personnes qui ont la faculté de promouvoir cette

affaire. À qui appartiendra-t-elle quand les personnes actuelles ne seront plus parmi les vivants ? Elle ne sera transmise à personne par voie d'héritage, mais elle sera transmise à celui qui à son tour pourra le mieux la gérer au service de l'humanité. Elle n'appartient en fait à personne.

Si l'on pense socialement dans le domaine de l'économie, il se crée effectivement ce qui doit se créer si quelque chose de salubre est appelé à se produire dans l'avenir. J'ai développé en détail la suite sur la circulation de la propriété privée dans mon écrit *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, où j'ai montré comment l'organisme social doit être articulé selon ses trois membres indépendants et, en tant que tels, coopérants : l'organisation culturelle, autogérée à partir des profondeurs d'une vie libre de l'esprit ; l'organisation étatique politique et juridique avec une gestion démocratique réglée sur l'activité de jugement de chaque individu devenu majeur ; et une vie économique qui doit uniquement relever du jugement des différentes personnes et corporations compétentes et professionnellement qualifiées, et de leurs associations.

Cela semble être si nouveau que, depuis que je défends ces idées en Allemagne, il m'a aussi été objecté une fois par quelqu'un la chose suivante : Tu divises l'État, qui doit être une structure unitaire, en trois parties. J'ai pu seulement répondre à la question de savoir si je coupais le cheval en trois ou quatre morceaux en disant qu'il doit se tenir sur ses quatre jambes ! Ou quelqu'un affirmera-t-il

qu'un cheval n'est une unité que lorsqu'il se tient sur une jambe ? Tout aussi peu quelqu'un sera en droit de prétendre que la vie sociale, si elle doit être une unité, doit confluer en une unité abstraite. On ne devra plus, à l'avenir, se laisser hypnotiser par l'État unitaire abstrait, on devra savoir qu'il doit être structuré en trois parties, en trois membres, sur lesquels il peut se tenir : en un libre domaine de l'esprit qui se gère lui-même, en une organisation juridique avec une législation démocratique, en une organisation économique avec une gestion purement professionnelle et compétente de l'économie.

La moitié de certaines grandes vérités fut formulée il y a plus de cent ans à l'ouest de l'Europe en des mots qui tombèrent à l'époque comme une demi-vérité : liberté, égalité, fraternité, trois idéaux qui mériteraient effectivement d'être inscrits assez profondément dans les cœurs et dans les âmes des hommes. Mais ce n'étaient certainement pas des personnes stupides et insensées qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ont déclaré que ces trois idéaux en fait se contredisaient : qu'il ne peut y avoir de liberté là où règne l'égalité absolue et qu'il ne peut pas non plus y avoir de fraternité là où il doit y avoir une égalité absolue. Ces objections étaient justes, mais seulement parce qu'elles sont apparues à une époque où l'on était hypnotisé par ce qu'on appelait l'État unitaire. Dès l'instant où l'on ne sera plus hypnotisé par celui-ci, où l'on comprendra la nécessaire tripartition de l'organisme social, on parlera autrement.

Permettez que, pour finir, je résume en une comparaison ce que je développerais volontiers encore

davantage. Je n'ai pu, pour ainsi dire, que tracer des fils conducteurs, présenter en une esquisse ce que je voulais dire ; je sais combien je n'ai pu qu'évoquer ce qui ne peut être pénétré sous tous ses aspects et reconnu que s'il en est donné une présentation détaillée. Mais je voudrais encore indiquer comment l'État unitaire se dressait devant les hommes sous une forme hypnotisante et comment ils voulaient laisser cet État unitaire être dominé par les trois grands idéaux de liberté, égalité, fraternité. Il va falloir apprendre qu'il doit en être autrement. Actuellement, les hommes sont habitués à considérer cet État unitaire comme un dieu. À cet égard, leur comportement est semblable à celui de Faust face à la Marguerite de seize ans. On voit aussi, dans notre situation, des choses qui ressemblent aux leçons que Faust donne à l'enfant Marguerite, qui sont adaptées à la Marguerite de seize ans, et qui sont généralement considérées par les philosophes comme quelque chose de hautement philosophique. Faust dit là<sup>27</sup> : « Celui qui embrasse tout et soutient tout, n'embrasse-t-il, ne soutient-il pas toi, et moi, et lui-même ? » Il en est presque ainsi à l'égard de l'État unitaire, que les hommes sont aussi hypnotisés par cette idole unitaire et ne peuvent pas reconnaître que cet organisme unitaire doit devenir tripartite pour le salut des hommes à l'avenir. Et plus d'un fabricant parlera volontiers à ses ouvriers à propos de l'État comme Faust vis-à-vis de Marguerite, en disant : l'État, celui qui embrasse tout, et soutient tout, ne contient et soutient-il pas soi, et toi, et moi-même ?

— Mais il lui faudrait alors mettre vite sa main devant sa bouche et ne pas dire trop fort le « moi-même » !

La nécessité de la tripartition de l'organisme social doit être reconnue, particulièrement aussi dans les milieux prolétaires. Elle ne sera reconnue qu'à partir du moment où l'on saura que la tripartition est nécessaire. Car il ne pourra pas vraiment régner à bon droit à l'avenir le cri de « Liberté, égalité, fraternité » avec les contradictions que ces trois idéaux renferment les uns par rapport aux autres, mais il faudra que règne à l'avenir la liberté de l'esprit dans la vie indépendante de l'esprit, car là elle sera justifiée ; il faudra que règne l'égalité face à chaque être humain devenu majeur dans l'État démocratique ; et il faudra que règne la fraternité dans la vie économique qui, gérée de manière autonome, nourrit et entretient les hommes. Dès l'instant où l'on appliquera de cette manière ces trois idéaux à l'organisme tripartite, ils ne se contrediront plus mutuellement.

Puisse venir le temps où l'on pourra caractériser la situation de la manière suivante : Nous en Europe du centre voyons vraiment avec douleur ce qui s'est produit à cause de Versailles. Nous n'y voyons qu'un commencement et beaucoup de misère et beaucoup de détresse et de douleur en perspective. Mais puisse se réaliser que l'on puisse dire : Ce qui est extérieur, ils peuvent nous le prendre, car ce qui est extérieur peut être retiré aux hommes. Si toutefois nous sommes en mesure d'en revenir aux années où nous avons nié notre passé, au goethéanisme de cette

époque du tournant du XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les Lessing, Herder, Schiller, Goethe, etc., œuvraient pour un autre domaine —, si dans notre détresse nous sommes en mesure d'en revenir depuis les profondeurs de notre âme aux grands trésors d'Europe du centre, alors dans la détresse de l'époque retentira de l'intérieur de cette Europe du centre, à la rencontre de la vérité qui n'a retenti qu'à moitié il y a un siècle dans les mots de « Liberté, égalité, fraternité », l'autre moitié ; dans une dépendance extérieure peut-être — mais dans une liberté et indépendance intérieures, pourraient alors depuis l'Europe du centre résonner dans le monde les paroles de :

Liberté pour la vie de l'esprit,  
égalité pour la vie juridique démocratique des hommes,  
fraternité pour la vie économique !

En ces mots, on peut résumer comme en une formule ce qu'il faut aujourd'hui dire, ressentir et penser au sens d'une appréhension étendue de la question sociale dans sa globalité. Puissent vraiment beaucoup d'hommes saisir et comprendre cela ; alors pourra exister dans la pratique ce qui aujourd'hui est précisément une question !



L'EUROPE ENTRE  
L'AMÉRIQUE ET L'ASIE

*Stuttgart, 20 juillet 1919*

Parce que les circonstances feront sans doute qu'aucune conférence n'aura lieu ici à la Branche dans les semaines à venir, j'aurai à donner aujourd'hui quelque chose en condensé. Quelque chose en condensé qui mettra le doigt sur certaines circonstances actuelles dont l'observation permet d'acquérir une vision plus précise des tâches de l'époque présente. Et une telle vision des tâches de l'époque présente est bien – comme il ressort de divers aspects dont j'ai traité justement ici – nécessaire aujourd'hui de la manière la plus pénétrante qui soit.

L'être humain, notamment en Europe du centre, est en réalité de nos jours d'une disposition telle qu'il craint ou méprise les connaissances du monde spirituel. L'un et l'autre, il est vrai, sont apparentés intérieurement. Mais justement cette peur du monde spirituel et ce mépris pour la connaissance du monde spirituel sont en rapport avec la situation particulièrement difficile dans laquelle s'est retrouvée l'Europe du centre et dans laquelle elle continuera à se trouver.

Divers aspects de ce que je voudrais traiter aujourd'hui en condensé ont déjà été évoqués par

moi en ce lieu au cours des années, et aussi pendant ces semaines-ci. Vous aurez déduit des réflexions qui ont été livrées ici qu'à l'ouest, chez les peuples latins et anglo-américains, dans tout ce que ces peuples entreprennent de politique au sens le plus large, entrent en jeu des connaissances suprasensibles. Celui qui croit que la politique anglo-américaine, par exemple, ne serait pas dépendante de certaines connaissances suprasensibles sur l'évolution de l'humanité se berce de grandes illusions. Et de même entrent en jeu des connaissances suprasensibles dans tout ce que l'on s'efforce d'atteindre à l'est chez les peuples d'Asie, jusqu'en Russie. Il faut toutefois excepter de ce que l'on entend ici par les objectifs que l'on s'efforce d'atteindre en Russie tout ce qui se rapporte au régime russe actuel. Celui-ci, en effet, est loin de toute connaissance spirituelle et y est étranger. Ces circonstances montrent que nous, en Europe du centre, sommes pour ainsi dire enserrés entre des formes d'organisation du monde qui sont absolument déterminées par des connaissances suprasensibles, lesquelles, souvent, pour l'époque actuelle, ne sont pas d'une nature irréprochable. Nous avons déjà parlé de ces choses. Et l'attention a aussi été attirée sur le fait qu'il ne faille pas continuer, en Europe du centre, à se fermer avec une certaine obstination à de vraies conceptions suprasensibles. Car cette fermeture à des conceptions suprasensibles entraînerait de plus en plus cette pauvre Europe du centre dans les difficultés et la misère, dans la confusion et le chaos.

Cela peut évidemment correspondre actuellement à une particularité de notre temps, dans tous les partis, grands et petits, avec toutes les scissions à gauche et à droite, que de considérer tout ce qui est suprasensible comme quelque chose de puéril dans l'évolution de l'humanité. Les peuples d'Europe du centre auraient lourdement à souffrir s'ils voulaient continuer à se fermer aux connaissances suprasensibles, car ils seraient tout simplement étouffés par ce qui est imprégné de connaissance suprasensible à l'ouest et à l'est. Il est important de signaler aussi que, dans les milieux les plus étendus, la confiance en ceux qui ont des connaissances suprasensibles a fondu, que cette confiance doit être annihilée par la simple adoration de ce que l'on peut atteindre comme connaissance sans la vision suprasensible. Et d'un autre côté, il est vrai aussi qu'aucune époque plus que la nôtre justement n'a besoin de cultiver au plus haut point la confiance envers ceux qui peuvent transmettre quelque chose de ces connaissances suprasensibles. Ainsi, nous nous trouvons en quelque sorte, en Europe du centre, dans la situation où nous avons le plus vivement besoin de quelque chose que nous voudrions aussi rejeter le plus vivement. C'est une réalité que nous devons regarder en face, sans prévention. Il faut par exemple poser la question : D'où le monde anglo-américain tire-t-il ses connaissances sur la marche de l'évolution humaine, qui nous sont devenues si dommageables en Europe du centre ? Et il faut demander : Quelles sont les sources où les peuples orientaux, notamment les peuples orientaux d'Asie, puiseront

à l'avenir ce qui est propre à nous étrangler en Europe? Seule une vision claire et pénétrante de ces choses peut vraiment être salutaire.

Si l'on observe ce qui, même chez des historiens et des hommes politiques anglais et américains que l'on dit totalement rationalistes, se propage comme idées sur le monde, on s'aperçoit que même chez ces rationalistes se mêle partout à leurs idées quelque chose qui, d'une façon ou d'une autre, est influencé par des connaissances suprasensibles sur la marche du monde. Cela s'acquiert parfaitement au sein du monde anglo-américain, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle surtout, par une sorte de voie médiumnique. La voie qui a par exemple été proposée ici, dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*, qui est la voie qui découle tout droit de l'évolution des forces de l'âme humaine, cette voie n'est pas aimée dans le monde occidental. On s'y prend ainsi dans le monde occidental, que l'on va consulter certaines personnes que l'on estime particulièrement qualifiées pour renseigner sur le monde spirituel, des personnes qui ont plus ou moins des dispositions médiumniques. Ceux qui ne croient pas ce que je vais exposer maintenant, ceux-là, ou plutôt les générations à venir, auront à payer lourdement cette incrédulité. On se choisit des personnalités médiumniques. Ces personnalités médiumniques sont amenées dans d'autres états de conscience, dans des états de conscience du type de la transe, et lorsque l'on connaît les artifices par lesquels se révèle à travers ces personnalités médiumniques,

après la mise en sommeil de la raison extérieure, ce qu'elles portent en elles dans leur subconscient, on obtient alors précisément ce qui reposait dans le subconscient de ces personnalités. Et c'est à partir de telles personnalités médiumniques que l'on a, en particulier au cours du XIX<sup>e</sup> siècle dans le monde anglo-américain, appris les principes par lesquels on a pu remporter politiquement les succès que l'on a remportés contre l'Europe et contre l'Asie. On a simplement mis dans une certaine transe des personnalités qui s'y prêtaient, et elles ont alors, à partir de cette transe, développé les tâches qui incombaient au monde anglo-américain. Les habitants du monde anglo-américain sont bien trop intelligents pour faire comme les Européens du centre, qui tout simplement ne croient pas ce qui de cette manière est dévoilé des régions souterraines de l'existence. Avec cette non-croyance, on se ferme à toutes les impulsions qui peuvent nous aider à faire notre chemin dans le véritable mouvement de l'humanité.

Or la voie que j'ai esquissée ici et qui consiste pour des médiums à faire l'expérience d'impulsions suprasensibles du développement de l'humanité, cette voie est extrêmement douteuse. Car évidemment les corps de tous ceux qui sont ainsi sélectionnés parmi la population anglo-américaine sont habités par les instincts propres à cette population. Et les impulsions politiques et culturelles qui sont ainsi recueillies sortent alors de telle manière qu'elles sont teintées, mêlées, de cet égoïsme. Par là justement, ces impulsions sont alors agissantes au

service égoïste de l'impulsion anglo-américaine. Et celui qui peut percer à jour ce qui est à percer à jour dans ce domaine, celui-là sait que les succès de cette impulsion ont été remportés contre l'Europe du centre à l'aide de ce que l'occultisme du monde occidental a fait remonter de la manière que je viens d'esquisser des régions souterraines de l'esprit. La méthode qui est suivie dans cette démarche est facile à deviner. Il vous suffit de vous souvenir que la raison logique ordinaire telle que nous l'utilisons dans l'observation au moyen des sens extérieurs et pour la construction de la science basée sur les sens extérieurs, que cette raison annihile la véritable connaissance suprasensible. Car cette raison logique ordinaire est justement liée – au sens le plus éminent, liée – à l'outil de la constitution physique. Dès que vous vous élevez dans votre développement jusqu'aux forces de connaissance dont il est question dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*, vous n'êtes plus dépendant, avec ces forces de connaissance qui sont les vôtres, de l'outil du corps physique. Dès que vous vous servez uniquement de cette logique à laquelle on est habitué aujourd'hui dans la vie quotidienne, de cette logique à laquelle on s'est habitué du fait de la science extérieure de la nature qui se pratique aujourd'hui, vous vous trouvez dans l'impossibilité de connaître ce qui, en fait, est à l'œuvre au plan social et spirituel dans le développement de l'humanité. C'est pourquoi les gens, dans le monde anglo-américain, qui sont bien au courant de ce fait, se cherchent leurs principes politiques par des

moyens qui excluent la raison logique ordinaire. Le médium parle depuis les couches obscures de son âme, sans utiliser la raison. Et si l'on revêt ensuite ce qui est obtenu de cette façon des formes de pensées du bon sens, on peut alors bien le comprendre et l'on peut aussi l'utiliser ensuite dans la vie pratique. Ceci s'obtient dans le monde occidental pour tout ce que l'on observe dans le traitement des faits politiques et culturels, en excluant la raison ordinaire, par la voie médiumnique. Des impulsions importantes pour la politique culturelle du monde occidental ont, de toute évidence, été obtenues de cette manière, et elles ont produit leurs effets ces dernières années.

C'est exactement à l'inverse que les choses sont faites en Orient par les habitants de l'Asie et aussi par certains membres de la tradition russe de l'est européen. Voyez-vous, je ne crois pas que l'on serait arrivé à avoir de la bonne manière les idées sur la tripartition de l'organisme social si, auparavant, il n'avait pas été procédé, par moi, à l'investigation de l'organisme humain lui-même, à cette investigation de l'organisme humain dont j'ai parlé, au moins en l'évoquant, dans *Des énigmes de l'âme*. Là, j'ai montré comment l'organisme naturel ordinaire de l'homme est un organisme ternaire, comment il se divise d'une triple manière en un organisme neurosensoriel, en un organisme rythmique et en un organisme métabolique. Connaître ces trois divisions de l'organisme humain naturel est d'une formidable importance pour l'actuel penser de l'humanité. Et par la connaissance que l'on exerce dans cette



manière de considérer l'organisme naturel tripartite de l'homme, on en arrive aussi à connaître correctement l'organisme social dans sa tripartition. De la manière dont on peut déterminer aujourd'hui par une recherche que l'organisme humain naturel se compose de ces trois parties, de l'organisme neuro-sensoriel, de l'organisme rythmique, qui est lié à l'activité rythmique de l'organisation respiratoire et cardiaque, et de l'organisme métabolique, de la manière dont on peut le déterminer aujourd'hui par une recherche, on ne le déterminait pas dans les temps anciens. Mais on avait dans les temps anciens une certaine connaissance instinctive, atavique de ces choses. Et l'Orient, qui était allé particulièrement loin en ce qui concerne l'ancienne manière de regarder à l'intérieur du monde suprasensible et d'en tirer des connaissances suprasensibles, cet Orient s'est encore conservé jusqu'à aujourd'hui l'instinct d'appliquer dans la vie ce que l'on peut tirer d'une telle connaissance suprasensible. C'est pourquoi l'Oriental est encore aujourd'hui à la recherche d'impulsions suprasensibles, tout comme l'est l'Occidental; mais il est à la recherche d'impulsions suprasensibles d'une manière opposée. L'Oriental ne cherche pas, par des artifices médiumniques, à éliminer la raison comme le fait l'habitant du monde anglo-américain, mais au contraire, il essaie de féconder la raison. C'est-à-dire qu'il essaie de féconder l'homme neuro-sensoriel à partir de l'homme rythmique. C'est pourquoi vous trouverez qu'en Orient, il est fortement conseillé avant toute chose à ceux qui veulent par-

venir à quelque connaissance suprasensible, un entraînement à l'activité humaine de la respiration, un entraînement de tout l'homme rythmique. Les exercices orientaux du yoga qui sont destinés à transmettre une véritable connaissance à ces gens de l'Orient, ces exercices orientaux du yoga visent à entraîner l'homme rythmique d'une manière telle que, par une certaine façon de respirer, par une certaine technique des mouvements du cœur, une influence est exercée sur la raison humaine qui sinon n'est reliée qu'à l'instrument physique. En s'adonnant à certains exercices de yoga, l'Oriental sort la respiration rythmique habituelle et l'activité cardiaque habituelle de leur fonctionnement naturel et leur donne un fonctionnement tel qu'elles prennent de l'influence sur la raison qui, sinon, ne serait dirigée que sur le monde sensible, et qui par cette influence pour ainsi dire infiltrée en elle reçoit des connaissances du monde suprasensible. Ainsi l'Oriental a-t-il, lui aussi, sur le chemin opposé à celui de l'Occidental, de véritables connaissances sur le monde suprasensible. Ces deux chemins apportent effectivement de véritables connaissances. Mais exactement de la même façon que l'Américain et l'Anglais reçoivent en tant qu'occultistes, pour les raisons que je vous ai citées, des connaissances qui reflètent l'esprit égoïste de leur peuple, de même l'Oriental reçoit des impulsions égoïstes de race du fait qu'il se met, avec ses exercices de yoga, à travailler directement sur le corps qui est enflammé par les impulsions de race. Nous sommes donc pris entre les impulsions égoïstes de

peuples à l'ouest et les impulsions égoïstes de race à l'est. Mais il y a des connaissances à acquérir sur ce chemin. Et ceux qui à l'est et à l'ouest acquièrent des connaissances sur ce chemin rient tout simplement des Européens qui croient obtenir de véritables connaissances par la voie de leurs sciences ou de leurs réflexions sur la question sociale. Ce que les Européens tirent comme divagations de leur science de la nature, de leur prétendue connaissance de la causalité, ce qu'ils introduisent ensuite par leur façon de penser comme divagations dans leur science sociale et leur agitation sociale, eh bien, l'homme occidental et l'homme oriental le considèrent comme des divagations – ce qu'au fond, elles sont effectivement face à la véritable connaissance. Car ce qui fait l'étoffe de nos sciences européennes et de nos impulsions européennes en matière d'agitation sociale est, face aux véritables forces qui régissent l'évolution de l'humanité, absolument pure divagation. Et du fait que nous vivons dans une pure divagation, que nous refusons tout ce qui relève de la réalité, de ce fait, nous nous enfonçons dans le malheur. À peine les hommes remarquent-ils inconsciemment que quelque chose relève de la réalité, tel que l'idée de la tripartition, qu'ils le décrivent aussitôt comme quelque chose qui n'a pas le droit d'exister. Mais tant que nous voulons par la divagation – que ce soit la divagation de la science ou la divagation des partis – éliminer tout ce qui est réalité, nous ne sortirons pas du chaos et de la confusion, au contraire, nous ne nous enfoncerons que plus profondément dans le chaos et la confu-

sion. Cependant, nous devons aussi être tout à fait lucides sur le fait que ni le chemin de l'Occident ni celui de l'Orient ne peut être le nôtre. Car justement ici, en Europe du centre, il est nécessaire que soit suivi le chemin le plus éminemment moderne. Et ce chemin ne peut être nul autre que celui qui est caractérisé dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*, Sur quoi reposent, à la différence de l'Occident et de l'Orient, les lignes directrices tracées dans ce livre? Pour le comprendre, il faut à vrai dire regarder un peu au-dedans de l'évolution de l'humanité. Il faut surtout avoir fait sienne une grande vérité historique, qui consiste – je l'ai déjà évoqué, notamment ici, à plusieurs reprises – dans le fait qu'un tournant de l'humanité moderne a eu lieu au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Là commence en effet, conformément à notre division de l'histoire selon le point de vue de la science de l'esprit, la cinquième civilisation postatlantéenne qui se distingue nettement de tout ce qui a précédé, et qui a duré depuis le VIII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle après J.-C. Là commencent les efforts de l'humanité pour acquérir toutes les connaissances à travers un nouvel état de conscience. Cette lutte de l'humanité pour se placer à la pointe de la personnalité, pour développer pleinement l'âme de conscience, est parallèle à d'autres faits que j'ai déjà évoqués. Et d'aucune autre manière nous ne pouvons nous efforcer d'atteindre une connaissance suprasensible qu'en prenant pleinement en considération ce fait.

Or la science extérieure reste nécessairement une

divagation, pour la bonne raison qu'elle ne peut pas voir à l'intérieur de la marche de l'évolution terrestre qui est en lien avec l'évolution de l'humanité. Ce dont parle la science extérieure de la nature, ce ne sont en réalité que les vagues qui vont et viennent à la surface de la vie. Cette science extérieure de la nature parle de ce qui est étudié dans le laboratoire de physique, qui est observé à travers le télescope et le microscope, elle parle de ce qui est observé sur le cadavre, elle parle de tout ce qui est mort dans l'évolution. Elle ne parle nulle part de ce qui est vivant dans l'évolution. Car il n'existe pas d'éprouvette pour un quelconque laboratoire, il n'existe pas de réaction chimique par laquelle on pourrait constater ce qui peut uniquement être constaté au moyen de l'expérience suprasensible de l'être humain. C'est seulement à travers l'être humain, l'être humain vivant, que peuvent être explorés les grands événements. Il ne faut pas explorer les grands événements de l'existence terrestre en s'adressant à un alambic dans un laboratoire de chimie. Les grands événements de l'existence terrestre doivent être explorés en s'adressant à l'être en qui se produisent les réactions fortes, à l'être humain lui-même. Mais si l'on se contente de placer devant soi l'évolution de l'humanité telle qu'elle est aujourd'hui, on n'aura pas idée des choses les plus importantes ; il faut la regarder à travers des millénaires, et ce n'est vraiment que par la connaissance suprasensible que cela est possible. Et lorsqu'on la regarde à travers cette connaissance suprasensible, on découvre que, dans tout ce que, par exemple, nous appelons

aujourd'hui nourriture, dans tout ce que nous pouvons absorber comme substances matérielles extérieures pour la satisfaction de nos besoins physiques, il ne vit plus du tout aujourd'hui la même chose qui vivait avant le XV<sup>e</sup> siècle. Aussi paradoxal et absurde et fou que cela soit pour les hommes de l'époque actuelle, qui sont si scientifiques de leur point de vue, qui sont des divagateurs selon notre point de vue, aussi paradoxal et déraisonnable que cela soit d'après la manière de voir des hommes de cette époque actuelle, il en est néanmoins ainsi que certaines forces de presque tous les aliments et de presque tout ce que nous tirons du monde physique extérieur pour la satisfaction de nos besoins corporels ont changé depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Avant le XV<sup>e</sup> siècle, il existait dans toute substance matérielle, qu'on la tirât directement de la nature ou qu'on la cuisît, il existait dans toute substance matérielle des forces qui agissaient encore sur ce qui est de l'ordre de l'âme. En mangeant, l'homme recevait encore de ce qu'il avait consommé certaines forces d'âme. Pourvoir l'homme ainsi de forces d'âme par la simple nourriture, cela s'est totalement perdu depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Depuis ce temps-là, nous sommes vraiment entrés dans un stade de l'évolution terrestre où nous ne pouvons plus rien avoir de la terre elle-même et de ce qu'elle donne physiquement pour la satisfaction de nos besoins physiques. Depuis cette époque, il en est ainsi que seuls des processus physiques ont lieu dans notre métabolisme, tandis qu'avant, par le fait que nous avions digéré, notre métabolisme était encore

autant empreint d'âme qu'il l'est aujourd'hui — pardonnez le mot un peu rude — par exemple chez une vache ou chez un serpent. Cela vous surprendra que je dise précisément cela. Mais en ce qui concerne le métabolisme extérieur, la vache est un être plus empreint d'âme que l'homme, et le serpent également. Lorsque vous voyez la vache ainsi couchée ou debout après qu'elle a mangé, ou lorsque vous voyez le serpent digérer, il vit dans l'organisme astral de cette vache ou de ce serpent quelque chose qui vivait aussi chez l'homme à des époques antérieures quand il était davantage réglé sur ce qui est animal, mais qui aujourd'hui ne vit plus chez l'homme. De ce côté, nous sommes si dégagés de la nature qu'elle n'agit plus de la même manière qu'autrefois. Vous pouvez trouver surprenant que pour nous justement la nourriture ait perdu son effet d'âme et pas pour la vache ; mais il en est ainsi. Les termes prennent toujours un autre sens chez d'autres êtres. Justement pour l'homme, parce qu'il est organisé autrement, la nourriture a un autre sens que pour la vache ou pour le serpent, ce que les matérialistes ne croient pas. Justement pour l'homme, parce qu'il est organisé autrement que la vache, la chose est telle que je viens de l'exposer. C'est pourquoi nous devons compter aujourd'hui avec cette nature plus physique de notre métabolisme par rapport à celle d'autrefois. Mais en retour, nous devons aussi apprendre à compter avec tout ce qui a changé de l'autre côté.

Voyez-vous, si nous restions toujours éveillés pendant toute notre vie, nous serions les individus les plus bêtes qui soient au regard du monde suprasen-

sible, car nous n'utiliserions toujours notre raison qu'à travers l'outil du corps physique ordinaire. C'est-à-dire que toute connaissance suprasensible nous échapperait nécessairement. Notre chance est que, chaque fois au moment de nous endormir, nous extrayons notre raison du cerveau physique et avons ensuite celle du monde suprasensible. Seulement, nous ne voulons pas encore aujourd'hui développer notre conscience au point d'introduire aussi dans l'organisation physique la connaissance du monde suprasensible que nous captons inconsciemment pendant le sommeil. Mais il le faut, et nous deviendrons alors d'autres hommes que ce que nous sommes actuellement. Voici ce qui se passe en réalité : alors que, dans notre activité de digestion, nous devenons toujours plus physiques dans nos processus, nous devenons pendant notre période de sommeil déjà toujours plus spirituels, toujours plus empreints d'esprit. Et il s'agit seulement d'introduire dans l'organisation physique ce que nous accumulons comme expériences spirituelles entre l'endormissement et le réveil. Nous l'introduisons par le fait que nous ne le faisons pas donc comme l'Oriental, que nous n'infiltrons donc pas en quelque sorte notre raison à partir du processus de la respiration, mais par le fait que nous agissons sur nous-mêmes au pur plan de l'esprit et de l'âme tel que cela est décrit dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*, que dans cette vie extérieure changée – qui s'amorce en nous du fait que nous nous traitons en ce sens – peut entrer en nous tout ce que la raison accumule dans le



monde suprasensible entre l'endormissement et le réveil.

Je l'ai déjà mentionné plus haut, ce n'est toutefois pas de la manière dont beaucoup de gens s'y prennent aujourd'hui que l'on parvient à introduire en soi l'influence du monde suprasensible : ils boivent tant de bière le soir qu'ils sont mûrs pour le lit ! Oui, il est certain qu'on ne réussit pas, dans ces conditions, à séjourner dans le monde suprasensible entre l'endormissement et le réveil d'une manière telle que ce vécu suprasensible puisse alors vraiment aussi pénétrer en nous. Mais nous devons traiter ce corps qui, de toute façon, est différent depuis le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle de ce qu'il était auparavant, nous devons le traiter ainsi, le traiter en quelque sorte à partir de l'âme, comme au sens du livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*. Dans ces conditions, nous acquérons tout d'abord un état d'esprit suprasensible et ensuite aussi un savoir suprasensible.

L'élévation dans le monde suprasensible qui est conseillée ici pour les Européens du centre se distingue radicalement de l'élévation des Occidentaux, de l'élévation des Orientaux. Ce qui est conseillé ici est une concrétisation de ce qu'exige tout simplement l'évolution humaine depuis le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Ce qui est pratiqué à l'ouest ne repose que sur ce que l'on a observé par la voie des expériences que l'on a pu faire avec les Indiens. Ces Indiens que l'on a exterminés lors de la conquête de l'Amérique, ils étaient, d'après l'opinion des Européens, des êtres humains fort incultes. Oui, extérieurement, ils

étaient effectivement des êtres fort incultes. Mais ce qu'il y avait là de particulier, c'est que ces Indiens que l'on exterminait possédaient un savoir suprasensible tout à fait pénétrant, et ils acquéraient ce savoir suprasensible par des méthodes que les Anglo-Américains ont ensuite apprises et développées d'une manière plus civilisée, mais de ce fait aussi plus décadente. À la base de cela réside notamment un processus très important de l'évolution terrestre.

Vous le savez, l'histoire raconte de façon unilatérale comment les choses se sont passées dans l'évolution des civilisations. L'histoire parle de toutes sortes de migrations de civilisations de l'Asie vers l'Europe, en passant par la Grèce, Rome, etc. Mais elle ne raconte pas qu'une autre migration a eu lieu, non pas cette fois sur le trajet de l'Asie vers l'Europe, mais de l'Asie vers notre Occident d'aujourd'hui, vers l'Amérique, en passant par l'océan Pacifique, par des voies qui étaient parfaitement possibles dans les temps anciens. Ce qui avait été gagné comme spiritualité à l'est, c'est cela justement qui a été apporté en Amérique. Et vous savez – du moins ceux qui étaient là à l'époque, quand il y a peut-être un an j'en ai parlé ici<sup>28</sup> – que toute l'histoire extérieure aussi de la prétendue découverte de l'Amérique et des grands principes de l'évolution humaine, est du baratin. Car à l'époque, j'avais dit ceci : Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, on savait encore très bien en Europe qu'il existait à l'ouest une Amérique. Cela a seulement été oublié. Ce savoir a été recouvert, et la découverte de l'Amérique n'est qu'une

redécouverte, une nouvelle découverte de ce que l'on savait très bien autrefois. Le lien entre la nature profonde des Européens et la nature profonde des Américains a tout d'abord été déchiré, puis on a redécouvert ce lien. Mais on l'a découvert d'une manière telle que l'on a massacré les Américains de l'époque, les Indiens d'Amérique. Cette forme d'expansion de notre civilisation a été la première étape sur la voie que nous avons continué à suivre pas à pas. Oui, il en est effectivement ainsi que, lorsque les Européens sont arrivés en Amérique, ils ont peut-être trouvé parmi les Indiens une civilisation sale sur le plan matériel, mais ils ont aussi trouvé une vie spirituelle élevée chez ces hommes prétendument sauvages, qu'ils ont exterminés. Et ces « sauvages » ont à chaque occasion parlé du Grand Esprit qui vivait avec eux dans tous les aspects de leur vie. C'était parfois pour ceux d'entre les Européens qui pouvaient en comprendre quelque chose une grande expérience de découvrir justement la manière dont ces Indiens parlaient du Grand Esprit. Par quel moyen justement ces Indiens tombés extérieurement dans un certain état de déchéance s'étaient-ils conservé la possibilité au cours de l'évolution terrestre de vénérer le Grand Esprit qui vit et agit dans la trame du monde? Ils s'étaient conservé cette possibilité du fait qu'ils étaient justement extérieurement, physiquement, tombés d'une certaine manière dans la déchéance. Ils étaient extérieurement, physiquement ossifiés. De ce fait, il leur était resté, tel un prodigieux souvenir, la connaissance du Grand Esprit qui leur était

parvenue de l'Orient, de notre Orient, mais par l'autre chemin, par le chemin opposé à travers l'océan Pacifique. Cela, ils se l'étaient conservé. De la connaissance de l'âme et de la connaissance du corps, ils s'étaient détaché la connaissance de l'esprit. Ils vivaient pour ainsi dire en effusion totale dans l'esprit.

Les Européens avaient une peur terrible de ce qui se révélait là comme connaissance sur l'esprit chez les Indiens d'Amérique du nord. Il est vrai aussi que les Européens avaient déjà fait en sorte antérieurement que cette peur de l'esprit ne soit pas déracinée en eux. Je vous ai évoqué à plusieurs reprises ce concile mémorable de Constantinople en 869, au cours duquel l'Église catholique a aboli la croyance en l'esprit, au cours duquel l'Église catholique a décrété que l'on n'était pas en droit à l'avenir de croire au corps, à l'âme et à l'esprit, mais que l'on était seulement en droit de croire au corps et à l'âme<sup>29</sup>. Et cette abolition de la reconnaissance de l'esprit a entraîné tout le chaos dans la science et la connaissance qui s'est abattu sur l'Europe. Il n'était donc pas étonnant que cette humanité européenne qui a grandi dans la crainte de tout ce qui est spirituel ait été saisie d'une peur encore plus démesurée lorsqu'elle s'est trouvée confrontée aux Indiens d'Amérique et à leur savoir sur le Grand Esprit. Mais comme je l'ai dit, ce n'était que le début de la voie que nous avons continué à suivre. Peu à peu, sous l'effet du grand mouvement européen des Lumières, nous nous sommes déshabitués aussi de croire en l'âme, et dans le matérialisme d'aujourd-

d'hui, nous ne croyons plus qu'en l'efficacité du corps. Mais de cette croyance, de cette croyance superstitieuse en l'efficacité du corps, doit venir ce qui conduit de nouveau à la connaissance du spirituel, du suprasensible, sur le chemin dont je viens tout juste de parler, et qui n'est ni celui des Occidentaux ni celui des Orientaux, mais qui doit être le chemin spécifique de l'Europe du centre. C'est à partir de ce chemin de l'Europe du centre que l'on trouvera aussi ce qui seul aussi peut nous sortir de la misère sociale, du chaos social. Aucun autre chemin ne peut nous en sortir.

Mais vous voyez que ce chemin demande quelques efforts. Il faut faire quelque chose avec soi-même. Il faut avoir la patience de développer ses forces d'âme et d'esprit. Car depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, ces forces ne se développent plus de telle manière qu'il suffise de manger et qu'ensuite de la digestion des mets monte ce qui peut nous pénétrer de conceptions spirituelles. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, nous devons en quelque sorte prendre nous-mêmes en main notre développement si nous ne voulons pas rester idiots. Mais c'est le grand idéal de l'humanité matérialiste en Europe de rester idiote, de ne pas devenir intelligente, de ne connaître que ce qui remonte de la digestion du corps. Or à bien y regarder, c'est cela, au fond, la véritable cause aussi des dommages sociaux qui sont apparus depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle en Europe : ces idéaux de l'humanité matérialiste européenne, de ne surtout pas prendre en main son propre développement de l'âme et de l'esprit, mais de rester tel que l'on est né

et tel que l'on se développe, en excluant autant que possible tout développement de l'esprit et de l'âme.

Et pendant ce temps, les hommes ne remarquent même pas comment les choses sont en fait liées historiquement. Ils ne remarquent pas du tout, par exemple, comment justement par les mêmes impulsions par lesquelles avait été porté le huitième concile œcuménique de 869, qui avait aboli l'esprit, comment par ces mêmes impulsions est portée notre science universitaire et, de même, nos théories sociales d'aujourd'hui. Les gens croient être éclairés parce qu'ils ne voient que ce qui est dans leur conscience. Ils ne remarquent pas qu'il n'y aurait pas eu de Marx, pas d'Engels, pas de Lassalle avec leur singulier penser, si Marx et Engels et Lassalle n'avaient pas été les élèves de ceux qui ont été préparés à leurs idées par le concile œcuménique de 869. La social-démocratie, à travers ses différents partis d'aujourd'hui, regroupe les fidèles élèves de ce qui a été à l'œuvre dans l'Église catholique. Seulement, les hommes ne le remarquent pas. Ils ne remarquent pas qu'ils sont souvent les retardataires des impulsions chrétiennes catholiques. Ils se croient uniquement dans les impulsions de la toute nouvelle époque. Ce sera un formidable venir-à-soi-même lorsqu'un jour les partis, justement ceux de la gauche d'aujourd'hui, s'apercevront combien ils sont, au mauvais sens du terme, catholiques croyants. Lorsqu'un jour les yeux des gens s'ouvriront à cela, lorsqu'un jour ils s'éveilleront à cela, oh ! ce sera un étrange venir-à-soi-même ! C'est pourquoi l'on veille tant aussi à ce que les yeux des gens

restent fermés à cette réalité. Il faut savoir qu'il en est ainsi aujourd'hui que celui qui perce à jour les choses est en fait toujours obligé de ne dire que ce qui finalement est fort inconfortable pour tous les hommes d'aujourd'hui, de gauche comme de droite. On ne peut pas, aujourd'hui, chanter sur le ton de la gauche et de la droite lorsqu'on comprend les liens entre les choses. C'est pourquoi, aujourd'hui, on voudrait, plus qu'à aucune autre époque, exclure de l'activité publique toutes les personnes qui s'y entendent un peu en cette affaire et on préfère prendre pour guides ceux qui ne sont troublés dans leur esprit obtus par aucune compétence en la matière. Mais il faut qu'un penser non prévenu sur ces choses pénètre dans les têtes et dans les cœurs des hommes, autrement ces choses resteront sans suite. C'est pourquoi il faut continuellement exhorter à un tel regard non prévenu sur les circonstances du présent. Surtout, il faut reconnaître ce lien qui existe entre des principes sociaux justes et ce dont nous disposons comme connaissance du monde suprasensible.

Il existe trois concepts importants dans le domaine social. Vous les trouvez dans mon livre *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social* : le concept de la marchandise, le concept du travail humain et le concept du capital. Sur ces trois concepts, beaucoup a été dit à l'époque moderne par des universitaires et des non-universitaires, par des partis et des gens sans parti. Mais il a sans doute rarement été donné cours sur un sujet à autant d'inepties avec autant d'aplomb que sur les trois

concepts de marchandise, de travail humain et de capital. Je ne veux pas dire par là qu'il n'a pas parfois été donné cours à des sentiments très pertinents sur ces choses. Car le sentiment que j'ai maintes fois caractérisé dans mes conférences, qui a été déclenché dans la grande masse prolétarienne à propos de la considération de la force de travail comme une marchandise, ce sentiment est bien tout à fait justifié. De ce sentiment doivent naître aussi des impulsions sociales importantes. Mais cela n'empêche en rien que le concept, l'idée, la véritable impulsion dont procède ce sentiment, est foncièrement faux. Car il est un fait qu'on ne peut pas saisir le concept de marchandise si l'on n'a pas franchi en soi au moins le premier niveau de la connaissance suprasensible. Si paradoxal que cela paraisse aujourd'hui aux hommes, cela est pourtant vrai. La marchandise est une chose à laquelle est attaché un travail humain, où l'être humain s'est en quelque sorte mis dedans. La définition de la marchandise telle que vous la trouvez chez Karl Marx est incorrecte. Car Marx n'utilise à cet effet que les concepts que l'on peut tirer de la science ordinaire basée sur les sens. La marchandise ne peut en tout état de cause être comprise par quiconque n'a pas une notion de la connaissance imaginative<sup>30</sup>. C'est pourquoi il n'existera pas de définition de la marchandise avant que la connaissance imaginative ne soit reconnue. Or ce sont justement ces choses que j'ai prises en considération dans mon livre *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*. Il n'est pas étonnant que les gens disent ne pas comprendre ces



choses. À eux, dans ces conditions, de se familiariser avec la façon de penser qui règne dans ce livre, et non avec celle qui règne en dehors de ce livre dans la littérature qui fait abstraction de toute réalité.

Du travail humain, personne ne peut en parler s'il ne sait pas un peu ce qu'est la connaissance inspirée<sup>31</sup>. Car dire simplement aujourd'hui : la marchandise est de la force de travail accumulée – ou : le capital est de la force de travail accumulée – est évidemment pure bêtise. J'ai déjà mentionné une fois ici que le travail, l'utilisation du travail en tant que tel, n'est pas valable pour un quelconque concept économique. Car quelqu'un qui joue toute la journée au tennis ou fait autre chose qui est sans aucun effet sur l'économie emploie la même force de travail que quelqu'un qui coupe du bois, ce qui a un effet important sur l'économie. Il n'importe pas combien de force de travail est engagée dans le processus de l'évolution humaine, mais il importe comment le produit résultant de ce travail s'inscrit dans la conjoncture de la vie économique de la nation. Aucune chose ne tire sa valeur du travail. Dès l'instant où vous faites dépendre la valeur d'une marchandise d'un travail, vous aboutissez à toutes sortes d'absurdités. Il s'agit de savoir comment le travail s'inscrit dans le processus économique de la nation, sinon le travail est quelque chose qui est totalement indépendant de toute économie, qui est lié à la nature humaine elle-même. Pour cette raison, on ne peut pas trancher au sujet du travail à partir du processus économique lui-même, mais il faut trancher au sujet du travail sur le terrain qui

est indépendant du processus économique, sur le terrain du juridique. Vous trouverez aussi traitée cette question dans mon livre. Pour développer un savoir sur ces choses, il est nécessaire de regarder tout autrement à l'intérieur de la réalité que ne peut le faire le discours incohérent de la science. Il faut bien, une fois, parler très sérieusement de toutes ces choses, parce que c'est avec une superbe inouïe, avec une présomption inouïe que s'affiche tout ce qui à l'époque actuelle n'est pourtant rien d'autre qu'un discours scientifique incohérent. Et au regard des exigences de l'époque présente est un discours scientifique incohérent tout ce qui ne veut pas s'élever au-dessus de la simple connaissance sensible pour accéder à la connaissance suprasensible. La fonction de la force de travail dans le processus d'évolution de l'humanité peut seulement être trouvée si l'on a une idée de ce qu'est la connaissance inspirée.

Et aussi étrange que cela paraisse, personne ne peut véritablement se faire une idée juste des fonctions du capital s'il n'a pas une notion de l'Intuition<sup>32</sup>, de la forme la plus haute de connaissance. La Bible le pressentait déjà lorsqu'elle disait que le mammonisme<sup>33</sup> devait être combattu au moyen du christianisme. Toutefois, cette connaissance doit en quelque sorte en être une qui agit en sens inverse. Il faut se donner une idée juste de ce qui doit exister à la place du capital ahrimanien<sup>34</sup>, à l'aide de la connaissance suprasensible et non de la connaissance liée aux sens. Ainsi le développement d'une économie nationale saine dépendra-t-il de ce que les gens s'ouvrent à une connaissance

suprasensible saine, sinon le discours sur les questions économiques de la nation sera aussi incohérent à l'avenir qu'il l'est aujourd'hui. Pour discerner quelque chose au plan socio-économique, il est nécessaire aujourd'hui de connaître la science de l'initiation. Mais cette science de l'initiation dont il est question ici est justement rejetée et méprisée par ceux qui veulent exercer aujourd'hui une action dans la vie publique. C'est pourquoi ce qui, venant de la simple expérience des sens, remonte aujourd'hui sous forme d'opinions de partis aux oreilles de celui qui a une vision pénétrante de ces choses, ceci sonne — il faut bien une fois que cela soit dit — comme le concert de paroles d'une assemblée de bouffons. Vous pouvez donc vous imaginer qu'il n'est nullement agréable, puisque telle est la vérité, de dire cette vérité à l'humanité d'aujourd'hui. Mais il faut que cette vérité soit dite à l'humanité d'aujourd'hui. Or les choses s'entrechoquent de telle manière que l'humanité actuelle ne veut justement pas entendre la vérité, alors qu'il est absolument indispensable que cette vérité lui soit dite sans réserve. Car d'après ses sensations et ses sentiments, l'humanité d'aujourd'hui veut tout à fait ce qui va dans le sens de cette vérité. Mais l'humanité d'aujourd'hui est enveloppée et bercée dans tout ce que l'on pourrait appeler les illusions de la vie. Elle ne veut pas dire adieu à toutes ces illusions de la vie.

Je vous ai cité il y a quelque temps ici la parole d'un homme de culture latine, en mentionnant qu'il peut souvent se raviver de l'intérieur des cultures en déclin une connaissance particulièrement

vive de la vérité. Benedetto Croce<sup>35</sup> dit dans ses *Brévière d'Esthétique* – je vous l'ai cité il y a quinze jours – qu'il est impossible que l'art puisse s'appuyer sur le monde physique extérieur. Pourquoi donc ? Selon Benedetto Croce, il ne le peut pas parce que le monde extérieur n'est pas réel et que l'art s'efforce d'atteindre le réel. De telles choses paraissent totalement incroyables à l'humanité d'aujourd'hui. Et pourtant elles sont vraies, absolument vraies. Ce qui vit dans l'art véritable est une réalité tout autre que ce qui vit dans l'apparence des sens. On s'efforce, en créant artistiquement, de sortir de l'irréalité de la nature physique pour atteindre la réalité qui est d'abord pressentie dans l'esprit et qui peut ensuite être trouvée dans l'esprit par le moyen de la connaissance suprasensible. Voilà pourquoi c'est précisément dans des formes suprasensibles, dans des créations artistiques suprasensibles qu'il faut venir en aide à l'humanité actuelle, parce qu'elle veut trouver le chemin de retour au monde suprasensible. Mais il n'est pas possible d'avancer autrement en ces choses qu'en développant un sens intérieur – et vous le savez, les instructions dans le livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* vont aussi dans ce sens – qu'en développant un sens intérieur pour le vrai, qu'en développant aussi un sens pour discerner combien peu se développe en fait à notre époque ce sens du vrai avec les moyens ordinaires de notre culture. Songez donc seulement comment nous en sommes arrivés ces cinq ou six dernières années au point où, en fait, dans les grandes affaires du monde, la voix de la

vérité ne se fait pratiquement plus entendre. Songez à la quantité de non-vérités qui ont été prononcées dans les grandes affaires du monde durant les cinq à six dernières années et jusqu'à aujourd'hui. Tout cela témoigne de la propension du monde actuel au mensonge. Justement ici, au sein de cette Société, il a fallu dire et redire sans cesse que l'acquisition du sens de la vraie vérité est nécessaire au plus haut point. Lorsque l'on a commencé ici à travailler au sens du mouvement anthroposophique, il y avait au sein de ce mouvement, issu d'une situation ancienne, des gens qui ont toujours aimé repeindre la réalité. Il s'avère justement dans des mouvements comme celui de l'anthroposophie en est un, que l'on préfère cultiver les erreurs anciennes plutôt que les vertus nouvelles. Cette façon de glisser sur la vérité était quelque chose qui s'était développé en un penchant particulier. Et l'on avait souvent du mal à introduire justement à l'intérieur de cette Société quelque chose qui consiste tout simplement à appeler mensonge le mensonge. Chaque fois que des gens se sont manifestés à l'intérieur de cette Société en disant des choses qui n'étaient pas vraies, on a toujours eu aussi tendance à les excuser, à présenter cela en disant qu'il pouvait y avoir de bonnes intentions derrière cette non-vérité, etc. Non, l'important est de nommer une non-vérité par son nom ! Vous savez que ce fut le fait de se tourner vers la vérité qui fut la cause de la scission entre cette Société anthroposophique et l'ancienne Société théosophique, qui continue d'ailleurs, comme vous le savez aussi, à exister dans le monde. Or on conti-

nue à mentir dans la Société théosophique<sup>36</sup> au sujet de tout ce qui est à l'œuvre dans cette Société anthroposophique. Et il faut bien, parce que je prends aussi en considération ici d'autres phénomènes contemporains, qu'aujourd'hui, où je dois récapituler certaines choses qui ont été évoquées au cours du temps, j'attire votre attention sur le raffinement avec lequel on ment de nouveau du côté théosophique au sujet du mouvement anthroposophique, on ment même dans un livre<sup>37</sup> dont l'avant-propos contient cette phrase : « J'espère avoir rapporté la vérité ». Mais à l'intérieur de ce livre dans lequel l'auteur espère avoir rapporté la vérité, on lit entre autres ceci : « Il est certain que la scission steinerienne fut une bénédiction. » (La séparation du mouvement anthroposophique d'avec le mouvement théosophique.) « L'occultiste » – maintenant vous allez entendre ce mensonge gros comme une maison – « L'occultiste » – c'est moi que l'on désigne ainsi – « était aussi un pangermaniste convaincu. Supposons un instant qu'il fût parvenu à la présidence de la Société théosophique, il aurait trouvé là des moyens et un pouvoir d'influence beaucoup plus grands sur la presque totalité des pays du monde. Il aurait pu poursuivre plus librement et avec autorité sa politique pangermanique. Et c'est très vraisemblablement aussi ce qu'il aurait fait. »

Et à partir de quoi ce mensonge est-il formé ? À partir du fait que je n'ai pas, avec le temps, tenu mes conférences sur l'anthroposophie seulement en Allemagne, entre Allemands, mais que je suis aussi allé dans d'autres pays. J'ai en effet tenu des confé-

rences de Bergen à Palerme, et je considère encore aujourd'hui comme l'un des plus beaux signes de l'impulsion qui pourrait partir justement de ce mouvement pour une paix dans le monde, que j'ai pu encore tenir publiquement en mai 1914 à Paris un discours sur l'anthroposophie en langue allemande, de sorte que chaque phrase avait été traduite. Il ne faut pas croire qu'il y avait à cette conférence les Allemands de Paris, non, c'étaient pour beaucoup des Français. Nous avions déjà mené les choses si loin dans ce domaine qu'en mai 1914, il était possible de parler dans toute l'Europe de certains aspects de notre conception du monde. C'est là, dans ce contexte, que tomba l'événement qui priva le monde de la paix et de la possibilité de vivre. Justement cette activité en mai 1914 à Paris avant que n'éclate cette terrible catastrophe mondiale est une preuve effective de ce qu'au sein de la Société anthroposophique aurait reposé quelque chose en faveur aussi de la paix dans le monde. Et suite à quoi tous ces discours ont-ils donc eu lieu? Aucun n'a eu lieu à notre initiative, mais ils ont été demandés par les amis à Bergen, à Paris, à Londres, en Hollande, à Palerme, etc. Ils ont toujours été demandés par les autres. Et l'on fabrique à partir de cela le mensonge qu'ils auraient été tenus pour propager le pangermanisme dans le monde entier! Il est nécessaire que le mensonge soit appelé mensonge. Ce livre qui promet dans son avant-propos de dire la vérité n'apporte, en tout cas sur tout ce qui a trait à la Société anthroposophique et à moi-même, rien d'autre que des mensonges. — Maintenant on dira une fois de

plus que je me retourne contre les autres, tandis qu'ici, voyez-vous, sont inscrites les phrases onctueuses suivantes. Je prie ceux qui connaissent les faits de comparer ces phrases aux faits : « Quelle fut donc l'attitude de notre Présidente vis-à-vis de ce collègue qui tenta tout d'abord dans les cercles intérieurs de réduire son influence et ensuite voulut l'évincer ? Son comportement fut toujours d'une très grande tolérance, d'une courtoisie parfaite. Elle voyait en lui de grandes qualités intellectuelles, un développement philosophique rare ; elle estimait tout ce qui était beau et noble en lui et... ne parlait pas du reste. Elle recommandait sans cesse la tolérance et la patience à ses élèves qui, "plus royalistes que le roi", s'irritaient contre les agissements de la Section allemande. En cela, elle obéissait tout simplement à ses principes. »

Comparez cela, je vous prie, avec la vérité de ce qui s'est passé, et vous aurez la preuve de la mesure dans laquelle on peut mentir. Peut-être dira-t-on quand on entendra ce que j'ai dit aujourd'hui, que j'attaque. Mais j'attire l'attention sur le fait que je n'ai jamais rien dit de critique avant d'avoir été attaqué.

Ces choses-là aussi doivent être regardées comme un phénomène propre à l'histoire culturelle, phénomène qui s'exprime par le fait que dans un mouvement qui veut travailler en direction de l'esprit, le mensonge aussi peut être cultivé d'une manière supérieure. Il est donc nécessaire que nous déployions aujourd'hui les efforts les plus prodigieux pour acquérir le sens de la vérité. Toute l'af-



faire, en effet, n'a été traduite en allemand – et même n'est parue à Bâle en langue allemande – que pour, d'une manière ou d'une autre, éliminer le mouvement anthroposophique qui à l'avenir partira du Goetheanum. Vous voyez, ces gens sont habitués à introduire les impulsions nationales égoïstes jusque dans ce qu'ils propagent sous le nom de science de l'esprit. C'est pourquoi ils ne peuvent faire autrement que de se représenter chez l'autre aussi de telles impulsions. Rien ne sert aujourd'hui si ce n'est d'appeler mensonge le mensonge, même si ce mensonge apparaît aussi sur un terrain dont on dit dans l'abstrait et en théorie qu'on y cherche la vérité. Que le mensonge apparaisse aujourd'hui sur le terrain d'une confession ou sur celui d'une philosophie du monde, il faut que ces mensonges auxquels on peut opposer des faits soient stigmatisés en tant que mensonges, sinon nous n'avancerons pas. Car l'esprit du mensonge, l'esprit de l'imposture est le plus grand ennemi du véritable progrès spirituel. Et que le progrès spirituel est le seul à pouvoir faire avancer aujourd'hui le monde, c'est ce que j'espère vous avoir montré justement aujourd'hui encore une fois par l'indication de quelques aspects que je considère comme particulièrement précieux pour l'époque présente.

Et c'est ainsi que je voudrais donc que vous considériez toutes les choses qui se sont produites ici, en rapport les unes avec les autres, que vous les considériez en rapport d'une manière telle qu'il y ait d'un côté le social et de l'autre le spirituel, mais que tous deux soient intimement liés. De ne pas voir les

choses dans cette cohérence, voilà justement ce qui fait tout le mal de notre époque.

Il y a huit jours, j'ai dit ici : Trois revendications traversent la vie sociale de notre époque.

1. La conquête du pouvoir mondial par les puissances anglo-américaines.

2. Les efforts, qui sont encore totalement abstraits aujourd'hui, qui vont dans le sens d'une Société des Nations.

3. Les tendances que nous appelons sociales.

Ces trois courants sont, qu'on le veuille ou non, les trois courants déterminants dans la civilisation d'aujourd'hui : la suprématie mondiale des puissances anglo-américaines, l'alliance des nations, les efforts en vue de donner une forme sociale aux affaires du monde. Pour ces trois tendances, il existe trois obstacles de taille : contre ce que vise le monde anglo-américain, en partant de l'Angleterre, se dresse la spiritualité des anciens Indiens d'Inde, la spiritualité indienne. Cela débouchera sur la grande opposition entre la quête de principes mondiaux par la voie médiumnique et la quête de principes mondiaux par la voie du yoga, en Inde. Ce combat sera le plus grand combat qui devra être mené au plan spirituel dans l'histoire du monde. Voir clair au sujet de ce qui existe sous forme de deux pôles dans le mouvement de notre temps est la première tâche de celui qui veut être un véritable chercheur au sens de la science de l'esprit.

Sur le plan des efforts en direction d'une alliance des nations, il faut voir clairement que deux impossibilités participent aujourd'hui de cet effort. Ce

qui s'oppose aux efforts modernes pour une unification de tous les hommes, pour cette humanité dont Herder, Lessing, Goethe ont parlé, c'est justement l'égoïsme des peuples, le chauvinisme national, sur tous les plans. Et voilà que la Société des Nations doit devenir une unité des peuples renfermés sur eux-mêmes. Or la construction de la tour de Babel montre d'une façon imagée qu'il a justement été œuvré à l'encontre d'une alliance entre les nations par le fait que les peuples ont été séparés dans leurs spécificités de peuples. Et cela est censé fournir le moyen d'unifier les peuples ! Les Quatorze Points, l'utopie de Woodrow Wilson<sup>38</sup> veut résoudre la tâche de l'unification des peuples par la conservation de ce qui est suggéré dans la construction de la Tour de Babel. Cette utopie ne favorisera que ce qui sépare davantage les peuples. Elle ne fera qu'accroître la confusion de la construction de la Tour de Babel. Ainsi le deuxième mouvement contient-il un aspect contradictoire ; deux impossibilités sont contenues dans la politique d'alliance des nations.

Et dans le troisième point, dans le mouvement social, est contenu le rejet du spirituel. On ne compte qu'avec l'économique, avec le matériel, et l'on croit que du matériel jaillira de lui-même un aspect spirituel. On veut fonder un paradis sur terre en excluant tout ce qui peut mettre de l'ordre dans le paradis, en excluant l'esprit. Vous avez là de nouveau la pleine contradiction, aussi dans la troisième tendance.

Il n'existe pas d'autre possibilité de surmonter ces

contradictions que la voie de l'esprit qui œuvre dans le sens de l'évolution de l'humanité et non à l'encontre de cette évolution. Et autant que cela est possible avec de faibles forces, c'est justement au mouvement anthroposophique de s'investir dans ces voies. On ne comprendra pas ce mouvement si on ne le comprend pas au sens où il s'investit dans ce qui est conforme à la réalité et possible, face à tout ce qui est contraire à la réalité et utopiste.

## Notes

- (1) «Là votre esprit sera bien dressé, comprimé dans des brodequins espagnols», Goethe dans *Faust* I (Cabinet de travail, Méphistophélès à l'étudiant), v. 1912 *sq*
- (2) Épitre de Paul aux Galates 2,20.
- (3) *Die Gedankenwelt der Gildeten. Probleme und Aufgaben* ( L'intelligentsia face à ses problèmes et à ses tâches), conférences faite dans le cadre de la Mission intérieure à Hambourg, le 23 septembre 1913, par le professeur Friedrich Mahling, Agentur des Rauhen Hauses, Hambourg, 1914.
- (4) *Ibid.*, pp. 35 *sq*
- (5) *Ibid.*, pp. 42 *sq*
- (6) Voir Goethe, *Faust* II, Laboratoire.
- (7) Rosa Luxemburg, 1870-1919, politicienne

socialiste. Elle faisait partie des représentants de la ligne radicale dans la social-démocratie allemande. Elle enseigna l'économie politique marxiste à l'école du parti, à Berlin. Pendant la première guerre mondiale, elle vécut presque continuellement en prison en raison de ses appels contre la guerre. Elle fonda en 1917 le groupe spartakiste avec Karl Liebknecht, et fin 1918 le parti communiste. Lors du soulèvement de 1919, ils furent tous deux fusillés sans ménagement par les troupes gouvernementales.

Lors de l'ouverture de la nouvelle école de formation des ouvriers à Spandau, le 12 janvier 1902, Rosa Luxemburg fit une conférence sur le thème «La science et la lutte ouvrière». Rudolf Steiner s'exprima ensuite sur le même sujet. Voir *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe*, n° 36, 1971-1972, p. 21.

- (8) Albert Schäffle, 1831-1903, économiste et sociologue, de 1862 à 1865 député au Landtag du Wurtemberg, en 1871 ministre du commerce autrichien.
- (9) Rudolf Steiner a donné la présentation fondamentale de la structure ternaire de l'organisation humaine dans le chapitre «Les dépendances physiques et spirituelles au sein de l'entité humaine» de l'ouvrage : *Les énigmes de l'âme*, paru en 1917, GA 21, É.A.R.

- (10) Voir Carl Jentsch, *Volkswirtschaftslehre. Grundbegriffe und Grundsätze der Volkswirtschaft* (Économie politique. Concept de base et principes), Leipzig, 4<sup>e</sup> éd. 1918, p. 64.
- (11) Voir à ce propos les explications de Rudolf Steiner dans son cours *Économie Sociale*, GA 340, É.A.R., et dans le *Séminaire d'économie politique* (non traduit), GA 341.
- (12) Karl Giskra, 1820-1879, ministre de l'intérieur de 1867 à 1870.
- (13) Voir Platon, *Politeia* (*La république*).
- (14) Voir Louis Waldstein, *Das unterbewusste Ich und sein Verhältnis zu Gesundheit und Erziehung* (Le moi subconscient et sa relation à la santé et à l'éducation), Wiesbaden, 1908. Voir aussi Rudolf Steiner, *Das Ewige in der Menschenseele. Unsterblichkeit und Freiheit* (Ce qui est éternel dans l'âme humaine. L'immortalité et la liberté), GA 67, Dornach, 2<sup>e</sup> éd. 1992, pp. 291 *sqq.*
- (15) Rudolf Steiner, « L'éducation de l'enfant à la lumière de la science de l'esprit » (1907), dans *l'Éducation de l'enfant*, T.
- (16) Woodrow Wilson, 1856-1924, professeur de droit et de sciences politiques à Princeton, de 1913 à 1921 président des États-Unis, qu'il fit

entrer en guerre contre l'empire allemand, juste après sa réélection comme « président de la paix ». Dans le dernier des quatorze points de son message du 8 janvier 1918, il proposa l'organisation d'une Société des Nations. Conformément à un projet anglo-américain, la conférence de la paix de 1929 à Paris statua le règlement de la Société des Nations qui, sur les instances de Wilson, fut inséré dans les différents traités de paix. On refusa la demande de l'Allemagne d'en devenir membre au même titre que les puissances victorieuses.

- (17) Conférence faite aux membres de la Société anthroposophique le 14 avril 1914, dans *Vie intérieure, mort et immortalité*, GA 153, T, 1993, p. 157. « Science de l'esprit et question sociale », 1905 (in GA 34), dans *l'Esprit du Temps*, n° 19.
- (18) Gottlieb von Jagow, 1863-1935, secrétaire d'État aux Affaires étrangères de 1913 à 1916.
- (19) Voir Rudolf Steiner, Autobiographie, GA 28, chap. XXVIII.
- (20) Walther Rathenau, 1867-1922 (assassiné par des radicaux de droite), leader de l'économie, en 1922 ministre des Affaires étrangères du Reich. *Die neue Wirtschaft* (L'économie nouvelle), Berlin, 1918; *Die neue Gesellschaft* (La société nouvelle), Berlin, 1919; *Nach der Flut*.



*Sozialisierung und kein Ende. Ein Wort vom Mehrwert* (Après le déluge. Socialisation sans fin. Un mot sur la plus-value), Berlin, 1919.

- (21) Emil Du Bois-Reymond, 1818-1896, représentant principal de l'orientation physique en physiologie. *Reden* (Discours), 2 t., Leipzig, 1885-1887.
- (22) Le 7 septembre 1919, la Libre École Waldorf fut inaugurée à Stuttgart. Sa fondation par Rudolf Steiner se fit à l'initiative de Emil Molt, 1876-1936, directeur général de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria à Stuttgart.
- (23) *La nature humaine*. GA 293, T ; *L'art de l'éducation : méthode et pratique*, GA 294, T ; *Erziehungskunst, Seminarbesprechungen und Lehrplanvorträge* (L'art de l'éducation : séminaire), GA 295.
- (24) Friedrich Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Classiques du marxisme, édition bilingue, Éditions sociales, Paris, 1977, pp. 171 *sqq.*
- (25) Voir Karl Marx, *Le capital*, livre I, section II, chap. VI 3 : Achat et vente de la force de travail. Champs, Flammarion, vol 1, Paris, 1985.
- (26) Richard von Moellendorff, 1881-1937, professeur à l'université technique de Hanovre, en

1919 sous-secrétaire d'État au ministère de l'économie du Reich. Développa le plan d'une économie collective nationale, mais qui fut refusé par l'assemblée nationale.

(27) *Faust* I, 3438 *sqq.*

(28) Conférences faites à Stuttgart les 23 et 26 avril 1918, dans *Die geistigen Hintergründe des Ersten Weltkrieges* (Les arrière-fonds spirituels de la Première Guerre mondiale), GA 174 b.

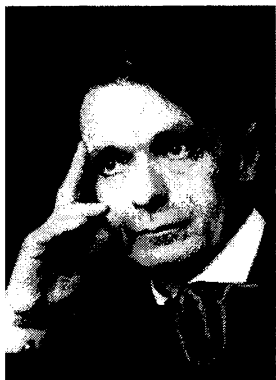
(29) En 869 eut lieu à Constantinople le huitième concile œcuménique dont le but était principalement de contrer le patriarche Photius. Dans le 11<sup>e</sup> des « Canones contra Photium », il est affirmé que l'homme n'a pas « deux âmes », mais « unam animam rationabilem et intellectualem ». Le patriarche de l'Église d'Orient, Photius, avait répandu la thèse selon laquelle il fallait distinguer deux âmes, l'une inférieure et l'autre supérieure, pensante.

(30) À propos de la connaissance imaginative, inspirative et intuitive, voir *La méditation* T., *La connaissance initiatique* (GA 243) T. et *Les degrés de la connaissance supérieure* (GA 12) É.A.R.

(31) Voir note 30.

(32) Voir note 30.

- (33) Voir Matthieu 6, 24 et Luc 16, 9, 11.
- (34) Voir *Lucifer et Ahriman* de Rudolf Steiner É.A.R.
- (35) Benedetto Croce, 1866-1952, philosophe italien de la culture et de l'histoire. Quatre conférences écrites en 1912 pour l'inauguration du Rice Institute, Université de Houston, Texas : *Bréviaire d'Esthétique*, Payot, Paris, 1923.
- (36) À propos des relations de Rudolf Steiner avec la Société Théosophique et de la fondation de la Société Anthroposophique en 1912, on pourra se reporter à : Geneviève et Paul-Henri Bideau, *Une biographie de Rudolf Steiner*, 1997, N.
- (37) Voir Aimée Blech : *Annie Besant. Un abrégé de sa vie*, Paris, 1918, pp. 59 à 64..
- (38) Voir note 16.



## Rudolf Steiner

Né en 1861 à Kraljevec (dans l'actuelle Croatie). Études techniques et scientifiques à Vienne. En 1891, il obtient le doctorat en philoso-

phie à Rostock. Il est le plus jeune collaborateur aux archives de Goethe à Weimar où, de 1890 à 1897, il est chargé de l'édition des écrits scientifiques de Goethe. Rédacteur, écrivain, conférencier, il enseigne à l'Université populaire de Berlin.

Il ouvre une voie moderne d'approche des réalités spirituelles : l'anthroposophie, qu'il présente dans ses livres et dans près de 6 000 conférences faites dans toute l'Europe devant les publics les plus variés.

Il conçoit et construit le Goetheanum à Dornach près de Bâle, à la fois université, centre de recherche, et théâtre. Il innove et rénove dans de multiples domaines de la vie sociale : la sociologie, la pédagogie (écoles Waldorf), la pédagogie curative, la médecine et la pharmacie (Weleda), l'agriculture biodynamique (label Demeter), l'architecture, le théâtre, etc.

Il meurt à Dornach en 1925.

L'édition complète de son œuvre en allemand (écrits et conférences) comprend 350 volumes dont une bonne partie est déjà traduite dans de nombreuses langues.

L'ŒUVRE ÉCRITE DE RUDOLF STEINER  
en langue française  
(début 1998)

Ouvrages parus aux éditions Triades (T), aux éditions anthroposophiques romandes (É.A.R.), aux éditions Novalis (N) et aux éditions Les Trois Arches (TA).

La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

- In* GA1 Introduction et notes à la « Métamorphose des plantes » et au « Traité des couleurs » de Goethe (1883, 1891, 1895) (T).
- GA 2 Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É.A.R.).
- GA 3 Vérité et science, 1892 (É.A.R.).
- GA 4 La philosophie de la liberté, 1894 (É.A.R.), (N).
- GA 5 Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É.A.R.).

- GA 6 Goethe et sa conception du monde, 1897 (É.A.R.).
- GA 7 Mystique et anthroposophie, 1901 (É.A.R.).
- GA 8 Le christianisme et les mystères antiques, 1902 (É.A.R.).
- GA 9 Théosophie, 1904 (É.A.R.) (N), (T).
- GA 10 Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É.A.R.), (N), (T).
- GA 11 La chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É.A.R.).
- GA 12 Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É.A.R.).
- GA 13 La science de l'occulte, 1910 (É.A.R.) (T).
- GA 14 Drames-Mystères, 1910-1913, (T).
- GA 15 Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (É.A.R.).
- GA 16 Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É.A.R.).
- GA 17 Le seuil du monde spirituel, 1913 (É.A.R.).
- GA 18 Les énigmes de la philosophie, 1914 (É.A.R.).
- GA 21 Des énigmes de l'âme, 1917 (É.A.R.).
- GA 22 L'esprit de Goethe, 1918 (É.A.R.).
- GA 23 Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É.A.R.).
- in* GA 24 Treize articles commentaires, 1919-1921 (É.A.R.)
- GA 27 Données de base pour un élargissement

de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).

GA 28 Autobiographie, 1923-1925 (É.A.R.).

*in* GA 40 Le calendrier de l'âme, 1912 (É.A.R.).

## Bibliographie

### Quelques ouvrages de Rudolf Steiner sur la question sociale

*ÉCONOMIE SOCIALE*, GA 340, É.A.R.

*ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX POUR LA SOLUTION DU PROBLÈME SOCIAL*, GA 23, É.A.R.

*TREIZE ARTICLES COMMENTAIRES*, in GA 24, É.A.R.

*IMPULSIONS DU PASSÉ ET D'AVENIR DANS LA VIE SOCIALE*, GA 190, É.A.R.

*ÉDUCATION, UN PROBLÈME SOCIAL*, 6 conférences, Dornach 1919, GA 296, É.A.R.

*L'ÊTRE HUMAIN DANS L'ORDRE SOCIAL, INDIVIDU ET COMMUNAUTÉ*, 3 conférences, Oxford 1922, in GA 305, T.



Comment l'âme peut-elle sur-  
monter sa détresse présente ?



Pourquoi le travail n'est pas  
une marchandise



Choisir entre liberté de l'esprit  
ou chaos social



Liberté, égalité, fraternité



L'Europe entre l'Amérique et  
l'Asie



*Alors qu'une atmosphère de  
découragement s'empare de  
toute l'Europe, en 1916, Rudolf  
Steiner commence à s'occuper  
de la question sociale.*

*Que reste-t-il de ses idées  
quatre-vingts ans plus tard. On  
est surpris de voir à quel point il  
a saisi l'essentiel des problèmes  
qui, aujourd'hui encore, agitent  
les hommes.*

ISBN 2-85248-197-9